DES

MALADIES DU CARACTÈRE

AU POINT DE VUE

DE

L'HYGIÈNE MORALE

ET DE

LA PHILOSOPHIE POSITIVE

PAR

LE D^r EUG. BOURDET



NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CHEZ GERMER BAILLIERE & Cie, LIBRAIRE-ÉDITEUR
108, Boulevard Saint-Germain

1878



A M. le Docteur PERROCHAUD

DE BOULOGNE-SUR-MER

Mon cher Ami,

Je vous offrais, il y a vingt ans, la première édition de ce livre; je vous en offre, seulement aujourd'hui, la deuxième édition. Je ne m'inquiète pas de savoir si la conformité de nos doctrines est restée la même, que le sentiment de notre affection, c'est-à-dire si nos esprits et nos cœurs ont été toujours à l'unisson, il me suffit de rester fidèle et reconnaissant pour l'amitié que vous m'avez témoignée et qui dépassa, dès la première heure, les limites de la confraternité professionnelle.

Je fais ces remarques pour vous rappeler la manière dont j'ai traité la physiologie de l'Amitié, dans le cours de mon travail, et qui diffère de l'interprétation banale des gens du monde à cet endroit.

L'Amitié est, selon moi, le sentiment le plus compliqué, le plus complexe, le moins unitaire de tous nos instincts de relation.

Avec les femmes, il confine à l'amour, avec les hommes il veut de l'estime, avec tous il exige l'équité, l'égalité et une suprême délicatesse de maniement. Je n'ai jamais pensé qu'on pût faire des affaires d'argent avec un ami, ni qu'on en reçût un secours matériel ou qu'on en acceptât des conseils trop injonctifs : l'absence même et les séparations conviennent souvent à l'Amitié. Au dernier siècle, alors que les communications étaient si difficiles, on voyait des artistes et des savants comme des gens du monde chercher à se comprendre par leurs écrits et leurs correspondances, et cultiver ainsi, sans s'être jamais vus, une longue et sincère Amitié. Négliger ces scrupules, c'est s'exposer aux plus pénibles déceptions, c'est rendre le miel amer et le parfum fade, c'est méconnaître l'évolution naturelle et vraiment utile d'une fonction cérébrale des plus fécondes pour l'humanité.

Toujours à vous,

Le Dr E. Bourdet.

INTRODUCTION

Le but des efforts de la vie des hommes et des animaux c'est le bien-être, c'est la satisfaction de leurs besoins physiques, intellectuels et moraux.

Leur organisation répond à ce but. Ils ont tous, dans une mesure quelconque, des instincts, des facultés et des aptitudes cérébrales entretenus par l'observation, par l'expérience, la concurrence et la lutte qui sont d'ailleurs autant de principes dérivés de ces facultés en exercice. Chacun est doué d'égoïsme et de sympathie, et le développement de ce double physiologisme qui parait constituer deux termes antagonistes n'aboutit, au contraire, qu'à l'harmonie relative de leur existence.

Pour vaincre la nature extérieure et se l'approprier, pour trouver dans les anfractuosités du sol un abri, dans les racines une première nourriture, et contre les autres animaux la défense ou la priorité offensive nécessaires à la perpétuité de la vie, il fallait toutes les suggestions de l'égoïsme, le concours de toutes les facultés fondamentales et primitives qui représentent les moyens de vivre, l'accaparement par la ruse ou la violence, l'approvisionnement réalisé par une prévoyance soucieuse, une surveillance implacable.

Est-ce à dire que l'on doive considérer *a priori* la nature de l'homme et des animaux comme brutale, grossière et exclusivement matérielle ? Non

pas ! Car cette personnalité du point de départ se relie dans un temps très-court au développement des facultés sympathiques ou *altruistes* selon l'expression de notre philosophie positive créée par A. Comte.

Avant que chaque homme ou chaque animal ait parcouru le cycle complet de sa vie, ils ont connu, tous deux, par la progéniture, le besoin et la satisfaction joyeuse d'élever leur descendance, de sacrifier à l'avenir les exigences de leur individualité présente, et de transformer en dévouement et en abnégation beaucoup de tendances qui paraissaient indisciplinables.

C'est alors que depuis l'insecte préparant à ses œufs et à ses larves qu'il ne verra pas éclore une nourriture difficile à ramasser pour ses forces déjà défaillantes, jusqu'au mammifère hardi et courageux qui donne sa vie pour assurer ou faciliter celle de ces petits, on voit un ensemble d'efforts heureux émaner de la nature sympathique et compléter les deux aspects irréductibles de toute existence supérieure : l'Égoïsme et l'Altruisme.

L'homme, en particulier, dès qu'il a pu échapper aux premières conditions de l'animalité (besoin d'abri, de nourriture et de défense), s'est trouvé en présence de ses facultés intellectuelles et morales jusqu'alors peu développées et par suite peu actives.

A. Comte a découvert la grande loi selon laquelle s'est produite l'évolution des esprits dans la recherche des choses observées.

Cette recherche, c'est-à-dire la nécessité men-

tale d'interpréter les conditions de notre vie et celles du monde, de savoir le *pourquoi* et le *comment* de tous les phénomènes, de comprendre notre destinée dans son origine et dans sa fin, ce besoin persécuteur d'en finir avec le réel et le contingent, pour s'élancer dans un idéal quelconque, devaient tromper les efforts de l'intelligence, égarer les esprits et les cœurs et de retarder presque toujours les progrès humains.

Cependant l'histoire constate une forme multiple et chronologique dans la direction des recherches dont il est question : c'est ce que la Philosophie d'A. Comte appelle la loi des trois Etats. Les individus, les tribus, les peuples, les nations, en un mot tous les groupes hiérarchiques de l'humanité ont adopté ou subi ces formes successives : 1° d'un état fétichique, 2° d'un état théologique, 3° d'un état métaphysique.

Ici s'arrête provisoirement pour les intelligences le progrès qu'elles ont fait dans l'explication du monde ; une quatrième phase se produit sous nos yeux : l'État scientifique, qui établit un régime définitif basé sur l'observation, l'expérience et l'ensemble des raisonnements, mais purgé de toute invocation surnaturelle, limitant son domaine aux découvertes possibles par les procédés dont nous parlons, excluant les produits de l'imagination, les hypothèses invérifiables, et les inutiles résultats d'une pure logique syllogistique, pour s'en tenir aux conquêtes expérimentales.

Tant que le fétichisme, la théogénie et la métaphysique dominèrent les intelligences, il n'y eut

aucune place disponible pour la science, et si cette dernière fit d'incomplètes apparitions, comme en Grèce au temps d'Aristote, c'est que, d'une part, il y a dans le cours des âges, des génies qui prennent l'avance et des nations plus initiables, de même que, d'autre part, il existe des retards et des rétrogradations individuelles ou collectives. Il n'est pas rare dans l'histoire de voir des nations entières comme celles de l'Extrême-Orient se montrer réfractaires aux théories et à la direction de la science, pour demeurer stationnaires et immobiles dans les minces conquêtes de la routine industrielle et d'une civilisation qui est privée d'art et dépourvue de tendances à la synthèse et à la généralisation. Il y a, ainsi, des individus qui en plein milieu scientifique s'obstinent à rester fétichistes, astrôlatriques ou métaphysiciens, comme les Chinois qui enferment les enfants, les plantes et les animaux dans des moules étroits, pour les forcer à rester petits. Ces mêmes Chinois travaillent une sculpture d'ivoire avec une patience tellement somnolente qu'elle leur permet de transmettre à plusieurs générations d'ouvriers le soin de continuer la confection d'un même objet.

La Science a reçu d'A. Comte une nomenclature et une constitution exposées ailleurs ; il suffit de rappeler ici que l'ordre et la division de la grande science unitaire en six sections fondamentales : Mathématique, Astronomie, Physique, Chimie, Biologie et Sociologie, a permis à l'auteur de les baser sur leur degré de complication de plus en plus grande et de généralité de moins en moins élevée,

quant aux phénomènes qui les constituent. Tout dans la nature est soumis à la loi des nombres, mais tout dans la nature ne relève pas de la biologie ou de la sociologie, de sorte que la sociologie peut être la plus complète des sciences tandis qu'elle n'est pas la plus générale comme l'est la mathématique.

Mais s'il faut attendre désormais de la biologie et de la sociologie les données les plus acceptables touchant notre constitution morale et intellectuelle et notre destinée, ce n'est pas un motif pour négliger les renseignements que l'on doit sur ces questions à la théologie et à la métaphysique, seules sources où l'esprit humain, longtemps avant l'intervention de la science, pouvait puiser pour satisfaire sa curiosité, encourager ses espérances ou adoucir ses inquiétudes.

Il ne faut pas confondre l'éducation avec l'instruction ; la première, loin d'être le préliminaire obligé de la seconde n'en est que la conséquence et le corollaire. Être instruit d'une certaine façon équivaut à avoir ultérieurement des mœurs et une éducation corrélative à cette instruction ; être sous la dépendance des doctrines théocratiques correspondra toujours à posséder une éducation dans laquelle les idées d'autorité et de soumission, l'amoindrissement du sentiment d'autonomie et de liberté, l'égoïsme du salut personnel et le désintéressement des aspirations sociales prévaudront sur les enseignements de la science et sur la notion d'une large solidarité.

Nous devons donc ici rappeler les phases histo-

riques du développement des dogmes théocratiques et leur influence dans la civilisation depuis l'Ère moderne dite de Jésus Christ. Alors seulement la théologie devient théocratie et cesse de se borner aux spéculations cosmogoniques pour envahir le domaine politique et social et y introduire ses prétentions au gouvernement général de l'humanité.

Il n'y a que deux grands courants suivis par les esprits en ces questions, ils se nomment plus ou moins exactement le matérialisme et le spiritualisme ; on peut donner pour chef au premier Aristote et au second Platon : l'un et l'autre connaissaient dans l'Inde antique ces deux sources philosophiques où l'Égypte, où la Grèce prirent les éléments divers de leur religion et de leur morale ; mais cette filiation utile à constater laisse toute latitude à nos recherches.

Jésus Christ, dont la doctrine et la personne appartenant à la libre discussion scientifique sont mieux connues, n'eût, de son temps et pendant trois siècles plus tard, qu'une importance médiocre ou du moins très-différente de celle que reproduisirent l'école d'Alexandrie et les polémistes qu'on appelle les Pères de l'Église. Jésus Christ ne parla jamais ni de la Trinité, ni de la Transubstantialité ; son dogme Eucharistique n'a pas le même sens que chez les catholiques ; sa morale est simple et pure, c'est celle de Confucius, de Pythagore, de Marc-Aurèle et d'Épictète ; il fut monothéiste comme tout Hébreu sémitique, il fut socialiste comme les Esseniens dont il soutenait la secte ; sa révolte contre les prêtres officiels fut suspecte à ses seuls compatriotes, et les

Romains qui tenaient la Judée sous leur protectorat se lavèrent les mains de son procès et de son sang, tout en se croyant tenus de protéger à ses dépens l'ordre public et le culte établi qui n'était pas le leur. On sait que l'extension extraordinairement rapide des idées chrétiennes eut pour cause le besoin d'une rénovation complète dans le monde romain où le paganisme épuisé ne pouvait supporter les assauts de la philosophie, ni les critiques des littérateurs et des hommes d'État, ni les sarcasmes populaires. Ce grand Empire désormais sans guerres offensives, sans industrie et sans travailleurs utilisables et où la concentration des privilèges, l'abus du luxe et des orgies autoritaires livraient à l'anarchie mentale les maîtres et les citoyens de l'univers connu, allait donc se transformer, et ce fut le monothéisme simple et sage de Jésus Christ qui présida et opéra cette nécessaire transformation.

Nous arrivons à Alexandrie, environ trois siècles après la mort du Christ, et nous y trouvons une doctrine nouvelle, empreinte de la métaphysique la plus raffinée, et cependant soutenue à la fois par le fanatisme le plus ardent, où les cruautés matérielles se mêlent aux polémiques religieuses quintessenciées, et où la science n'intervient que pour être persécutée, niée ou contredite. Les philosophes d'Alexandrie ne faisaient qu'emprunter à la théologie asiatique, dévoilée à l'Europe occidentale par Aristote, les grands principes qui constituent l'École dite d'Alexandrie. Le *Vedisme* et plus tard le *Boudhisme* admettent un Dieu impersonnel, une

force divine et non un être divin, et c'est de cette force impersonnelle que la matière tire son animation et la vie. Dès lors, l'âme humaine émanée de cette force s'y réabsorbe après la mort et rentre dans l'éternel repos du *Nirwana boudhiste.*

Philon le Juif, sous Caligula ; Plotin, Porphyre, Jamblique, etc., dans ces notions trouvèrent l'aliment de leurs discussions trinitaires. Eusèbe et St-Jérôme essayèrent de les réfuter avec l'aide de l'empereur Théodose qui trouva plus expéditif de brûler les écrits de Philon, vénérable vieillard alors âgé de 86 ans.

A l'occasion d'Arius, au IVme siècle, quarante-cinq conciles s'assemblèrent ; quinze se prononcent pour le philosophe déclaré hérétiqne, treize contre et dix-sept adoptent une opinion mixte.

Au concile de Nicée, St-Ambroise amena des témoins qui crièrent et gesticulèrent au contact des reliques des Saints Martyrs, ce qui prouvait, disait-on, la divinité du Christianisme ; c'est ainsi que six siècles plus tard on prouvera l'authenticité par les *Ordalies* ou jugements providentiels représentés dans les épreuves des duels et des combats à champion, de l'eau, du feu, des poisons et autres supplices. Ces épreuves conduiront aux manœuvres sanguinaires de l'Inquisition, et sur ses trois cent quarante mille victimes, entre 1481 et 1808, on comptera deux cent mille personnes brûlées vives.

Alexandrie possédait encore au IVme siècle, dans le *Serapion,* la majeure partie de la bibliothèque des Ptolémées échappée à Jules César, mais on vit alors le fanatisme des chrétiens orthodoxes contre-

dire la tolérance et la mansuétude que les païens avaient toujours montrées aux religions nationales des peuples soumis. L'évêque Théophile ayant découvert dans les fouilles du temple d'Osiris, dont l'emplacement lui avait été concédé par l'empereur Théodose, des images naïvement impudiques, les exhiba pour en faire la pâture de la malignité publique ; les Païens indignés protestèrent et se réfugièrent tumultueusement dans le *Serapion* d'où Théophile obtint de l'Empereur de les faire sortir, en détruisant le *Serapion* lui-même avec ses richesses employées à chauffer les bains, à calfeutrer les habitations privées, etc.

Ce Théophile, oncle de St-Cyrille, laissa son siège épiscopal à son indigne neveu ; l'enseignement scientifique greco-romain avait alors à Alexandrie des représentants éminents : les mathématiques, l'astronomie, les langues, l'histoire, la médecine, étaient étudiées avec passion dans cette ville splendide, héritière des plus grands souvenirs et fille d'Alexandre. Là professait la célèbre Hypathie qui ne pouvait parler longtemps sans provoquer la haine des nouveaux chrétiens ; ceux-ci ameutés par Cyrille l'attendirent un jour sur la voie publique et la massacrèrent avec le cynisme le plus barbare et le plus profond mépris de la dignité et de la pudeur dont cette belle et savante fille devait leur inspirer le souci (414 après Jésus Christ). A peu près vers la même époque le breton Pélasge nia le péché d'Adam et toutes ses conséquences théocratiques. St-Augustin qui avait lui-même passé à travers plusieurs hérésies, dénonça Pélasge et le fit exiler. Les exigences

du christianisme officiel grandissaient à vue d'œil. En 427 on vit ses trois premiers évêques se disputer la suprématie du monde : l'un à Constantinople, siège de l'autorité impériale, où se distribuaient bien des faveurs temporelles ; l'autre à Alexandrie qui possédait toutes les ressources accumulées de la tradition savante et pouvait encourager le zèle ardent des controversistes ; le troisième à Rome qui jouissait de son immortel prestige et dont en définitive le catholicisme fit sa capitale. Nous sommes loin du christianisme timide et anodin que Tertullien exposait (195 après Jésus Christ) pour la justification de ses coreligionnaires et où il n'était question ni de la grâce, ni de la prédestination, ni de l'expiation par responsabilité héréditaire ; cependant la science s'imposait peu à peu, l'astronomie des Grecs et des Romains établissait la sphéricité de la terre, et St-Augustin n'avait à opposer à cette vérité scientifique que cette objection naïve, savoir « qu'au jugement » dernier les hommes des antipodes ne pourraient » voir descendre Dieu sur la terre comme cela était » écrit et décidé. » Mais un grave accident politique survint en 590 qui modifia profondément la situation religieuse. Le roi persan Chosroès chassé de ses états par une révolution intérieure demanda asile dans Byzance à l'empereur Maurice. Ce dernier détrôné à son tour trouva un vengeur provisoire dans son protégé Chosroès ; par ses succès et ses conquêtes, celui-ci eut le temps d'implanter en Judée le magisme et les doctrines de Zoroastre et d'aller jusqu'au Calvaire pour y détruire le tombeau du Christ et jeter au vent des reliques que le mensonge,

la fourberie, la bêtise et l'ignorance prétendent encore aujourd'hui être et avoir été distribuées avec authenticité, à prix d'or, d'indulgences ou de forfaitures simoniaques.

Vienne alors Mahomet, et en une courte vie d'homme il arrachera en Asie, en Afrique et en Europe, le 7/10 des conquêtes que le Christianisme y avait faites et qu'il se laisse enlever par suite de l'anarchie de ses Schismes. Les principaux Schismatiques étaient les Basilidiens, les Carpocratiens, les Ariens, les Jacobites, les Gnostiques, les Nestoriens, les Marionites ; ce fut près de ces derniers que s'instruisit Mahomet qui renonça, il est vrai, à un culte national idolâtrique, mais pour prêcher sa doctrine personnelle du monothéisme que la parole à cette époque ne pût, à elle seule, étendre aussi rapidement que les armes.

Les succès de Mahomet comme conquérant législateur et apôtre théocratique font l'étonnement du monde, il laissa après une vie des plus honorables un pouvoir tellement étendu que ses lieutenants durent se le partager et d'ailleurs l'agrandirent. Les trois Kalifats, depuis Bagdad jusqu'à Cordoue, étaient le refuge et le rendez-vous des arts, des sciences et des lettres.

Haroun-al-Raschid plaça les écoles sous le patronage des Nestoriens ; la grande lutte du libre arbitre et de la prédestination était atténuée chez les Mahométans par leur tolérance philosophique, ils disaient avec un demi fatalisme : « le dessin nous est donné, c'est nous qui y mettons les couleurs, » ils cultivaient seuls dans le monde les sciences

positives, la géométrie, l'algèbre, l'astronomie. Par deux épreuves célèbres ils mesurèrent sur les bords de la mer rouge et en Mésopotamie les arcs sphériques du globe et le calcul donna, à un mille près, l'exacte proportion actuelle des dimensions terrestres ou degrés latitudinaires.

On accuse Omar d'avoir brûlé la bibliothèque d'Alexandrie déjà incendiée par Jules César, mais les Croisés détruisirent celle de Tripoli, les Espagnols ont anéanti les hiéroglyphes du Mexique, le cardinal Ximénès à Grenade, sacrifia d'un seul coup 8,000 manuscrits arabes, et comme nous l'avons vu ci-dessus, Théophile non content d'avoir outragé les païens en soumettant à la raillerie de la populace les images sculptées ou peintes du temple d'Osiris, se fit autoriser par l'empereur Théodose à opérer la ruine du Serapion et la dispersion de ses richesses bibliographiques.

Les succès des Arabes ne devaient s'arrêter, en Occident, qu'entre Tours et Poitiers; à partir de là, dans une bataille qui dura sept jours, Charles-Martel (an 732) les força à rétrograder, mais ils avaient fait depuis Gibraltar jusqu'à la Loire, mille milles et ils eussent été au fond de l'Europe du Nord avec une seconde course pareille. D'ailleurs, en 846 ces mêmes Sarrazins prenaient à Rome l'autel en argent massif de St-Pierre et le portaient en Afrique où il eut place dans leur principal sanctuaire. Pendant que la grande doctrine arabique de l'impersonnalité de Dieu empruntée aux Grecs et à l'Orient indien, faisait ainsi son chemin théologique, elle retentissait sur l'opinion touchant la nature de l'âme,

car, disaient les Juifs d'alors peu à peu amenés à changer le Dieu caché par le voile du temple en une pure intelligence, l'âme peut-elle ne pas être immortelle? peut-elle avoir eu un commencement et être destinée à une fin si Dieu en personne a cessé de l'émettre et de la distribuer à chaque individualité humaine au fur et à mesure des besoins ?

Mais si les âmes sont immortelles, quelle prise sur leur destinée peut avoir un Dieu personnel? Ce Dieu sera-t-il le maître implacable de ces âmes? leur redonnera-t-il, dans un jugement dernier, l'Enfer éternel ou l'ineffable félicité du Paradis?

Voilà ce qu'amena dans les consciences le dogme de l'émanation et de la réabsorption en un tout divin, dogme d'Averrhoës à la fois philosophe, médecin et théologien, qui mourut exilé (1198) incompris de ses compatriotes plus attachés à la lettre qu'à l'esprit de leur religion et envahis par l'esprit pratique au détriment de la savante métaphysique d'alors.

Averrhoës ne transmit ses dogmes dans l'Europe du moyen-âge que par fragments et par accident, mais les Vaudois et les Hussites, et dès la renaissance, Jordano, Bruno Michel Savonarole, Vanini et tant d'autres payèrent par leur sang, l'indépendance de leur pensée. Il y a deux cents ans Spinoza reproduisait sous le nom de Panthéisme cette doctrine de l'émanation et de l'absorption et de l'unité divine impersonnelle, avec un succès scientifique tel que la haine même ne put l'entamer, et son procédé géométrique de démonstration emprunté à Descartes et fixé sur ses livres par les habitudes

ordinaires, restent un inimitable modèle de rigoureuse logique.

Si l'arabisme triomphait dans l'Europe Orientale, le catholicisme s'assurait de la France constituée en monarchie, et pendant toute la période du moyen-âge, c'est-à-dire près de 600 ans, il domina les esprits, s'assujettit les âmes et procura même ce bonheur relatif qui vient de l'adhésion des consciences et de la communion des pensées sur un même point.

Dans la convergence de tous vers la soumission catholique, il ne faut pas voir l'effet d'intimidation du pouvoir de l'Eglise sur les masses. Des masses qui n'auraient pas été très-consentantes n'auraient pas été très-aisées à conduire, ni si longuement paisibles. Du moment où les mêmes croyances, la même foi et les mêmes espérances ou les mêmes besoins n'auraient pas assujetti les intelligences et les cœurs, la discipline rigoureuse et si uniforme du moyen-âge catholique n'aurait pu s'étaler. Un pareil état social a semblé étrange et odieux aux observateurs superficiels imbus d'idées préconçues. Mais quiconque a bien compris l'histoire et accepté les lois de notre évolution sociologique, ne voit dans la phase du moyen-âge qu'une période logiquement intercalée dans la série des vicissitudes et transformations politiques et religieuses des sociétés.

Le moyen-âge n'est ni un hors-d'œuvre ni une rétrogration ; il fut long il est vrai surtout pour notre nation, mais il fournit sa part au progrès social. Né de la féodalité et se réconfortant par l'émancipation graduelle des communes, il remplaça

l'esclavage par le servage et le servage par le prolétariat. De ce prolétariat est sorti l'élément bourgeois assez prépondérant pour que la noblesse féodale et l'autocratie militaire en fussent atteints mortellement. Le commerce, l'industrie donnant la richesse et les loisirs, on vit au moyen-âge la science prendre à son tour une prééminence relative destinée à s'accroître indéfiniment.

De son côté, le clergé trop fier et trop heureux de sa grande influence ne pouvait plus qu'en abuser. Avec les fausses décrétales d'Isidore, en 845 l'Eglise était devenue tout à fait une monarchie où les papes s'assurèrent la plus despotique domination temporelle et spirituelle, d'autres décrétales de Gratien au XIIme siècle confirmèrent le pouvoir du clergé de Rome qui imposait dès lors le salut par les supplices, quand les amendes et les confiscations ne réussissaient pas. Avec Innocent III les vicaires de St-Pierre s'intitulèrent vicaires du Christ, évêques universels, ils eurent en 1387 la faculté d'excommunier la moitié de l'Europe sans provoquer d'insurmontables protestations, ils vendaient des cellules et stalles dans les monastères, ordres et cloîtres, 400 ducats d'or chaque. Enfin au temps de Léon X qui mangeait trois revenus de pape ordinaire, éclata à la suite des simonies, des prévarications, des ventes indulgentielles et autres abus, la grande réforme à la fois nationale et privée dont Luther fut le chef. Mais au moment dont nous parlons, le clergé avait épuisé toutes ses ressources. Cependant Rome catholique avait anéanti Rome antique : le Colysée était devenu un champ de pâture où la

Flore comptait 420 espèces, il avait été successivement une forteresse, une filature, un marché où se débitait les pierres du monument et les agraffes de fer qui les unissaient et les plâtres cimenteux qui jonchaient ce sol respectable. Les bronzes du Panthéon formèrent le tombeau des apôtres et on commença l'édification de St-Pierre de Rome, avec le septizonium de l'empereur Sevère. Ce monument à sept étages avec colonnes de porphyre, était l'atrium du palais des Césars, et possédait un escalier gigantesque, gravissant le mont palatin. Les Alaric et les Genseric, Vitigès, Ricimer, Totila, le connétable de Bourbon n'avaient pas autant détruit par les horreurs et les tristes droits de la guerre que les apôtres de l'agneau de Dieu avec leur mission de tendresse et de charité.

Ce que Luther fit, pour le regain de religion qu'il devait procurer au monde, on l'obtint de Descartes, quant à l'émancipation de la philosophie. En substituant l'autonomie pensante de l'homme à l'inexorable autorité des causes divines, et en inventant la théorie des tourbillons, il repoussait si loin les interventions surnaturelles qu'elles n'eurent plus accès dans la science. Après Descartes, Leibnitz et Newton, le triomphe du régime scientifique est assuré.

La papauté eût beau créer par la Congrégation de l'*Index expurgatorius* en 1559 une entrave à la libre-pensée, la Société de Jésus eût beau imposer la direction des consciences avec une témérité si naïve, qu'Ignace de Loyola son chef disait vouloir plutôt un chien pour directeur que d'en manquer,

rien n'arrêta la décadence de l'Église, écrasée par les progrès de son éternelle ennemie la Science. Vasco de Gama, parti vers l'Est, revient à son port par l'Ouest, sans avoir changé la direction de son navire, c'est-à-dire que la rotondité de la terre était prouvée expérimentalement et matériellement. Christophe Colomb, par une chance heureuse, découvre l'Amérique croyant toucher aux Indes; mais Magellan continue le tour du monde et la Bible n'est désormais que la poésie des premiers âges, très-touchante, très-intéressante, mais sans aucune valeur scientifique; il est vrai que devant ce qui restait de prestige à l'Église, Copernic s'excusa, Galilée se soumit et Descartes resta prudent, mais aux démonstrations mathématiques de Kœpler, l'opposition catholique commençait à fléchir, et quand le grand Newton résuma les notions déjà acquises, par sa théorie de l'attraction universelle, laquelle aurait dû être considérée comme le dernier coup porté au régime surnaturel, l'Église ne souffla mot, n'osant attaquer le protestantisme chez lui et étant d'ailleurs sans goût et sans forces pour lutter.

Nous pouvons donc maintenant examiner la part nouvelle de la science dans l'interprétation de la nature de l'homme et faire voir que l'étude seule des faits physiologiques et psychologiques dans l'animal comme dans l'être humain contient et explique notre destinée, notre morale et notre progrès. Là les collaborateurs depuis le XVIIIme siècle jusqu'à nos jours se comptent par centaines. Les nations, française, anglaise, américaine et allemande sont toutes solidairement engagées dans le bon

combat; on voit même l'Espagne et l'Italie sortir de la léthargie catholique pour y prendre part; la Russie, elle aussi, n'est pas étrangère à ce mouvement de rénovation qui secoue le surnaturel et va le poursuivre jusqu'à extinction. Une dernière révolte est tentée par l'Église qui a convié à sa conspiration les protestants comme les déistes, puis les monarchistes comme les prétendus libéraux conservateurs du monde; elle a fait rappel aux vieilles doctrines de l'Immaculée Conception, elle a sanctionné des miracles ridicules, elle a enfin décrété le 12 juillet 1870, à la majorité de 451 suffrages sur 601 votants, l'infaillibilité du pape, c'est-à-dire son omniscience, et celui-ci s'est empressé de promulguer un *Syllabus* déjà élaboré en 1864. Ce document étrange contient toutes les négations possibles des acquisitions scientifiques et morales de notre époque; l'esprit moderne y est aussi témérairement attaqué que si l'Église était revenue au moyen-âge; la personnalité de Dieu, du Christ Fils et de sa mère considérée comme divinité Parthénogénique, l'Entité du St-Esprit, l'intervention des saints ou demi-dieux, puissants jusque dans leurs reliques osseuses et dans leurs vêtements, tout cela reparaît avec l'effronterie la plus scandaleuse pour la confusion du XIXme siècle, héritier du XVIIIme siècle, fils de l'immortelle Révolution française, élevé par Voltaire, Diderot et Condorcet.

Mais qu'espère l'Eglise, témoin des merveilles de la science et de l'industrie? Ne voit-elle pas changer la face du monde, ne comprend-elle pas que le souci du travail, les besoins nombreux nés du

nombre et de la concurrence éloignent les préoccupations d'un salut extra-terrestre, contredisent l'abandon des âmes dans un fatalisme providentiel, en démontrant la solidarité humaine dans les douleurs, les joies, les triomphes de la vie laborieuse et agissante.

Soyez donc nos vrais Dieux et nos seuls chefs, savants illustres ou inconnus, qui n'avez recueilli jusqu'à présent, que l'indifférence d'un côté, ou la persécution de l'autre ; et vous, promoteurs modernes du progrès, Buchner, Moleschost, Liebig, Wirchow, Huxley, Haënkel, Darwin, Du Bois Raymond, H. Spencer, Bain, Hamilton, Sir Lubboch, Brodie, Mandsley, Stuart Mill, Draper, à l'étranger ; et dans notre chère France, E. Littré, Ch. Robin, Claude Bernard, Luys, Broca, Berthelot, vos efforts ne seront plus perdus ! votre règne commence, et vous n'immobiliserez pas vos fécondes découvertes comme firent, pour les choses du passé, le despotisme de l'Eglise, le népotisme des rois, l'accaparante cupidité des castes, et la paresse systématique des dévots. C'est à Lamarck, Cuvier, Geoffroy St-Hilaire, à de Humbold, à de Blainville, à Cabanis, à Bichat, à Georges Leroy, à Huber, à Raspail, à Gall, à Broussais, qu'on doit les premiers rapprochements utiles d'anatomie et de physiologie comparées. La psychologie et par suite la morale empruntent à leurs recherches les plus précieuses ressources.

Les découvertes fossiles de Cuvier rectifiées quant à la question des âges de la terre, et à la non-interruption des types de la vie, ont permis d'établir

contre l'opinion trop réservée de ce grand naturaliste « qu'il existait non quatre explosions de création animale à travers l'espace, le temps et les feuillets des couches terrestres, mais une seule et unique manifestation de la vie animale ou végétale et que cette vie commence par la cellule et la multiplication cellulo-plasmatique. » Allant se compliquant à partir des monères pour former les protozaires, les zoophytes, les astéries, les mollusques, les insectes, les reptiles, les poissons, les oiseaux, les mammifères, la vie des plantes petites ou grandes avec ou sans cotyledons, dans tous les végétaux bisexués, unisexués ou asexués, est aussi toujours le produit du même élément fondamental, la *cellule*.

Les ordres, les classes, les genres, les espèces et leurs variétés, s'adaptent aux divers milieux, se plient aux lois de la concurrence et aux conditions premières de la matière organisée dont les propriétés représentent la vie. Tous les produits inscrits dans nos classifications artificielles, arbitraires et subjectives, paraissent, à nos yeux, immobilisés et figés dans le temps; mais qu'est le temps pour la science qui donne à la terre habitée par les fossiles ou par les animaux et plantes de la seule époque quaternaire des millions d'années? Sans doute l'homme des sarcophages d'Egypte est le même, à part les caractères secondaires d'ethnographie, que notre ancêtre des âges de pierre qui a plus de cent mille ans; les patriarches de la Bible n'étaient ni plus beaux, ni plus laids, ni plus longévites que nous; six mille ans n'ont pas suffi pour changer les formes

des mammifères et des oiseaux reconnaissables dans les sculptures et hiéroglyphes de l'Inde et de l'Egypte, cependant le pouvoir des modificateurs, externes ou internes, n'était pas ignoré de l'Antiquité : il est question dans l'ancien testament du subterfuge de Jacob chez Laban, pour faire produire aux brebis parquées dans des osiers colorés, des petits, différents de leur mère par la robe qu'elle leur aurait transmise après l'avoir empruntée à l'influence des raies colorées. De nos jours pour changer les espèces, les procédés sont tout-à-fait scientifiques, pratiques et industriels, tandis que la nature en vertu de la concurrence, de la sélection et des exigences de l'adaptation entre l'organe et le milieu, opère sans le calcul du temps, n'étant elle-même que l'expression variable de l'état de la matière toujours changeante et mouvementée.

Les lacunes qui séparent encore les êtres apparus successivement ne sont pas comblées, tous les jours on découvre dans les entrailles du globe méthodiquement fouillé, des espèces fossiles dont la dispersion topographique et la distribution géologique sont en rapport avec l'âge de la terre, avec la température, le climat et les moyens de vivre des animaux et plantes ainsi retrouvés ; mais il y a tout lieu de croire qu'un jour la série des êtres simples ou compliqués sera dressée de manière à contenir sans *hiatus* et le nombre et l'image de chaque genre ou espèce, avec tous les signes de la filiation, de l'hérédité et de la solidarité organique. Les intercallations attendues sont indiquées par les recherches de l'embryogénie et de l'histologie autant que par

les notions de l'anatomie descriptive ou morphologique. Les deux Geoffroy St-Hilaire ont démontré les lois de l'analogie dans le squelette, celles de l'unité de composition, celles des compensations et substitutions organiques. Sous le nom de Tératologie, Isidore Geoffroy St-Hilaire a constitué la science des désordres apparents de la construction, et prouvé que les monstres sont des êtres conformés avec les mêmes éléments autrement disposés mais identiques dans leur composition et seulement différents par des proportions et des mesures de quantité et de position, par des excès et des défauts de développement, par l'arrêt ou l'expansion, les atrophies et hyportrophies, de sorte que les prétendues erreurs et anomalies de la nature ne sont que des attestations indirectes de l'uniformité du type unitaire, et des lois de l'évolution. On parle encore de nos jours des causes finales ou providentielles ; il ne peut plus en être question avec la philosophie positive ; d'ailleurs, le paradoxe, la niaiserie, l'ignorance semblent s'être donné le mot pour discréditer l'emploi de ce mode d'explication des choses, depuis les fleuves qui coulent pour abreuver les villes, la mer qui échancre ses rivages pour faire entrer les navires au port, les nez qui se busquent pour recevoir des lunettes, jusqu'à l'optimisme qui accepte les cinq ou six grandes contagions virulentes de la rage, de la syphylis, de la variole, de la scarlatine, de la rougeole et des fièvres d'accès ; optimisme qui trouve bonne la piqûre du serpent, la férocité du tigre, l'intoxication par l'arsenic, la mort si brusque par la stryktrine, le

curare, l'uppas, le mancenillier, l'atropine, etc. Mais en présence de l'admirable enchaînement des phénomènes et de l'inexorable succession des faits qui relient un antécédent avec son conséquent, et une disposition organique avec un mouvement fonctionnel toujours consécutif ; tant qu'on ne pourra interposer entre les plus minutieuses conséquences et les plus délicates antériorités causatrices rien qui implique un autre arrangement que celui de la matière, un nouveau rapport entre son état statique et son état dynamique, c'est-à-dire pour les animaux entre leur anatomie et leur physiologie, alors, on admettra, non une finalité arbitraire et providentielle, mais un *déterminisme* organique, purement organique ; et ce déterminisme ne ressemblera en rien à l'admission des causes finales. Il faut reléguer celles-ci dans le domaine des sentiments de foi religieuse, dans l'imagination, dans de la poésie et la littérature, enfin dans toute la subjectivité cérébrale et individuelle. Nous ne sommes donc plus en présence que de la constitution organique de l'homme et des animaux et en face des manifestations diverses de leurs facultés : Cabanis disant que le moral n'était que le prolongement du physique, instituait la physiologie intellectuelle et instinctive de l'animalité, mais il eut le tort d'attribuer aux viscères du bas-ventre et au cœur, le point de départ exclusif des passions et des facultés primordiales ; cette vieille réminiscence d'Aristote et de Galien lui fit méconnaître la vraie physiologie morale et psychologique dont Gall devait assurer le triomphe. D'après ce maître, le cerveau et ses annexes, soit qu'ils

agissent par l'ensemble, soit qu'ils manifestent leur action par des départements séparés, sont la seule origine de nos facultés et de nos instincts, c'est-à-dire des actions et réactions de l'organisme dans ses rapports avec le monde et avec lui-même. Sensations, perceptions et volonté — sentiment, connaissance et mouvement — intelligence, émotion et activité — esprit, cœur et caractère, tous ces ternaires composent la physiologie des centres nerveux et la morale vient de là tout entière.

On trouvera dans le cours du volume le tableau des facultés du système cérébro-spinal d'A. Comte et Gall... Mais, depuis vingt ans, notre petit livre, qui n'avait pas eu de seconde édition, est resté en dehors des progrès de l'anatomie et de la physiologie humaine et comparée ; c'est pourquoi nous terminons notre introduction par quelques considérations sur les progrès de la biologie cérébrale, et les questions d'hygiène intellectuelle qui s'y rattachent.

Nous considérons comme acquise à la science, la notion de l'identité de nature entre les facultés de l'homme et des animaux. Plus on pénètre dans l'étude de ces derniers, depuis l'abeille, la fourmi et le castor, jusqu'à l'éléphant, au chien et au renard, mieux on voit combien les phénomènes de leur vie morale ou de relation, sont rapprochés de la nôtre.

L'emmagasinement des impressions nerveuses dans les ganglions encéphaliques des insectes empêche qu'on les considère comme des automates, car chez ces derniers la réaction doit suivre instantanément l'action. Les minutieuses observations de

Huber, celles plus récentes de Sir Lubloch et de ses filles sur les familles et tribus des fourmis rouges, montrent les ressources rigoureusement intellectuelles de ces petits êtres; l'objection que les animaux articulés manquent souvent de cerveau, est annulée par le fait de la répartition et distribution de la substance nerveuse et des fibres conductrices en plusieurs directions avec noyaux qui sont comme des petits cerveaux épars, et des centres spéciaux pour les mouvements et les volitions; il y a toujours des filets nerveux là où se voient des filets musculaires et ces filets nerveux en rapport d'afférence ou de retour avec les centres ganglionnaires, suffisent, en particulier, à la vie des insectes qui par les antennes, par les tentacules et appendices, poils, cils, etc., ont des moyens d'avertissement d'action et de réaction qui charment l'observateur.

Ont-ils besoin d'avoir la notion abstraite et métaphysique du juste et l'injuste, du bien et du mal, puisqu'ils savent se protéger et se défendre, faire des provisions, s'attaquer avec génie, s'aimer avec fureur? Aurions-nous le privilège de la pensée? Mais il n'y a rien de spontané dans une pensée quelconque; un acte intellectuel présent est toujours la conséquence d'un acte antérieur : deux esprits constitués de même et placés dans un milieu identique produiraient les mêmes idées; c'est de là que vient cette uniformité pensante qui se résume dans les mots *sens commun, bon sens* et même *sens moral* et opinion publique; c'est là aussi qu'il faut chercher la base de la morale, la direction de la conduite, la notion des termes de justice et d'équité.

On dit que pour nous différentier de la brute, nous avons la notion du devoir au lieu de la spontanéité de l'instinct qui ne connaît que le moment présent de la volonté, mais ce devoir est relatif et non absolu, il est corrélatif avec toutes les phases du développement de l'humanité, avec tous les degrès du progrès social. L'instinct qui paraît être une pure complication des fonctions nutritives et génératrices nécessaires à la conservation des individus et de l'espèce, conduit donc à la lutte selective et aux procédés intellectuels et moraux qui sont employés par tous les animaux; d'ailleurs, depuis le mouvement le plus automatique opéré par habitude et par routine, sciemment ou insciemment, jusqu'à l'acte le plus complexe de l'intelligence et de la volonté, il y a une série intermédiaire d'actions et, sur la série, des temps d'arrêt, des suspensions, des terminaisons brusques qui caractérisent l'animalité tout entière.

Gall a porté les derniers coups à la physiologie dite métaphysique quand il a soustrait l'organe et les fonctions du système nerveux à la routine scolastique des idéologues, il déclarait cependant qu'il se repentait d'avoir, jusqu'aux déceptions subies par lui, disséqué le cerveau sans méthode, sans conception théorique et de l'avoir coupé en tranches, comme on couperait un fromage sans pouvoir avancer, il fit en conséquence des recherches plus exactes ; mais il n'avait à sa disposition, comme il les aurait aujourd'hui, ni le microscope, ni la photographie, ni les amplifications de l'image spectrale, ni les procédés de conservation par congélation, ou

congulation, ou coloration. Dans l'impatience d'une belle découverte il dépassa le but, mettant l'observation avant l'expérience et à cause de la fonction supposant l'organe, il fit l'histoire subjective du système nerveux cérébral plutôt que le récit positif des phénomènes réels, vérifiés et prouvés expérimentalement, de la vie de relation.

L'empreinte intérieure sur la boîte cranienne des saillies de la pulpe viscérale lui parût suffisante pour justifier la théorie des localisations intellectuelles, morales et actives, dans le domaine du cerveau : cette vue scientifique n'est pas encore assez prouvée pour autoriser une géographie cranienne. Toutefois de grandes circonscriptions départementales sont admises dans la masse encephalique, et l'usage spécial de certaines parties déterminées du cerveau, 1° la circonvolution, troisième frontale gauche pour la parole ; 2° les couches optiques et tubercules quadrijumeaux pour les sens ; 3° l'apport par les fibres périphériques, le départ chargé d'autres filets, l'enregistrement des impressions et leur conservation renforcée dans la substance grise du cerveau; 4° la spontanéité automatique de cette dernière, pour les restituer par le souvenir et les faire réapparaître, volontairement ou non, avec ou sans le concours des diverses associations mentales qui les complètent ou les accompagnent ; tout cela est aujourd'hui acquis à la psychologie physiologique du cerveau dont la structure fait l'objet des plus fécondes considérations scientifiques : « le mode d'activité cérébrale est, en

» somme, un mouvement circulaire d'absorption et
» de restitution deforces » (dit M. Luys, un des derniers auteurs les plus autorisés sur ce sujet), « c'est le monde extérieur avec toutes ses sollici-
» tations qui entre en nous par la voie des sens,
» sous forme d'incitations sensorielles, et c'est le
» même monde extérieur qui, modifié, réfracté par
» son conflit intime avec les tissus vivants qu'il a
» traversés, sort de l'organisme et se répand au
» dehors en manifestations variées de motricité
» volontaire. »

Par là s'expliquent les influences réciproques du physique sur le moral et du moral sur le physique, ainsi que les analogies des deux douleurs physique et morale, cette dernière n'a de différence avec l'autre, que par le caractère d'extension, d'ampleur et d'intime pénétration qu'elle possède et qui résulte de l'incessante activité de chacun et des efforts de son intelligence, de sa mémoire, du nombre et la variété de ses rapports avec le monde extérieur. Par là encore nous voyons comment les maladies du caractère comme les affections dites mentales et les actes de la folie et de la criminalité se rapprochent dans leur genèse et leur filiation.

Une foule de causes entravent le jeu des fonctions intellectuelles et morales ; un trop faible ou trop fort développement organique spécial, une propension passionnelle héréditaire ou d'éducation impossible à dompter, conduisent à une conscience médiocre, à un libre arbitre restreint, à une paresse prolongée et à une facile absence du remords. Tel est le criminel non-idéal qu'on voit avec étonnement

dans les prisons, dormant paisiblement, mangeant avec un appétit très-vif, toujours exempt des désespoirs navrants, souvent sans égoïsme réfléchi, pour ses propres intérêts, et n'ayant pas davantage la notion de ce qu'il doit aux autres.

Il est bon de mettre en présence de nos dernières conquêtes de l'esprit scientifique, et des données pleines encore de promesses de la science moderne, les prétentions de l'esprit rétrograde. La proclamation du dogme de l'Immaculée Conception est un attentat à la dignité humaine puisqu'il ne repose que sur l'idée de la corruption proclamée de l'être humain, sur le péché originel et la réversibilité de la première faute personnelle et biblique.

Ainsi la bouche rose, ainsi la tête blonde,
Ainsi cette prunelle aussi claire que l'onde,
Ainsi ces petits pieds courant sur le gazon,
Cette cohue aimable emplissant l'horizon
Et dont le grand soleil qui luit semble être l'hôte,
C'est le fourmillement monstrueux de la faute,
Péché! Péché! le mal est dans les nouveaux-nés!
Oh! quel sinistre affront! prêtres infortunés.

L'Immaculée Conception, p. 147.
L'Art d'être Grand Père, V. H.

Leur grâce est un remords de plus pour le pécheur,
Et leur mère apparaît noire de leur blancheur
Ces enfants que l'aube aime et que la fleur encense
C'est la honte portant le masque d'innocence,
C'est le mal, c'est l'enfer, cela sort des abîmes,
Soit! laissez moi donner des gâteaux à ces crimes!

Encore l'Immaculée Conception, p. 253.
L'Art d'être Grand Père, V. H.

La proclamation du dogme de l'infaillibilité n'est

pas seulement, d'autre part, une offense au bon sens et une contradiction à l'histoire si souvent scandaleuse des papes, c'est surtout un moyen de disposer despotiquement du double pouvoir temporel et spirituel, et d'imposer au nom de la foi un surcroit de soumission et un anéantissement complet de l'homme. Avec cette usurpation doctrinale sur les premières exigences du christianisme surgissent tous les abus que les synodes, les conciles et les formes républicaines de la primitive église avaient pour mission de proscrire. Avec cette infaillibilité *ou omniscience* nous avons vu s'afficher, de tous côtés, d'exorbitantes prétentions. Le Syllabus a lancé des anathèmes et des excommunications comme au moyen-âge avec les sanctions en moins, ce qui n'est qu'une concession forcée du clergé aux mœurs et aux lois des nations modernes : on s'est excité aux miracles, on a commandé des pélerinages, autorisé des eaux sacrées, élevé des chapelles idolâtriques, et l'obole pressurante du denier de St-Pierre a permis d'entasser millions sur millions, pour la propagande religieuse contre les pouvoirs temporels. Dans les Cercles Catholiques dits Ouvriers, on a rétabli avec la plus parfaite hypocrisie, la distinction des classes et des castes, ces réunions sont composées, en effet, de membres associés riches et très-nombreux, et de prolétaires en petit nombre qui paient plus ou moins exactement d'insignifiantes cotisations, les surveillants s'appellent dignitaires et sont plus nombreux que les surveillés, on y interrompt les jeux ou les lectures, et les agapes, pour une génuflexion, un cantique ou une prière, ou une

prédication. Le procès-verbal de la séance du 11 avril 1875 du Cercle Catholique d'Ouvriers de Montparnasse, rédigé par les président et secrétaire, MM. Moigny et Ludovic de Givry, contient au début ces mots: « La pensée principale de l'œuvre des Cercles Catholiques est le rapprochement des classes supérieures et des classes ouvrières *si divisées en dehors du terrain religieux.* » Or, c'est absolument le contraire qui est vrai, les prolétaires ne sont éloignés des classes supérieures dites dirigeantes, que par les motifs religieux, les prolétaires attachés au travail, à l'industrie et au commerce dont toute leur vie dépend, ne sont nullement séduits par une religion qui ne prêche que le fatalisme providentiel, l'immobilité des conditions sociales, la prépondérances ystémastique des classes s'appelant elles mêmes dirigeantes, le renoncement au bonheur ici bas en vue d'une compensation extra-terrestre, religion qui, sous prétexte de consolations, impose tant des pratiques énervantes ou sottes. Les prolétaires ne consentent plus à perdre un temps précieux dans cette vie où ils sont entrés mal armés pour la concurrence et sont voués d'avance, s'ils n'y prennent garde, à l'exploitation par les classes supérieures, mais ils sont d'accord et au-delà, avec les riches, sur le respect de la justice, sur l'amour de la famille, sur la protection de la propriété, sur les droits de la conscience religieuse et sur les devoirs de chaque citoyen. Ce qui leur a fourni peu à peu cette force d'attitude, cette grande conscience désormais paisible et éclairée, c'est la science qui enseigne la prévoyance, c'est l'histoire qui montre



à travers les rudes épreuves dont l'évolution sociale donne le témoignage et les causes, où est le vrai chemin de l'avenir, les prolétaires ont reconnu aujourd'hui leurs vrais prophètes ou leurs vrais martyrs.

C'est assez vécu en ténèbres
Acquérir fault l'intelligence
Des bons auteurs les plus célèbres,
Qui soient en tout art et science.

Voilà ce qu'imprimait Etienne Dolet, brûlé vif en 1546 pour le livre où l'on trouve ce quatrain glorifié maintenant : « Vérité, Justice, Humanité, » dit Laplace, dans son *exposition du système du* » *monde*, voilà les lois immuables de l'ordre social, » loin de nous la dangereuse maxime qu'il est » quelquefois utile de s'en écarter et de tromper » ou d'asservir les hommes pour assurer leur bon» heur, de fatales expériences ont prouvé dans » tous les temps que ces lois sacrées ne sont jamais » impunément enfreintes. »

Dans la criminelle tentative du 16 Mai 1877, le clergé et ses complices ont, comme toujours, mis en avant, avec l'effronterie paradoxale du régime jésuitique, la nécessité de protéger la société contre laquelle ils s'insurgeaient eux-mêmes, et le besoin de se défendre, alors qu'ils attaquaient, criant plus haut que leurs victimes, et conspirant avec offensive sous le prétexte qu'ils étaient attaqués. Sans la fermeté de la Chambre souveraine, et le refus du concours des militaires, ils fesaient reculer indéfiniment l'histoire et le progrès ! Aussi, devaient-ils échouer, mais ils rappellent par l'outrecuidance de

leurs souteneurs de la presse salariée, ces paroles de Paul-Louis Courier dans ses admirables lettres panphlétaires de la Restauration, paroles dignes de Timon à Athènes, et de Henri Rochefort au XIXme siècle. « Il m'appelle Jacobin, révolutionnaire, » plagiaire, voleur, empoisonneur, faussaire, pes- » tiféré, ou pestiféré-enragé, imposteur, calomnia- » teur, homme horrible, ordurier, grimacier, chif- » fonnier... Je vois ce qu'il veut dire, il entend » que lui et moi sommes d'un avis différent... » Le langage du *Bulletin des Communes,* en juin et août 1877, déclaré irresponsable par le tribunal des conflits au Conseil d'Etat, le 3 janvier 1878, parce qu'il est un acte d'administration ministérielle, est un témoignage de l'insuffisance des lois actuelles autant qu'une triste preuve de la déviation de sens moral des réactionnaires.

Que faire pour ramener les esprits à la justice, à la tolérance et à la vraie charité? Que faire pour atténuer ces tendances passionnelles, ces excès du caractère, ces dispositions maladives de l'intelligence et du cœur, qui, soit privées, soit collectives, obscurcissent la conscience et compromettent le but des efforts de la vie humaine, but qui n'est, comme nous le disons en commençant notre introduction que le bien être, l'équilibre satisfait entre nos divers instincts intellectuels, physiques et moraux? Il faut recourir à la science biologique, étudier l'homme sain et malade, comme les animaux à l'état de nature ou de domestication, s'inspirer des observations et des expériences de ceux qui ont voué leur temps à ces questions, et enfin reconnaître quelques prin-

cipes généraux d'hygiène morale, purgée de métaphysique et puisée en dehors du surnaturel théocratique. Le pouvoir de l'homme sur lui même n'est jamais illimité ; mais jamais le développement personnel n'a du être, non plus, donné comme le but de la vie, en sorte que la part la plus délicatement ménagée doit appartenir à l'éducation collective. La forme du caractère est bien plus souvent l'effet du hasard, que le résultat d'une préméditation. Il y a à considérer les influences du milieu et les conséquences de l'hérédité, mais aussi il est imposé à tout individu de rentrer par ses efforts et ses habitudes, dans les conditions moyennes de la vie. Cultiver d'une façon harmonique ces diverses facultés intellectuelles, morales et volontaires, c'est éviter d'être le jouet des circonstances. Un commerçant qui fait de mauvaises affaires par égoïsme et cupidité devient malade ou fou s'il ne peut opposer aux événements, que les ressources bornées d'un esprit exclusif et d'une moralité peu étendue. Pour faire appel aux forces intimes, il ne faut pas avec excès cultiver la partie affective ou émotionnelle de notre nature, ni prier avec exagération, ni compter sur un concours protecteur abstrait, cela diminue d'autant les réactions solidaires de nos facultés, et l'appel à la conscience qui en résume et en représente l'action. Ces considérations seront, j'espère, mieux comprises à la patiente lecture de ce livre qui pour ne pas être nouveau, n'est pas, je crois, assez vieilli pour ne pas contenir encore d'utiles détails offerts à un public soucieux des choses de l'esprit et du cœur.

CHAPITRE I[er]

DE L'HOMME

SOMMAIRE

Étudié d'une manière spéciale, isolée et désunie par la physique et la métaphysique, l'homme présente toujours un côté obscur. — Sa division dualiste en matière et esprit n'est pas plus légitime que ne le serait sa division ternaire ou quaternaire réclamée par l'anatomiste, le théologien, le psychologue et le politique. Descartes unissant le corps et l'âme par les fibres du cerveau ouvre un nouvel horizon. — Leibnitz supposant l'harmonie préexistante permet à la science d'en rechercher les lois. La fusion du spirituel et du matériel est si constante et si évidente qu'elle constitue la seule base de l'étude de l'homme, — celui-ci étant indivisiblement esprit et matière, donne lieu à un triple examen de son *moi*, de son *non-moi* et de leur mode d'union. Ces trois termes qui n'expriment que l'organisme incessamment modifié par le monde extérieur, sont implicitement reconnus par toutes les philosophies.

CHAPITRE I[er]

—

DE L'HOMME

L'histoire de l'homme est toujours complexe en raison de l'ensemble indissoluble des phénomènes qui le constituent, et de l'impossibilité d'apprécier isolément la valeur des éléments de l'observation.

Ces éléments dépendent de la physique et de la psychologie par des lois spéciales qui veulent être définies, et dont la méditation est loin d'être épuisée à cause de leur nombre, de leur variété, et de la multiplicité des points de vue sous lesquels nous pouvons envisager le sujet qui nous les fournit.

L'homme, en effet, considéré par le philosophe, par le médecin et par le moraliste, n'est pour aucun d'eux un être unique ou simple, et cependant il faut l'étudier en cette triple qualité.

Quand il appartient à la philosophie dont le but est la connaissance des qualités de la raison pure, il n'offre à considérer que des idées.

Mais les idées n'étant ni des choses, ni des êtres, et seulement des modifications de la raison même, le philosophe se borne à systématiser ces manières d'être de la raison, et il reste, à côté de lui, un homme encore complet qu'il n'a pas fait connaître.

Il a bien divisé les éléments de cette raison, en une double série de termes contraires comme le relatif et l'absolu, le limité et l'illimité, l'imparfait et le parfait, le réel et l'idéal, mais que disent ces termes au médecin et au moraliste, qui

demandent eux aussi à pénétrer le mystère de la nature humaine ?

Alors, le philosophe consent à nous avouer que l'homme est une intelligence servie par des organes ; mais commen ce service est-il organisé, quelle est la dépendance hiérarchique des agents qui interviennent, ou plutôt, n'existe-t-il pas une telle solidarité et un concensus si parfait entre eux, qu'il est impossible d'établir scientifiquement la prééminence et l'initiative de l'un sur l'autre ? Voilà ce qu'on ne saurait déterminer sans faire un appel abusif aux méthodes de dicothomie et de dualisme, dont la philosophie de Descartes rappelle les détails et les exagérations.

En effet, pour Descartes, l'homme est essentiellement esprit d'un côté et matière de l'autre : l'assistance d'un principe divin leur sert de trait-d'union sans les confondre; l'âme est la chose qui sent, qui désire et qui aime, le corps n'est que l'étendue ou la matière qui manifeste les modifications successives de cette âme.

Toutefois, malgré la prétention qui établit avec antagonisme la double nature de l'homme, ici toute matérielle, et plus haut toute spirituelle, on sait que Descartes n'a pas hésité à placer le siége réel de l'âme au milieu de la matière cérébrale, et à mettre l'automedon immortel sur le tissu anatomique de la *selle turcique* (1), pour l'inviter à nous conduire de là vers nos destinées ; or, qui pouvait s'attendre à une pareille extension de doctrine ?

C'est à la suite de cet effort de psychologie que Leibnitz, tout en maintenant la distinction entre les deux natures de l'homme et en affirmant l'impénétrabilité réciproque de leur essence établit par conciliation son système de *l'har-*

(1) Organe cérébral ainsi dénommé par les vieux anatomistes à cause de sa forme.

monie préétablie. En vertu de cette théorie, les mouvements de l'âme et du corps se correspondent, se suivent et se coordonnent, non pas au moyen de l'initiative volontaire de l'un des deux sur l'autre, mais par suite d'une concordance parallèle, survenant à la fois dans chaque partie humaine et amenant une modification fonctionnelle, identique, corrélative et simultanée dans les deux parties.

En conséquence, l'union de l'âme et du corps ne se ferait pas en raison du commandement et de la domination spirituelle de la première partie de l'être humain, elle existerait d'une manière fondamentale et primitive ; elle ne présenterait rien d'arbitraire ni d'autocratique, puisqu'elle serait la résultante de deux forces liées ensemble ; ni rien de variable, puisqu'elle procèderait par des changements nécessairement pareils des deux côtés ; ni rien d'incertain, puisqu'aucune des deux natures n'échappe à l'autre par des mouvements impersonnels et imprévus.

L'image actuelle de nos machines électro-dynamiques et des horloges qui, à tous les endroits d'une même ville, marquent l'heure simultanément sur la sollicitation du courant magnétique, reproduit d'une manière assez sensible la pensée de la doctrine du philosophe de Leyde.

Avec elle, nous ne considérerons plus désormais la matière comme inerte, ni le corps privé d'âme, c'est, en effet, ce qu'elle offre de satisfaisant, elle conduit les médecins à rechercher les moyens organiques qui unissent solidairement l'âme et le corps, et à constater qu'ils n'ont pas affaire avec deux créations plus ou moins accidentellement unies et rapprochées, qu'il ne s'agit plus de deux entités philosophiques, définies seulement par leurs rapports de circonstances, mais d'une seule nature où l'unité apparaît dans la diversité.

L'investigation physiologique peut donc maintenant prendre place au débat pour en examiner les termes, et mieux préciser les rapports du physique et du moral, qui sont les dénominations plus simples sous lesquelles nous allons étudier désormais l'esprit et la matière indivisiblement unifiés, c'est-à-dire, l'homme.

CHAPITRE II

—

(SUITE)

On s'est beaucoup récrié sur la prétention des médecins d'entreprendre à la fois et à eux seuls l'explication des phénomènes matériels et moraux de l'homme. On leur a opposé qu'en présence de la matière organique, ils risquaient sans cesse d'adhérer à sa plénipotence, et qu'il était d'ailleurs assez rationnel de partager un domaine que chacun parcourt en un sens opposé, pour aboutir à un but différent; car tandis que les psychologues distinguent le *moi* et ses routes intérieures, les physiologistes explorent surtout le *non-moi* et les objets à distance de ce prétendu moi. Les premiers agissent avec l'abstraction *Raison*, les autres avec l'instrument *Expérience*. De là, dit-on, deux méthodes, deux sciences, deux classes de savants.

Les penseurs éminents qui étudient l'homme avec amour et qui passent à ce problème de longues et persévérantes années, se trouvent froissés quand on leur observe que les ressources de la dialectique et les procédés de la logique ne suffisent pas, et qu'il leur manque la connaissance de l'homme matériel, sain et malade, jeune et adulte, passionné et sage, pour arriver à déterminer ce qu'il y a d'appréciable dans la génération des phénomènes instinctifs et intellectuels. Mais si l'homme à étudier pouvait être ainsi partagé par deux classes de savants, sa division, par une troisième et même une quatrième catégorie d'interprètes de la nature, serait également légitime ; les panthéistes, les moralistes

les philosophes, les théologiens et les médecins se la disputeraient et l'homme ne serait plus ni simple, ni double, mais triple et quadruple. La liberté de penser chez les uns serait limitée par les prescriptions de la tradition chez les autres, et il serait peut-être interdit de parler de la morale au nom de la loi naturelle, sous prétexte que la révélation seule doit, sans cesse, la sanctionner sur notre terre.

Il n'en est pas ainsi dans la pratique des choses, et si les forces d'un homme sont au dessous de la tâche que représente son étude complète, ce n'est pas une raison de croire qu'il doit se contenter de philosopher, de moraliser, et de médicamenter avec les ressources exclusives et arbitraires de chaque spécialité ; non, l'unité est au fond de la nature et la division seule un besoin de notre esprit qui la juge. S'il en était autrement, on ne verrait dans aucune création du génie humain, non plus que dans aucun phénomène du monde extérieur, la forme, les rapports et la réalité objective qui permet à l'intelligence d'isoler la substance des êtres et de les individualiser, comme de les rapprocher.

Tous les procédés d'analyse et de synthèse multiplient ou réduisent les faces de l'unité humaine sans la dénaturer dans son essence, mais lorsqu'on s'arrête à l'exposition physiologique des phénomènes provoqués par l'expérience ou recueillis par l'observation, on voit qu'ils se composent d'actes intellectuels, d'actes locomoteurs, et d'actes sensitifs.

Que ces phénomènes aient pour moyen de manifestation un seul et même organe, comme la substance grise du cerveau, ou qu'ils ne puissent se produire que par un emprunt à la matière blanche et aux filets de la moëlle épinière, il n'en est pas moins certain que l'unité de l'homme réside dans ces trois moyens de manifestation.

Faire abstraction de l'un deux, c'est éloigner de sa vue la tierce partie du spectacle qu'on était appelé à envisager : une intelligence privée de volonté ou de sensibilité ne peut constituer un homme, quand même on la supposerait munie et composée des organes cérébraux qui la traduisent.

Si, en effet, ces organes sont isolés de ceux de la sensibilité et du mouvement, l'intelligence n'est plus qu'une virtualité, n'a plus qu'une existence abstraite et nominale. Nous ne pouvons la concevoir que pour l'avoir vue antérieurement en exercice.

De même, la sensibilité organique ne reproduit pas l'animalité humaine, tant qu'elle n'est pas associée à la spontanéité volontaire et à l'intelligence directrice.

Enfin, comment nous rendre compte de ce que l'on nomme la volonté, si nous ne l'associons également aux actes de la locomotion et aux impulsions de l'intelligence, qui lui donnent une formule et une signification matérielle ?

L'homme est donc indivisiblement un être organique animé, pénétré ou composé de sentiment de volonté et d'intelligence. Dans cette triple condition de son existence se retrouvent les diverses opérations de son âme et se montrent les diverses facultés de son être, que les philosophes qualifient d'irréductibles.

La pensée est la résultante exacte de ces conditions multiples ; car si on la considère comme un fait réalisé, elle comprendra toujours le moi, le non-moi et leur rapport, c'est-à-dire, le sujet, l'objet et leur contingence ; d'où il résulte que, par la pensée, l'homme témoigne de sa nature à la fois sentante, percevante et voulante, simultanément manifestée dans chaque opération de l'esprit et essentiellement indivisible dans ce terme ternaire.

Sans doute le moi ne peut changer ses conceptions à son gré, elles se produisent involontairement et de la même façon chez tous les hommes, mais ces conceptions sont alors insignifiantes, ce sont des idées pures, de simples manières d'être de la raison qui s'essaie, il leur faut le sentiment pour point d'appui, la volonté pour prendre l'essor; à ce prix elles pénétreront dans l'entendement et elles passeront dans les actes ou dans le langage ; donc, ce qui s'appelle dans l'homme le moi, c'est l'homme doué en même temps par multiplicité et par unité, d'une perception qui saisit, d'une raison qui mesure, d'une volonté qui réalise ; c'est l'homme doué du sentiment par lequel le non-moi est perçu ; c'est l'homme doué des facultés de l'intelligence, qui s'assimile les rapports du monde avec les sens et se les approprie.

A cette division ternaire, qui nous paraît l'expression plus simple de la vérité, on a substitué et on substitue tous les jours l'analyse par dualisme et dicothomie ; on croit plus avantageux à l'observation de séparer la nature de l'homme en deux domaines ou fiefs, dont les droits, les prérogatives et les positions sont diverses, opposées et antagonistes. On se complait dans les avantages extérieurs d'une méthode qui consiste à résoudre un problème par des contrastes et des oppositions, et qui semble autoriser à ranger contre un terme, ce qui ne s'accorde pas aisément avec lui, de manière à créer commodément le pour et son contraire, l'esprit et la matière, l'âme et le corps, les organes et les facultés, la cause et les effets.

Cependant, en attribuant à l'âme la pensée avec toutes ses manifestations, s'inquiète-t-on de savoir si les attributs de la pensée ne supposent pas l'emploi des qualités réservées aux organes ?

On laisse au corps l'étendue, c'est-à-dire la qualité de la

matière ; or, celui-ci n'étant qu'une portion de l'étendue modifiable dans l'espace, on considère comme étranger au corps, tout ce qui ne peut se modifier matériellement, et on accorde à l'esprit ou à l'âme tous les actes complexes de la pensée. Mais en dépit de cette division, aidés par l'expérience et l'observation, les médecins se refusent à reconnaître une distinction quelconque, quand la communication incessante et inévitable des natures spirituelle et matérielle, constitue l'homme dans son indivisible essence, et qu'à leurs yeux il est impossible de scinder le sujet humain.

Nous avons vu que pour Descartes l'âme connaît, veut et pense par ses qualités propres sans le concours du corps, lequel ne réunit que les conditions de la matière soumise au mouvement. Les sensations et passions, l'imagination et les souvenirs ne sont pour lui que les produits de l'union de l'âme avec le corps. Quant aux mouvements, ils n'ont également lieu que par les réactions de la matière sur l'essence spirituelle : l'origine de cette union serait en Dieu.

Selon cette doctrine, l'intervention providentielle est un fait incessamment renouvelé et arbitraire, une coïncidence, un accident sinon une nécessité ; l'addition de l'hypothèse de l'harmonie préétablie tendait à faire disparaître ce qu'elle a d'incomplet et on peut dire de bizarre, à savoir : Dieu plaçant l'âme à cheval sur la grande pinéale pour faire la conduite aux volontés de l'homme. Mais si le cocher est infidèle à son poste, comprend mal les chemins, devance, recule ou dépasse les stations, tout est perdu !.... Leibnitz imagine donc une concordance initiale primitive, en vertu de laquelle, comme nous l'avons vu, tout est préparé à la fois et simultanément dans le corps et dans l'esprit pour l'accord indispensable, nécessaire et fatal, de toutes les manifestations de l'âme et de la matière,

Alors, entre l'esprit et la matière, il n'y a pas seulement intervention de la force divine, appelée par chaque fonction mixte de l'âme et du corps et manifestée par la fonction même, il y a en plus une présence stable, toujours active et durable du pouvoir divin tellement efficace qu'aucun changement ne se produit dans l'âme, sans coexister dans le corps, et que les modifications de l'une supposent des modifications dans l'autre également dues au pouvoir divin.

Mais l'esprit humain n'est pas encore satisfait et à mesure qu'un horizon lui est connu, il s'élance sur des cimes nouvelles pour oublier dans d'autres contemplations ses premières découvertes ; il s'est dit : l'âme et la matière existent à l'infini l'une et l'autre, car la matière n'est que l'étendue diversement configurée, comme l'âme est la pensée diversement manifestée, et une idée particulière sur les corps et objets divers. Donc, pas de distinction essentielle entre la matière et l'esprit, entre le corps et l'âme, et comme nous sommes à la fois l'un et l'autre, comme l'un et l'autre ne sont qu'un tout identique, nous devenons cette unité et nous en vivons.

Ce panthéisme ou spinozisme a détruit la dualité absolue de Descartes et la dualité relative de Leibnitz sans y rien substituer qui fasse apprécier les doubles phénomènes physiques et hyperphysiques de la vie. Rien qui comble cet hiatus qui sépare les deux modes de l'existence et que les philosophes examinent avec tant de persévérance depuis Aristote jusqu'à Descartes, en y jetant successivement, sans qu'il cesse d'être béant, l'hypothèse des esprits animaux, du fluide nerveux, des âmes sensibles et végétatives, ponts-volants aussitôt enlevés que traversés, et qui ne sont pour nous que des souvenirs de nos luttes dans l'érudition.

Aussi, nous sommes toujours en présence de deux sys-

tèmes opposés, dont l'un, appelé matérialisme, suppose partout la matière devenant accidentellement et transitoirement sensible et animée ; dont l'autre, appelé idéalisme, ne voit partout que l'âme ou l'esprit, à côté de qui la matière ne serait que le moyen et l'occasion des manifestations de l'intuition spirituelle.

La plus évidente tendance de l'esprit humain, dirigé par l'expérience et l'observation, n'est pas d'adhérer d'une manière exclusive à l'une ou à l'autre de ces doctrines, ni de rien considérer comme réel dans ce qu'elles expriment au sujet de notre nature.

Le dualisme ne pourra jamais être prouvé par les faits qui tendent au contraire à témoigner de notre unité ; ce n'est que par le raisonnement et par l'emploi des formules scolastiques, qu'on a pu créer le dogmatisme de l'homme double avec les satisfactions de l'antithèse et des oppositions.

Le célèbre axiome « je pense, donc je suis » est le produit de l'observation métaphysique et permet à la rigueur l'établissement de la doctrine de la spiritualité, mais il n'entraîne pas nécessairement la négation du dogme opposé ; car si Descartes avait ajouté à cette première formule : « je pense, donc je suis, » cette seconde proposition : « je marche, donc je réalise le mouvement, » il aurait égalisé la valeur de l'initiative de la matière et de l'esprit pour démontrer notre nature : et rien ne s'y opposait, ce nous semble.

Mais il réserva à la matière les seuls attributs mathématiques de la figure et de l'étendue, il la destitua de force intrinsèque et de spontanéité essentielle : ce qui fonda le dualisme non ratifié par l'expérience des faits.

Toutefois, le système de la division dicothomique, apparaît tout aussi bien dans l'exposition des idées des matérialistes que dans celles des spiritualistes ; servant aux uns et

aux autres de point d'appui également favorable pour combattre les doctrines contraires.

Tous les systèmes de psychologie contiennent implicitement l'homme, la nature et la cause première, le moi, le non-moi et leur rapport.

Quoi qu'on sépare avec autorité dans certaines écoles, le physique et le moral, et qu'on affirme l'impossibilité de les confondre et de les fusionner, on recherche malgré tout avec grand soin l'explication des phénomènes complexes confondus dans l'unité animale.

Les cartésiens ont inventé une mécanique toute matérielle et assez grossière pour rendre compte de nos fonctions physiques et morales. L'âme est par eux enchaînée aux filets nerveux de la 1re, de la 2e et de la 3e paires de nerfs de la base du cerveau.

Plus tard Hobbes, Locke, Cabanis, Gall et Broussais ont ajouté, en plus, d'autres origines mécaniques comme cause des relations du moral et du physique. Cela prouve seulement qu'on pouvait avec les mêmes arguments se montrer et demeurer spiritualiste ou matérialiste.

En tout cas, on demande trop ou trop peu à l'étude de l'homme : trop, si l'on pense en obtenir la solution de tous les problèmes posés par la nature devant notre esprit, et si l'on croit qu'avec elle on saura le siége et la destinée de l'âme ; mais trop peu, si on ne lui demande que des descriptions purement anatomiques et des aperçus physiques, si l'on s'autorise des difficultés du sujet pour poser une barrière infranchissable entre l'esprit et le corps, entre l'âme et la matière ; concession déplorable, ayant pour conséquence d'anéantir la première des sciences, la philosophie, qui n'est plus la servante de la théologie, mais au contraire le moyen le plus respectable d'arriver à la connaissance des lois que nous nous plaisons à rechercher.

Ce qui est du domaine de la foi et ce qui appartient à la révélation religieuse, n'est pas entamé par les prétendus empiétements d'une science qui laisse aux facultés diverses la plus libre expansion, et reconnaît qu'une de nos plus importantes prérogatives nous entraîne et nous fait séjourner dans la région de l'idéal et de l'infini, où s'agitent tous les problèmes et d'où s'élancent tous les systèmes sur l'homme et sur le monde, bornés à la théorie spéculative.

Ce qui nous reste comme droit et comme but, c'est d'établir et de consacrer les ressources expérimentales à l'aide desquels l'unité de l'homme peut être démontrée, en dépit de la division absolue du physique et du moral, dont la séparation artificielle est un des moyens d'analyse et un procédé d'investigation plutôt qu'une réalité et une démonstration.

S'il faut rendre grâce aux auteurs qui ont proclamé la dualité de l'homme, c'est parce qu'ils ont encouragé les efforts des travailleurs dans tous les sens, et que les libres penseurs ont fini par se rencontrer sur les points les plus importants, à force de répéter les mêmes recherches, et de repasser par les mêmes filières de l'observation.

Tout d'abord on a pu déclarer inconciliables et sans communication possible entre eux, les faits acquis par les sensations, et ceux que possède la prétendue conscience ; et lorsque les deux modes de notre existence le moi et le non-moi étaient aussi peu étudiés l'un que l'autre, on devait, en prenant leurs manifestations les plus apparentes, déclarer sans rien approfondir, qu'ils n'étaient pas réductibles à un même principe. On a cru la compétence de la physiologie, limitée devant l'impossibilité de formuler le rapport qui existe entre l'optique de l'œil et les notions de la vue, entre la dynamique de la main et la perception des formes, entre

la pensée et la sensation ; cependant, un rapport de force, de durée, d'intensité et d'équilibre, existe entre un mouvement sensitif et un sentiment qui lui correspond ; et par exemple, les sensations du goût sont plus fugitives pour la mémoire, que celles de l'ouïe ou de la vue, parce que les organes du goût se composent de membranes plus irrégulières, étendues sans symétrie sur la place qui leur est allouée, traversées sans précision par des filets nerveux, dont la vague distribution se rapporte à l'indécise nature des idées que leur activité fait naître.

Si on oppose à cette organisation et à ses conséquences, l'arrangement physique de la rétine qui transporte jusqu'au centre cérébral, sans les changer, les images qu'elle confie à la mémoire, cette admirable corrélation entre l'organe et la fonction, permettra mieux d'apprécier leur rapprochement de causalité. De même l'agencement instrumental des cordes du labyrinthe dans l'oreille interne, traduit les dispositions acoustiques d'un organe destiné à mesurer les ondes sonores de l'univers, et à nous faire entendre la nature parlante.

Or, la double et parallèle observation de l'organisme et de ses fonctions, ne peut appartenir qu'à la science physiologique, seule capable d'interpréter de pareils résultats.

CHAPITRE III

ÉLIMINATION DE LA MÉTAPHYSIQUE

SOMMAIRE

Il y a corrélation et parallélisme de développement entre l'instrument et son produit, entre l'organe et sa fonction, — la perfection ou la détérioration des uns entraînent une mesure proportionnelle dans la valeur ou l'abaissement des autres. Les formules métaphysiques comprenant la désignation de nos facultés dites irréductibles (penchants, liberté, action,) négligent le substratum indispensable de la matière organisée, et sont substituées sans exactitude à la dénomination d'organes primitifs en activité, de même, on doit considérer la mémoire, le jugement, l'attention, non comme des causes premières, mais comme des attributs et des synthèses de certains organes définis.

Les animaux ne sont pas éloignés de nous par la privation de la raison qui est moins une réalité ontologique qu'une réunion plus ou moins complète de fonctions intellectuelles ; on trouve éparses et à l'état rudimentaire dans l'échelle animale, les facultés dont l'ensemble harmonique est plus parfait chez l'homme.

CHAPITRE III

—

ÉLIMINATION DE LA MÉTAPHYSIQUE

On voit par nos prémisses que nous ne considérons pas l'homme comme un animal additionné d'une raison, dont nous serions tenus de faire une création toute d'exception et d'indépendance.

Les attributs de cette raison qui consiste à concevoir les idées de fini et d'infini, d'unité et de multiplicité, d'étendue et de forme, de beauté et de bonté, ne sont que des qualités de l'organisme mises en exercice et ne peuvent, selon nous, en être distraits.

Nos impulsions instinctives et nos sentiments se développent simultanément et s'amoindrissent proportionnellement avec la croissance et le déclin de leur support organique.

Si l'on supprime un organe ou si l'on modère son activité, on voit consécutivement la faculté s'atrophier et disparaître dans sa spécialité. L'enlèvement des testicules ne fait pas perdre à l'homme les seuls bénéfices de la reproduction de l'espèce, mais il altère l'ensemble de ses allures morales ; parce que l'innervation ne vient pas seulement de notre cerveau, mais du tissu glanduleux soustrait, et que le rayonnement cérébral cesse, quand il n'a plus d'objet, ni de motif pour s'exercer.

Sans stimulus nerveux, pas d'impulsion organique ; sans impulsion organique, pas de concours nerveux de la part du centre perceptif.

Aux diverses formules métaphysiques qui veulent définir

l'homme, nous devons chercher à substituer des termes physiologiques, et voir si nos définitions empruntées à la biologie ne valent pas celles des écoles spiritualistes qui déclarent notre science impuissante pour la vérité.

Dans l'une d'elles (Jouffroy), on accorde à l'homme cinq facultés primitives, dites irréductibles, essentielles et sans nécessité organique : 1° facultés personnelles ou de liberté ; 2° penchants ; 3° locomotion ; 4° expression ; et 5° intelligence. — Ailleurs on représente l'homme comme un composé de liberté, de passion, d'idées et d'action, et sans parler du substratum si nécessaire de l'organisme, on assure qu'avec cela il peut suffire à sa destinée et se démontrer à lui-même ses moyens de vivre, ses devoirs et ses droits (J. Simon).

Par la liberté, dit-on, il contiendrait ses appétits et ses désirs, et se dirigerait dans ses devoirs et ses affections.

Par la passion, il serait en possession du plaisir et de la douleur, de l'amour et de la haine, de l'entraînement et de l'antipathie, qui sont les phénomènes engendrés par la sensibilité générale.

Par les idées, il serait en mesure d'extraire la formule de la justice et le code de la morale, dont les principes absolus, les règles sans conditions et les prescriptions inexorables, ne subiraient pas l'atteinte pour nous si certaine du développement progressif du moral des individus et des sociétés.

Par l'action enfin, il diviserait ses devoirs, agirait pour lui dans les autres, et distinguerait en pratique le droit dans autrui comme en lui-même.

Toute cette doctrine est la logique d'une psychologie qui ne veut pas tenir compte des éléments organiques, qui dédaigne l'intervention des études positives des facultés cérébrales, et ne voit que leur produit.

D'autres idéologues se contentent d'assigner à la consti-

tution du moral, les facultés de l'attention, de la mémoire, du jugement, de la volonté, de la raison et de l'imagination; ils permettent à ces prétendues facultés de venir en aide à nos impulsions instinctives pour réaliser des actes d'intelligence et de sentiment.

Mais ils n'avouent pas et ne veulent pas comprendre qu'elles ne sont rien en elles-mêmes, sinon des attributs de nos organes en exercice, c'est-à-dire des transformations actives de notre cerveau en qualités affectives et intellectuelles. — Et que loin d'exister par spécialité et isolément pour faire marcher les sens, ce sont nos organes sensitifs qui mettent à jour leurs propriétés, sous ces noms de mémoire, jugement, attention et comparaison.

A chacune de nos qualités primordiales est inhérente cette multiple conséquence de son action, savoir : le souvenir, le jugement et l'attention.

On ne saurait concevoir un homme possédant abstraitement les facultés des idéologues, et les faisant agir sans annexion organique, sans manifestation instinctive, sans trace sensorielle.

A force d'isoler l'homme du reste des créatures animées et agissantes pour l'étudier et méditer sur lui, on en est venu à prétendre que les animaux n'avaient que leurs instincts et que nous possédions exclusivement l'intelligence.

Cette manière d'envisager les faits et la création arbitraire d'un tel dualisme, ont retardé les progrès de la philosophie, au lieu d'accélérer sa marche ascendante vers la vérité.

L'instinct et l'intelligence appartiennent dans une mesure différente à l'homme et aux animaux ; ils constituent les degrés successifs des mêmes prérogatives, ils sont identiques sinon par des résultats, du moins, par l'origine. L'instinct suffit aux animaux, en ce sens que, pour leur importance

limitée sur la scène du monde, nous ne daignons pas appeler d'un autre nom, des actes semblables, autrement dénommés par nous, s'ils se rapportent à notre personnalité.

Avec un plus grand nombre d'instincts, l'homme s'élève à ce qu'il nomme l'intelligence ; mais une mesure de quantité n'implique pas une différence de nature, et nos acquisitions plus nombreuses ne sont payées que parce que nous sommes plus riches de la même monnaie frappée à l'effigie des sens et des facultés primordiales.

Les circonstances, l'éducation et l'âge procurent aux animaux des progrès compatibles avec leur sphère d'action. Les jeunes loups manquant d'expérience se laissent prendre là où leurs parents échappent par la ruse et la circonspection ; d'autres animaux sont rendus acrobates, danseurs, chasseurs et comédiens, par les soins d'individus médiocrement intelligents, dont la supériorité sur leurs élèves, vient plutôt de la quantité des ressources instinctives qu'ils mettent en jeu, que de leur valeur dans un ordre de facultés différentes en nature et en essence. Si l'on objecte à ces rapprochements, le sentiment de notre dignité hiérarchique, et nos efforts en élévation intellectuelle et métaphysique, qui nous distinguent à jamais des animaux, nous répondrons que nous devons notre supériorité à l'action solidaire, simultanée et complexe d'une foule de facultés éparses, disséminées, et indépendantes chez les animaux.

Dans la série de tous les êtres, nous trouvons çà et là le vestige et le rudiment de nos plus délicates dispositions intellectuelles et sentimentales, et nous symbolisons même en eux nos passions et nos facultés plus ou moins bien observées.

C'est ainsi que nous représentons la force et le courage, par le lion ; l'épargne industrieuse, par la fourmi ; la fierté,

par l'aigle, et la mélancolie hypocondriaque, par le hibou : la méditation, la prudence, l'amour filial, le désintéressement social, le cosmopolitisme, trouvent également leurs reproductions imagées dans l'échelle des animaux, et le langage hiéroglyphique n'a négligé aucun d'eux.

Donc, l'intelligence ne peut être considérée, ni chez l'homme, ni chez les autres créatures, comme une faculté spéciale, absolue, unique, et comme on dit en métaphysique, une entité, une quidité ; mais comme une réunion collective des attributs de nos diverses facultés toutes fondamentales, l'intelligence n'est que la somme totale de ces facultés primitives, agissant et réagissant les unes sur les autres.

Il semble toutefois, que si l'intelligence consiste dans cette seule mise en scène des fonctions du cerveau, dont la direction, la coordination et l'expansion sont souvent placées en dehors de la liberté de l'homme, notre développement serait plus limité, tandis que nos progrès incontestables et les succès de l'éducation attestent une nature perfectible et maniable par les influences qu'on lui fait subir.

C'est que l'innombrable variété des combinaisons enfantées par le jeu complexe des facultés, et la multitude des motifs qui stimulent et décident la volonté, représentent et suffisent à toutes les occasions et à tous les besoins de l'intelligence. De là la différence entre l'homme qui n'agit qu'après la pondération des diverses impulsions qui l'assiègent, et l'animal qui choisit seulement dans un très-petit nombre de motifs et ne se trouve pas embarrassé par leur multiplicité.

Oui, notre belle machine se compose d'instincts, et comme dit le vulgaire, nous avons l'instinct du bon, l'instinct du beau, du juste, comme nous avons l'instinct des formes, des couleurs et des localités.

« Dans tous les actes du génie, disait Voltaire à Diderot,
» tout est l'ouvrage de l'instinct. Tous les philosophes fondus
» ensemble n'auraient pu parvenir à faire l'Armide de
» Quinaut, ou les animaux malades de la peste que fit
» Lafontaine, sans bien savoir ce qu'il faisait, et Corneille
» fit la scène des Horaces, comme un oiseau fait son
» nid. »

Cet instinct, c'est chaque faculté, à son tour prépondérante dans tel ou tel individu remarqué à cause d'elle, et se distinguant par sa prééminence, comme cela se voit chez les poètes et les artistes, les mathématiciens et les guerriers.

Nous nous éloignons, on le voit, de la doctrine des sensualistes qui rattachent à la sensibilité générale toutes nos fonctions spéciales, confondues par eux, avec leurs attributs, et ramenées 1° à la mémoire ou sensation prolongée ; 2° à l'idée ou sensation éclaircie; et 3° à l'attention ou sensation exclusive : nous n'admettons pas non plus que l'homme réside dans le seul *moi*, car dans beaucoup de circonstances où l'homme ne disparaît pas, son prétendu moi s'absente, disparaît et ensuite se retrouve, comme dans la syncope et le délire et dans la vie fœtale, sans qu'on puisse dire l'homme anéanti dans tous ces cas. Le sentiment du moi se dégage peu à peu du physique, à mesure qu'il se complète et qu'il acquiert et se procure la perception des choses concrètes du non-moi, opposé corrélativement à ce moi et l'appelant comme sa conséquence.

Lorsque l'intelligence est suffisamment représentée par trois facteurs (perception de l'extérieur, sentiment en général et conscience du moi), alors elle s'élève et invente le langage, et l'homme dit *je* ou *moi*, selon qu'il accuse ici son activité, là son existence.

Cabanis est allé plus loin que Condillac en admettant d'abord l'action des sens externes sur le centre cérébral, puis l'influence des sens internes, répandus sur les surfaces viscérales, et portant aussi des stimulations et avertissements au cerveau, et enfin une réaction de la masse encéphalique sur elle-même, pour produire des sentiments, comme son autre réaction sur les nerfs locomoteurs, avait produit les mouvements.

Mais que peut être cette réaction du cerveau sur lui-même, pour produire des sentiments, lorsque préalablement la masse cérébrale non stimulée ne pouvait rien produire ? Sans doute, dans la folie, dans le sommeil et dans les créations de l'imagination, il y a une sorte de spontanéité capable de faire admettre cette réaction ; mais il nous paraît plus simple de réduire cette dernière cause d'activité cérébrale, au seul fait d'une réserve de sensations accumulées dans le cerveau, et qui y demeurent en dépôt jusqu'aux occasions secondaires, capables de les faire passer de l'état latent à l'expression active.

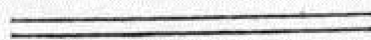
Mais il est temps de présenter le tableau des facultés primordiales qui, selon nous, constituent l'homme et qui représentent les conditions de notre existence dans toutes ses manifestations.

Nous chercherons à échapper à l'obscurité qu'une pareille étude comporte trop souvent, en usant avec sobriété des expressions abstraites et des images empruntées au langage figuré.

Certaines divisions analytiques favoriseront l'exposition du sujet, et de même que les échafaudages disparaissent sous les voûtes d'une bâtisse, et qu'on en termine à nu l'extérieur, en laissant déjà voir ses dégagements, ainsi nous

accumulerons certaines notions physiologiques, et nous achèverons avec elles notre construction qu'on jugera à mesure qu'elle se découvrira.

Si nous ne parvenons pas à bien démontrer l'organisme moral de l'homme, au moins, nous aurons indiqué que d'après notre plan, il n'est pas tel qu'on le reproduit dans d'autres systèmes, et par les divergences sur lesquelles nous insistons, nous servirons indirectement selon nos forces, et la science et la vérité qui acceptent toutes les luttes.



CHAPITRE IV

DOCTRINE PHYSIOLOGIQUE

SOMMAIRE

L'homme se compose de forces morales, de forces intellectuelles et de forces pratiques, dont le centre réel est le cerveau, seul instrument premier de toutes nos manifestations. C'est en vain qu'on croit subalterniser une doctrine et en élever une autre, parce qu'on invoque contre l'expérience une puissance hyperphysique. La vérité est dans les faits et non dans les spéculations de l'esprit, quelque brillantes qu'elles soient. — Tableau des fonctions cérébrales ou facultés organiques qui peuvent suffire à l'expression de nos puissances affectives intellectuelles et pratiques. — Enumération et description succincte de ces facultés agissant spécialement ou par collectivités et empruntant les unes aux autres leur produit synthétique et solidaire.

CHAPITRE IV

—

DOCTRINE PHYSIOLOGIQUE

Nous rattachons donc à l'organisation cérébrale toutes les facultés qui nous distinguent, sauf à laisser de côté la question de leur chiffre et de leur mode d'adhérence à la pulpe cérébrale, ce qui occupera spécialement la science phrénologique à venir.

La recherche de l'essence de l'âme humaine, c'est-à-dire du principe d'action et de la synthèse de la vie, ne nous peut distraire de l'étude que nous poursuivons.

Nous n'empêchons pas Aristote de soutenir qu'avant d'animer notre machine, l'âme humaine contenait les germes ou catégories des choses et des idées, et que ces innéités servent d'attributs à notre raison. Nous prenons intérêt également à imaginer avec Platon, que l'âme impuissante à reproduire les archétypes du beau, du bon et du vrai, disséminés dans l'univers par le grand architecte, cherche sans cesse à s'affranchir du joug de ses grossiers instruments, nos sens et nos organes : nous admirons toutes ces hypothèses et ces conceptions d'esprit, mais au point de vue de l'expérience et de l'observation, l'homme se présente à nous avec des forces morales, avec des forces intellectuelles et avec des forces pratiques ; la dépendance de ces forces avec l'organisme, est le seul objet de notre examen, parce que c'est le seul fait incontestable, dont la certitude puisse servir de point de départ à une observation utile de nos fonctions, et ultérieurement, à leur direction.

Nous sommes autorisés à regarder le cerveau comme l'instrument nécessaire et unique de ces fonctions, parce d'abord son intégrité est indispensable à leur manifestation ; parce qu'elles le trouvent toutes et toujours sur leur chemin, et qu'il n'est encore arrivé à personne de mettre en doute son intervention partielle ou absolue, directe ou indirecte, dans tous nos actes physiques et moraux.

Les travaux qui préjugent une cause hyperphysique pour une telle prérogative, et qui dissertent sur cette cause, pour prouver son indépendance et sa supériorité, en nous faisant sentir la subalternité de l'organisme, ne changent rien aux conséquences pratiques que nous voulons donner à nos recherches, savoir : la démonstration d'une disposition fonctionnelle, d'un arrangement instrumental, et d'un nombre d'organes cérébraux suffisants pour produire, agir et réagir collectivement et individuellement, et donner à notre existence l'extension et l'amplitude qu'elle recherche dans la sphère d'action qui lui est réservée.

C'est parce que nous considérons la pluralité des facultés cérébrales, comme plus favorable à l'accomplissement de nos fonctions, que nous l'adoptons avec l'induction et l'analyse, de préférence aux doctrines métaphysiques, qui admettent la valeur secondaire de l'encéphale, sans y reconnaître des divisions, des routes, une organographie, et qui, selon l'expression d'un partisan de Gall, n'aperçoivent pas la forêt, quoique les arbres soient devant eux.

Il nous répugne d'assurer que le système cérébral comprend exactement 18 ou 20 organes, à l'aide desquels il satisfait aux fonctions qui lui sont dévolues; ce nombre peut être excessif ou insuffisant, sans que son défaut de précision implique la négation de son importance. Une limitation ri-

goureuse dans notre anatomie est plus difficile qu'indispensable à l'établissement de notre physiologie.

Le rapprochement de nos facultés, leur solidarité fonctionnelle, l'identité ou la compensation de leurs produits, permettent de croire que leurs organes se prêtent à la substitution, consentent à l'action par compensation, et résument, par un nombre plus restreint qu'étendu, le travail des manifestations cérébro-vitales que nous allons exposer.

Nous trouvons convenable le tableau suivant qui appartient à la philosophie positive de M. A. Comte, et qui comprend dix-huit facultés organiques.

Tout ce qui intéresse le moral humain, tout ce qui constitue l'être social et privé, tout ce qui s'appelle penchants, instincts, vices et vertus, passions et talents, doit trouver sa raison d'être dans l'une ou l'autre de ces facultés.

Avec l'ensemble qu'elles présentent, nous devons expliquer les plus délicats produits de nos facultés intellectuelles, comme le sentiment de la justice, les idées de la conscience, les scrupules, les réserves et les hardiesses de l'imagination et de la raison, enfin tous les éléments de l'homme sensible, intelligent et libre.

C'est ici le lieu d'observer qu'on n'a ni plus ni moins de droits et d'autorité, lorsqu'en parlant de l'homme, on s'appuie sur le spiritualisme, sur les révélations ou sur une base de faits et d'empirisme.

C'est une mauvaise habitude de donner *a priori* du blâme ou des éloges, du crédit ou du discrédit aux doctrines qui exposent notre nature, selon qu'elles s'annoncent comme purement expérimentales ou comme essentiellement spéculatives, c'est-à-dire, dans le premier cas, comme matérialistes, et, dans le second cas, comme spiritualistes.

Il faut venger l'indépendance du libre examen accusé

dans les deux cas, et le soustraire surtout à l'autocratie de ceux qui prétendent, sans y être autorisés, introduire un principe extra-physique dans nos études, et donner ainsi plus de valeur, plus de mérite et plus de dignité à leur œuvre, à mesure qu'elle tient moins à eux.

« J'oserai prétendre à l'honneur de penser, s'écrie Jean-
» Jacques ; je sais, ajoute-t-il, que la vérité est dans les
» choses, et non dans mon esprit qui les juge, et que moins
» je mets du mien dans le jugement que j'en porte, plus je
» suis sûr d'approcher de la vérité ; ainsi ma règle de me
» livrer au sentiment plus qu'à la raison, est confirmée par
» la raison même. »

Mais ce sentiment dont il parle est celui que l'on conquiert par l'observation, par la méditation, par l'indépendance de l'esprit, et non celui qu'on emprunte à la tradition, à la révélation et à l'autorité d'autrui.

D'ailleurs, dans cette espèce de réprobation qu'on encourt par son adhésion à une doctrine prétendue matérialiste, il n'y a le plus souvent rien de fondé, parce que la querelle avec le spiritualisme reste le plus souvent bornée aux mots ; de sorte que le dédaigneux accueil qu'on fait aux travaux de la philosophie positive, tombe avant d'avoir atteint son but.

Cette phrase célèbre de Cabanis « nous concluons que le
» cerveau digère en quelque sorte les impressions, et qu'il
» fait organiquement la secrétion de la pensée » ne mérite pas les protestations qu'elle a provoquées ; d'abord l'illustre auteur dit, «en quelque sorte», ce qui atténue la hardiesse de sa proposition ; ensuite lorsqu'on voit Darwin, Priestley, Hartley assimiler les sources de la pensée à la vibration des fibres des nerfs, et Descartes aux souffles animaux ; on ne distingue dans ces génèses rien de plus relevé ni de plus

abaissé, et jamais aucun acte relevant de la physiologie, n'a été produit sans une intervention organique, circulatoire, vibratoire ou secrétoire, qu'une expression concrète dans toutes les langues doit mettre en évidence.

Enfin, soit que l'on considère les phénomènes de l'intelligence comme des résultats fonctionnels, soit que l'on envisage le cerveau comme le lieu de passage, le canal parcouru par la cause première plus ou moins quintessenciée de notre activité intellectuelle : dans tous les cas, ce rapport instrumental, cette causalité ne pouvant être évités, il faut parler avec égalité de l'organe et de son produit, du but et du moyen, du cerveau et de l'esprit.

Quand une sensation est réalisée par la réaction du centre nerveux sur les extrémités impressionnées, on dit que le moi a été éveillé et apparaît sous la forme de l'attention, mais cette réaction incontestable est impossible à constater par aucune modification physique appréciable dans le cerveau et ses prolongements, et sa réalité autorise, malgré l'absence de preuves matérielles, l'admission d'un organisme fonctionnant pour produire le moi.

Leibnitz lui-même observe que le physique reproduit le moral, en ce sens que toutes les fois qu'un changement mécanique a lieu, un changement moral y correspond, par coïncidence et nécessité, spontanément et identiquement, sans condition hiérarchique, et sans intervalle alternatif.

Nous avons donc le droit de réunir les manifestations du moral et du physique sous les mêmes exigences d'une seule origine ; et quoique les deux termes qui les font comprendre conservent leur signification isolée, nous en reformons la synthèse, après avoir consenti, pour ressource et moyen d'étude, à la division analytique de leur unité.

Quant à la valeur de la raison et de la conscience, s'éta-

blissant avec l'antagonisme de l'entité en face de la matière, pour constituer la dualité du physique et du moral, nous le répétons, l'opinion qui fait dépendre les produits des premières d'un principe distinct du cerveau, reste une opinion hypothétique, ne valant pas autant que l'opinion contraire, qui les ferait dépendre de l'encéphale en action.

Cette dernière manière de voir résulte en effet davantage de l'observation et de l'expérience, et s'oppose avec succès à celle qui invoque les méditations abstraites et les suppositions ; nous ferons donc de la raison, de la conscience et du moi, des attributs fonctionnels de nos facultés fondamentales, dont nous inscrivons ci-contre la table synoptique d'après le philosophe éminent, qui vient de mourir dans l'obscurité (1857), en laissant à ses partisans le soin de venger ses travaux et de propager la notion de leur importance.

FONCTIONS CÉRÉBRALES

	Affections, instincts, sentiments, impulsions.	
Instincts égoïstes	Instinct de conservation. . . . . Instinct de perfectionnement	1° Instinct nutritif. 2° Instinct sexuel. 3° Instinct maternel. 4° Instinct militaire. 5° Instinct industriel.
Instincts altruistes	Instinct de domination (ambition temporelle) . . . Instinct d'approbation (ambition spirituelle). . . .	6° Orgueil. 7° Vanité. 8° Attachement. 9° Vénération.
	Instincts d'amour et de sympathie	10° Bonté.
	Intelligence, conception active ou passive et expression.	
Facultés	d'observation concrète ou relative aux êtres . . .	11° Esprit de synthèse.
»	d'observation abstraite ou relative aux évènements .	12° Esprit d'analyse.
»	de méditation inductive	13° Esprit de généralisation.
»	de méditation déductive	14° Esprit de coordination.
»	d'expression mimique, orale ou écrite.	15° Esprit de communication.
	Activité, caractère, exécution et qualités pratiques.	
	. . . .	16° Courage.
	. . . .	17° Prudence.
	. . . .	18° Persévérance.

1° *Instinct nutritif.*

Un animal n'existe et ne se maintient en possession de la vie, qu'à la condition de se nourrir et pour cela de conserver les moyens de subvenir à son alimentation. Nous appellerons instinct nutritif, cette faculté cérébrale à l'aide de laquelle l'homme obtient, surveille et conquiert son entretien.

L'impérieuse et primordiale nécessité de cet instinct est assez manifeste pour caractériser l'animalité dans toute l'échelle des êtres, et indiquer sa place en tête de nos facultés primitives.

Si nous cherchons maintenant quels sont les sentiments et les impulsions qui se rattachent à cette faculté, et contribuent à lui assurer, par leur concours, une persistante activité, nous trouverons que la prévoyance, la conservation, l'appropriation, les efforts de violence ou d'adresse pour atteindre la proie, sont les adjuvants et les traductions secondaires des actes inspirés par l'instinct nutritif.

Malgré la simplicité de sa destination qui semblerait devoir lui épargner les anomalies, les perversions et les déviations, cet instinct est susceptible d'entraîner par son insuffisance, par ses excès, et par les influences qu'il peut subir de la part de ses voisins, des conséquences graves dans le physique et le moral ; et nous aurons à les préciser ultérieurement.

Mais nous indiquons à son occasion, que les troubles instinctifs, les dérangements du moral, et les maladies du caractère, qui sont l'objet de notre livre, supposent des lésions spéciales de plusieurs facultés tour-à-tour prédominantes, que nous négligeons au profit des altérations collectives dont la pathologie des caractères nous offre des exemples complexes, importants par l'union de ces légions.

2° *Instinct sexuel.*

La nature a voulu que la vie de l'individu s'étendit à la vie de l'espèce, et que la première fut nécessairement l'occasion de la seconde, sa suite et sa fin. C'est pourquoi l'animal protégé dans ses ressources de croissance et parvenu à sa maturité, voit se développer l'instinct sexuel, qui préside à la conservation générale, comme l'instinct nutritif commande à l'individualité en progrès.

De ce que cet instinct sexuel n'éclate dans le physique et le moral qu'après le complément des forces plastiques, il ne faut pas négliger de tenir compte de son importance latente. L'organisme ne montre pas tout son développement à la fois, et plusieurs facultés qui lui sont indispensables ont besoin d'une éclosion lente, d'une incubation préalable et d'un repos de certains germes plus délicats.

La grande loi de l'extension de la vie individuelle à la vie de l'espèce, est réalisée par l'impulsion génératrice, dont l'agent est manifestement cérébral, car une lésion de cette portion du cerveau qui la réalise, entraîne une modification correspondante dans les manifestations génésiques.

La limite physiologique de cet instinct se rencontre dans les seules recherches de l'accouplement. Si pour l'honneur de notre espèce, la possession d'un sexe par l'autre n'est pas poursuivie avec une brutale et exclusive avidité, cela vient de ce que rarement l'instinct sexuel agit seul, et qu'il est au contraire modifié par l'association qu'il rencontre avec les passions voisines, dont l'influence est marquée en proportion de notre développement général. Depuis les tendresses platoniques, jusqu'aux débauches des satyres, cet instinct parcourt une longue carrière qui remplit la vie de vices ou de vertus, d'illusions ou de satiétés, de rémords ou

de satisfactions, selon la direction qu'il prend et qu'il subit, selon son isolement ou son mélange avec d'autres impulsions, mauvaises ou bonnes pour lui.

3° *Instinct maternel.*

C'est celui par lequel la nature assure la prospérité et les progrès de la progéniture. Nous le disons maternel, parce qu'il se continue très-manifestement et sans interruption de la mère à l'être procréé ; mais le sexe maternel n'en a pas le monopole ; et, en dépit des distractions opérées sur les hommes par d'autres tendances, et surtout en dépit des sources plus éloignées de leur attachement, plusieurs ressentent pour les petits enfants une telle sollicitude, un besoin de surveillance et de protection si vifs, qu'ils dépassent par leur dévouement, leurs compagnes, et qu'ils paraissent s'écarter de la destinée et des attributions de leur sexe.

4° *Instinct militaire ou de destruction.*

Il ne faut pas s'étonner de voir figurer dans la nomenclature de nos facultés primitives, l'instinct que nous ne craignons pas de nommer destructif ou militaire, sans sortir du langage de la philosophie positive.

Il se traduit historiquement et physiologiquement, dans la vie collective et individuelle des peuples et des particuliers, par nos habitudes d'attaque et de défense, par nos guerres et nos conquêtes.

Il apparaît dans ces limites de sentiments, comprises entre l'acharnement au carnage, et la triste indifférence pour les souffrances d'autrui : il est attesté dans son inexorable fatalité par les nécessités d'une lutte contre les choses, et par les résistances qu'offre la nature à notre progrès et à notre bonheur.

Donc, il ne convient pas de rechercher sa signification dans une prétendue perversité humaine, et de faire à la nature un reproche de sa présence parmi les dons également utiles de nos facultés.

Nous le trouverons légitime et bienfaisant, si, au contraire, nous le considérons comme l'origine de nos efforts pour nous garantir, pour nous nourrir et nous vêtir, pour échapper aux conséquences d'une concurrence mal réglementée, et comme le point d'appui où nous reprenons sans cesse comme Antée, en touchant la terre, le sentiment de notre énergie, et la conscience de nos droits.

5° *Instinct industriel ou de construction.*

Ceux qui ont voulu nier l'innéité cérébrale de nos dix-huit fonctions primitives, ont subordonné leur apparition phénoménale aux circonstances fortuites et déterminantes qu'on peut opposer comme explication à leur manifestation: on a dit par exemple que l'instinct de la propriété n'existait pas dans l'agglomération des sauvages, parce qu'il n'y a pas chez eux d'organisation codifiée des valeurs et richesses acquises ou retenues par les individus libres au milieu de leurs semblables; mais le plus ou moins grand perfectionnement d'une faculté ne prouve rien contre son authenticité. La fourmi amasse pour son compte au milieu de la république de ses pareils; le carnassier isolé enterre sa proie pour la protéger contre des animaux inconnus. L'homme sauvage d'ailleurs n'existe pas, sinon autrement que comme un de nos frères non encore soumis ni enrichi par la civilisation; mais chez lui nous trouverons plutôt chaque instinct d'autant mieux défini et précisé, qu'il est moins encouragé, modifié ou perverti par le voisinage réagissant des autres facultés voisines.

L'instinct industriel ou mécanique est celui qui nous pousse à édifier, à construire, à aménager des maisons, des magasins, des machines dont les rouages sont plus ou moins compliqués ; il fait suite à l'instinct militaire, moins pour l'atténuer et le corriger que pour le continuer et le compléter; l'un aplanit le terrain, l'autre y amène des matériaux: après la hache et la cognée, l'équerre et le compas ; après l'assaut, l'ordre dans la place ; après la destruction confuse, la symétrie coordonnée, la jouissance paisible et le travail facile: le soldat se fait laboureur, le pionnier devient artisan.

Les créations de cet instinct sont empreintes d'une spontanéité particulière, et se suivent dans une direction tellement spéciale qu'elles excitent la surprise et l'admiration. Le génie industriel de Vaucanson, de Watt, de Jacquart, de Girard et de Breguet, a produit des merveilles dont l'histoire conservera le souvenir et les gages.

6° *Orgueil ou ambition temporelle.*

Une incontestable disposition primitive nous porte à nous élever au-dessus du niveau humain qui nous assujétit comme pour nous faire découvrir plus d'horizons et embrasser plus de choses.

D'abord vague et porté sur beaucoup d'objets, cet instinct cherche en vain ses satisfactions au milieu des provocations les plus diverses ; c'est alors que l'homme se montre d'une manière indéterminée, arrogant, présomptueux, suffisant, impertinent, impudent, insolent, parce qu'il fixe sa convoitise sur des sujets que sa faiblesse ne peut obtenir et devant lesquels son impuissance est sensible; mais bientôt cette faculté se renferme dans de plus légitimes proportions, elle poursuit un but indiqué par les circonstances et par les encouragements qu'elle rencontre.

La société consacre son activité régulière par les institutions hiérarchiques, par les distinctions du pouvoir et par les emblêmes que nous en conservons, alors même qu'il n'est plus exercé visiblement.

On pourrait croire, lorsqu'on voit l'homme se contenter d'ovations qui stimulent la puissance, qu'il est victime d'une illusion de son esprit et dupe des suggestions futiles d'une faculté sans valeur, mais la nature ne nous trompe pas davantage avec celle-là qu'avec les autres ; l'orgueil se contente et s'apaise par des signes extérieurs, il obtient la domination du prochain par ces moyens virtuels et d'un consentement unanime, la société accorde une importance suffisante aux symboles de la domination qu'elle fait correspondre aux effets même de cette puissance, en les rendant équivalents les uns et les autres.

7° *Ambition spirituelle ou vanité.*

C'est l'impulsion qui protége l'égoïsme moral, en nous faisant rechercher l'approbation de nos semblables ; elle est voisine de la précédente, sans se confondre avec elle. L'orgueil s'impose, la vanité sollicite, l'orgueil veut posséder ; la vanité tient à se répandre ; l'un cherche sans scrupule et sans souci de l'opinion, des satisfactions matérielles ; l'autre se complait dans des sentiments souvent honnêtes et affectueux. Elle trahit son utilité en se confondant avec le besoin de plaire par la parure et les grâces de l'esprit où du corps, surtout dans la jeunesse, elle conduit les artistes à trouver dans les formes du beau, du tendre et du délicat, de quoi séduire et faire aimer les produits les plus heureux de nos autres facultés, car ce qu'ils recueillent en louanges, en renommée, en honneurs, n'est que la récompense pour le but

qu'ils ont atteint socialement; d'ailleurs les échanges de bienveillance et l'adoucissement des mœurs lui doivent leurs principales démonstrations, comme le bien-être et le luxe lui sont redevables de leurs meilleures conquêtes, et si tout n'est que vanité, tout est heureusement vain.

8° *De l'attachement.*

L'homme est pourvu d'instincts égoïstes qui assurent sa destinée personnelle au milieu des difficultés qui l'entourent, et des concurrences antagonistes à son développement; mais il est également loué d'impulsions sociales, qui lui font trouver dans la vie des autres un point d'appui indispensable à ses manifestations progressives.

Son attrait pour ses semblables, et ses besoins de s'emparer de leurs dispositions bienveillantes, conduisent l'être humain à leur donnerl'attachement,l'amitié etle dévouement de sa propre personne, d'une façon plus ou moins absolue, et avec une abnégation plus ou moins réfléchie.

Ce n'est pas le besoin seul qui lui donne naissance, et quand on voit l'attachement fournir à l'existence des charmes que la passion érotique ne laisse pas toujours après elle, on se convainc de la valeur indépendante de l'instinct d'attachement qui éclate à travers toutes les moralités, chez des gens dépravés dans certaines facultés, presqu'aussi souvent que chez des individus vertueux. Nous verrons les conséquences de son insuffisance dans l'indifférence sceptique des célibataires qui se croient inoffensifs, mais qui savent trop bien échapper aux charges communes du labeur social; nous verrons aussi les désordres qui naissent de son exagération dans les sacrifices fanatiques, dans les tristesses jalouses et dans les agitations d'un attachement inquiet.

9° *De la vénération.*

C'est un instinct supérieur qui nous porte spontanément à reconnaître avec respect, crainte et soumission, une force première, une puissance quelconque ou des manifestations dites surnaturelles.

Primitif comme les autres, il apparaît donc aux premières lueurs de l'histoire des hommes, comme à l'époque actuelle, sous tous les climats et dans les différents régimes sociaux.

La prétention particulière et spéciale des peuples comme des individus, aux bienfaits d'une révélation divine, si variablement formulée, ne prouve ni pour, ni contre cet instinct, dont la généralité et l'universalité attestent la réelle et puissante valeur organique.

Chaque religion se croit exclusivement autorisée par sa foi et ses traditions ; toutes possèdent leurs adeptes, leurs fanatiques, et au besoin leurs martyrs, pour les confesser, les étendre, ou les défendre, de sorte que la vérité absolue ou relative est ici hors de cause, et par là, nous nous expliquons comment cet instinct de vénération et d'idéal, cause à la fois, dans l'humanité, tant de bien et tant de mal, à la manière des autres fonctions du cerveau, selon ses anomalies, en plus ou en moins.

En moins, ce sont des gens sans poésie, sans joie expansive, sans délicatesse intellectuelle, et souvent sans moralité ; en plus, ce sont les intolérants, les illuminés, et les inflexibles théocrates qui allument en conscience les bûchers de l'inquisition pour sauver des âmes.

10° *Bonté ou sympathie.*

L'homme ne saurait être étudié comme un être solitaire, puisque sa destinée le convie à la collectivité et à l'état

social. Une abeille ne fera jamais une seconde cellule pour sa voisine ; mais l'individu humain ne se développerait pas, s'il refusait son concours à la république des hommes.

Un instinct fécond le mêle à la grande famille, la vue de la souffrance provoque sa pitié, le cri de la douleur émeut ses entrailles, le récit d'une injustice révolte son cœur ; et si le spectacle d'une attaque féroce, d'un attentat déplorable, ou d'un malheur inattendu, le laissait impassible, indifférent ou froid, c'en serait fait de l'humanité sur la terre.

Au contraire, l'instinct sympathique s'accroît et se perfectionne : plus il s'étend, plus il se fortifie, et sa prépondérance est en raison de la dépense qu'en font les hommes sur le théâtre de leur vie.

Toutefois, lorsque l'initiative trop individuelle le jette avec imprudence dans la mêlée des sentiments mis au service de l'humanité, il devient dupe et souvent victime de ses avances, parce qu'il ne trouve pas de réponse, pas de compensations bienveillantes, et pas de réalisations pratiques. Alors, nous avons l'histoire des déceptions amères des grands hommes ou des utopistes, qui ont donné leur cœur ou leur imagination au vent de l'oubli et du dédain. Mais c'est moins à la perversité des hommes qu'ils devraient s'en prendre, ou à leur ingratitude, qu'à l'emploi désordonné et anormal d'une précieuse faculté.

§ 2. — *Fonctions de l'intelligence.*

Avec les précédents organes cérébraux nous avons épuisé les diverses combinaisons à l'aide desquelles ont lieu les manifestations du moral individuel et la poursuite des besoins égoïstes. Mais, pour composer et constituer les facultés intellectuelles spéciales à notre espèce, d'autres

organes étaient nécessaires : ils existent, et nous allons énumérer leurs attributs.

L'intelligence se compose principalement de conception et d'expression ; la conception est passive, lorsqu'elle représente l'assimilation par l'esprit, des matériaux purement objectifs, c'est-à-dire, lorsqu'elle consiste en une contemplation simple des objets extérieurs recueillis sous la forme abstraite ou concrète.

La conception est active quand la personnalité ou le moi interviennent pour se constituer sujets et acteurs des représentations opposées aux réalités objectives, formées par le monde sensible.

11° *Esprit de synthèse.*

Cette faculté primitive conduit l'homme à chercher la raison de ce qu'il voit, à découvrir les rapports des choses entre elles, leurs relations de causalité, et la dépendance hiérarchique des effets successifs. Elle consiste à remonter la série des phénomènes avec l'examen des principes et des conséquences qui les lient, et à fixer avec plus ou moins d'autorité, des lois, des formules et des méthodes de classification.

12° *Esprit d'analyse.*

Cette fonction intellectuelle bien que groupée tout près de la faculté synthétique, s'en distingue essentiellement, puisqu'elle nous fait considérer dans les objets les rapports différentiels, au lieu des rapports analogiques, et nous force à considérer leurs qualités intrinsèques et spéciales. C'est pourquoi on a pu faire sortir de cette faculté l'esprit de saillie, la critique, la causticité moqueuse, qui éclatent dans l'aperçu rapide et original des signes caractéristiques des

personnes et des choses, et dans l'énoncé des particularités qui les séparent.

13° *Esprit de comparaison.*

La tendance intellectuelle qui nous fait saisir et apprécier les liaisons des événements et des objets, ne réside pas seulement dans l'esprit de synthèse ou de rapprochement ; c'est une faculté spéciale qui se charge d'interpréter les analogies et de substituer une image à une autre, en lui laissant momentanément la même valeur. Aussi l'esprit de comparaison est-il d'un grand secours à l'intelligence des poètes qui exposent, des savants qui démontrent et les philosophes qui généralisent, parce qu'il multiplie les moyens d'expression et qu'il satisfait aux nécessités d'un travail d'abréviation par lequel on évite les répétitions des mêmes figures ou signes d'idée.

14° *Esprit de coordination.*

C'est une faculté assez relevée et assez importante pour avoir mérité le nom d'esprit métaphysique, qui lui est donné par les phrénologistes ; il se traduit variablement, puisque certains individus coordonnent les phénomènes, en s'aidant de l'expérience et des observations, comme les physiologistes, les physiciens et les naturalistes, tandis que d'autres, établissant un antagonisme entre l'esprit et la matière, mais considérant l'esprit comme une réalité, peuplent l'univers d'êtres fictifs.

Au lieu de voir dans la sensation et la perception des objets, des modifications de l'instrument cérébral, par le milieu qui réagit sur lui, ils construisent *a priori* des types d'idées auxquels ils comparent tous les produits intellectuels, pour décider s'ils sont plus ou moins rapprochés, semblables

ou identiques à ces modèles, à ces entités extra-philosophiques placées en dehors de nous et indépendantes de notre nature ; les premiers sont les métaphysiciens de l'école de Locke et de Condillac ; les seconds appartiennent à l'école de Platon.

15° *De l'expression.*

L'espèce humaine, sociable par excellence, possède nécessairement une fonction intellectuelle dont l'exercice empêche les puissances affectives de demeurer à l'état virtuel ou sans suffisantes manifestations.

Cette faculté met en jeu des signes, des gestes, la voix et l'écriture, qui étendent à l'infini les relations des êtres entre eux, selon la mesure de leurs acquisitions sensitives et de leurs besoins de communication.

L'expression orale, l'expression écrite et l'expression mimique, élèvent particulièrement la puissance humaine chacune isolément, par le développement qu'elles acquièrent.

La parole et l'agencement grammatical des mots est un attribut purement humain ; mais les animaux ont dans l'intonation des cris et ses variétés, une capacité d'expression orale qui a peut-être plus de portée que nous ne pouvons le comprendre, et qui correspond aux sensations de peine et de plaisir, et aux rapports intellectuels qui les lient.

On voit donc que le verbe considéré comme le plus sublime témoignage de la spécialité de notre destinée, se rattache à une faculté primitive, dont les animaux possèdent le rudiment et qu'il n'est pas nécessaire d'invoquer pour expliquer l'actuelle possession des langues, un don gratuit et tout complet de la Providence, puisque les langues sont progressives, modifiables et proportionnelles à notre richesse sensitive, et à nos acquisitions intellectuelles.

Si la première langue toute formée, avait été confiée en dépôt au premier homme, pour correspondre avec la nature et son prochain et la transmettre à sa descendance, pourquoi cette première langue, qui devait rester intacte et suffisante, ne serait-elle perdue et aurait-elle été remplacée par un nombre si considérable d'idiômes, distincts par leurs qualités et leurs avantages particuliers, selon les temps, les climats et la civilisation ?

L'infinie diversité du langage, s'explique précisément par la variété des peuples, et par les différentes conditions qu'il devait réaliser au profit des nationalités isolées, concurrentes, et même antagonistes, dans la voie du progrès.

Mais il est rationnel et non paradoxal ou utopique de penser qu'une seule langue doit relier un jour les hommes dans un cosmopolitisme général, quand la fusion des intérêts, les initiations aux mêmes arts, aux mêmes industries, et aux mêmes sciences, et quand des aspirations identiques auront fait de tous les peuples, un seul peuple, et de toutes les nations, une seule unité.

L'écriture ou la parole, destinées à féconder la contemplation des objets, à transformer l'abstrait en concret, et à extraire les procédés usuels de l'induction et de la déduction des profondeurs de la méditation, traduiront des idées de plus en plus générales, et cesseront de dissimuler, par un arrangement trop systématique de consonnes et de voyelles, certaines communautés d'origine, déjà sensible dans les étymologies d'un grand nombre de mots.

Plusieurs acquisitions industrielles d'un usage généralisé, ont fait circuler dans toutes les langues les mêmes mots qui enrichissent le dictionnaire polyglotte, et font foi d'un progrès vers l'unité de langage. L'expression orale et écrite trouve un succédané très-éloquent et très-utile dans la

mimique, faculté aussi remarquable qu'attrayante chez quelques individus qui reproduisent avec perfection la démarche, le maintien, les allures physionomiques et les traits du caractère d'autrui.

Les artistes dramatiques lui doivent l'incalculable portée que le jeu de la scène et les inventions théâtrales peuvent avoir sur les mœurs et les sentiments de la société où ils vivent.

Jusqu'à présent, parmi les facultés primitives dont les unes se rapportent essentiellement au développement personnel de l'individu, et les autres, à ses relations collectives et à son progrès social, nous n'avons pas rencontré celles qui expriment vulgairement les qualités de l'intelligence, et qu'on désigne sous les noms de mémoire, jugement et d'imagination.

C'est qu'en effet, et nous le répéterons encore dans le cours de ce travail, la mémoire, le jugement, l'imagination n'existent pas dans nos impulsions primitives, comme facultés spéciales placées en dehors de la sphère organique, ils n'existent que par le fait des réactions diverses sur la région du cerveau, affectée à l'intelligence, pour encourager l'exercice de cette partie de l'organisme. Jamais la mémoire, la réflexion, ou l'imagination ne suffiront à reproduire les émotions sensitives nées avec nos instincts en action ; ce qui reste de ces émotions, quand elles sont survenues au moyen de nos forces d'instinct, n'est plus qu'un fait intellectuel, un résultat combiné, et non une émanation directe de l'activité organique du cerveau sensitif.

Le souvenir, la mémoire, l'invention sont des attributs et des qualités générales ou des manifestations multiformes, qui dépendent de l'esprit de synthèse et d'analyse, de l'esprit de comparaison et de coordination, c'est-à-dire, de la portion intellectuelle du cerveau.

Il n'y a rien de primitif ni de spontané dans aucun raisonnement ni dans aucune réminiscence; la plus simple opération de ce genre est complexe et se rapporte à l'un ou à l'autre de ces actes cérébraux, appelés analyse, synthèse, comparaison ou coordination.

Dans toutes nos opinions, notre esprit est à la fois actif et passif : il y a, avec le milieu sur lequel et aux dépens duquel agit l'organisme, le côté objectif et le côté subjectif; de sorte que la notion d'un fait quelconque, ne devient réelle et efficace que par la réitération d'impressions successives, et par leur réaction sur les facultés dont elles doivent obtenir un jugement, quel qu'il soit.

Sans cette réaction, point d'activité intellectuelle possible; la contemplation pure du moi sujet, sans le milieu ou objet qui le supporte forcément, est une abstraction métaphysique sans valeur et tout-à-fait insignifiante.

Si l'on se souvient, c'est en combinant par induction et déduction, par synthèse et analyse les différentes perceptions sensitives.

Si l'on édifie par imagination, c'est en associant avec la mémoire, toutes les combinaisons produites par l'activité des fonctions intellectuelles spéculatives, et c'est souvent un effort long et laborieux de ces facultés réunies.

Fonctions cérébrales pratiques.

Les dix premières facultés cérébrales que nous avons énumérées, représentaient nos impulsions animales s'exerçant sous l'influence principale de nos diverses sensations, les cinq suivantes nous ont montré l'action conseillante ou l'intelligence venant modifier et utiliser, au mieux de nos intérêts, nos dispositions instinctives; mais après la sollicitation instinctive, après la direction mentale et spéculative,

il faut la réalisation pratique, la formule extérieure : elle est confiée aux trois dernières facultés primitives, qui nous restent à examiner.

16° *Le courage.*

Une impulsion a lieu, l'instinct a parlé, l'intelligence le contrôlera et le modifiera ; mais comment conclure, si l'on manque de résolution et de spontanéité, si l'on ne s'oublie pas un instant dans ses spéculations mentales pour agir et pour se déterminer pratiquement ?

Le courage existe à des degrès très-variables, son extrême faiblesse s'appelle poltronnerie, son énergie surabondante se nomme témérité.

On n'est pas facilement courageux par les conseils ou les exemples, par les pénalités ou les récompenses ; on l'est par constitution cérébrale, par spontanéité et tout seul; et lorsqu'on paraît faire un acte de courage en dehors de la spécialité impulsive qui y correspond, c'est qu'on emprunte à des facultés voisines, des suggestions qui lui ressemblent et se rapprochent de l'impulsion courageuse.

17° *La prudence.*

Il n'est pas donné à l'homme de vivre seul, même dans le plus court instant présent ; il lui fallait donc une faculté capable de conjurer les éventualités compromettantes d'un milieu souvent hostile et réfractaire à l'assimilation.

Cette faculté prévoit, pressent, et tourne ou surmonte les obstacles ; par elle, nous éloignons les dangers et nous sauvegardons notre activité pour le futur placé devant nous ; sous les différentes dénominations qu'elle a reçues, cette faculté exerce un empire considérable dans la vie privée et publique, dans les existences isolées ou collectives. Ses dé-

fectuosités expliquent des échecs et des malheurs, comme sa parfaite normalité assure des succès et des triomphes très-variés. En tout cas, son indépendance et son idonéité sont manifestes.

18° *De la fermeté.*

Ce n'est pas assez que l'homme se détermine avec plus ou moins de courage et se maintienne avec plus ou moins de circonspection, il lui faut une persistance d'énergie, une persévérance d'action, une adhérence à ses efforts, en un mot la faculté complémentaire des précédentes, qui se nomme fermeté.

Elle fixe nos actes sans oscillation sur le terrain de la volonté, elle les protége contre les tergiversations, les lenteurs, les irrésolutions, les palinodies et les revirements de toutes sortes; elle nous fait vigoureusement poursuivre un parti, une entreprise, un travail, une opinion, une idée, sans détourner notre assiduité par la crainte des mécomptes et des insuccès : voilà pour sa condition d'exercice normal et par conséquent heureux. Mais poussée à l'excès, la fermeté produit l'entêtement, l'opiniâtreté et l'inflexibilité du caractère, et lorsque cette déviation se trouve associée à d'autres perversions particulières de certaines fonctions, on se trouve en présence des plus fâcheuses natures que la société puisse redouter.

Souvent son insuffisance se rencontre chez les individus qui n'ont pris de la vie et du commerce des hommes, que le côté abstrait, virtuel et idéal; alors la pratique des choses leur est si difficultueuse, qu'ils se sentent à tout propos incertains et inquiets. Si leur position sociale ne les oblige à aucun effort énergique, ils demeurent vaguement rêveurs, théoriciens et poëtes; ils font espérer inutilement des conclu-

sions à leurs amis, et compromettent les affaires qui leur sont confiées par le défaut de décision et de volonté. S'agit-il d'un dogme, ils sont infidèles à leur conviction ; s'agit-il d'intérêts politiques, ils abandonnent l'idée qu'ils conduisaient, laissant ainsi dans l'embarras ceux qui avaient confiance dans leurs qualités spéculatives, et qui ne redoutent pas assez l'incapacité pratique d'un grand nombre de gens intelligents.

CHAPITRE V

DIFFÉRENCES ET ANALOGIES DE LA DOCTRINE PHYSIOLOGIQUE AVEC LES AUTRES DOCTRINES

SOMMAIRE

La valeur physiologique de la doctrine des facultés primitives du cerveau, gagne par le contrôle et le rapprochement qu'elle subit près des divers systèmes métaphysiques, parce qu'ils se confondent, se réduisent et s'absorbent en elle. — Si l'homme est un esprit servi par des organes, il faut que ces organes soient des ressources suffisantes pour nos manifestations instinctives, sentimentales et intellectuelles. — L'expérience a fait connaître que les parties moyennes, antérieures et postérieures de l'encéphale, correspondent aux trois divisions fonctionnelles des instincts, des sentiments et de l'intelligence, dont l'union fait l'homme, et dont l'isolement ne représente que des négations. — Valeur et signification du mot passion: classifications d'Aristote, de Platon, de Bossuet et des moralistes. Alibert, Fourier, Descuret, — but et limites de nos passions en hygiène morale.

CHAPITRE V

DIFFÉRENCES ET ANALOGIES DE LA DOCTRINE PHYSIOLOGIQUE AVEC LES AUTRES DOCTRINES

Nous devons retourner encore quelques instants vers les systèmes métaphysiques, qui se sont chargés d'expliquer l'homme moral, pour contrôler la valeur physiologique de la doctrine dont nous venons de développer les éléments.

Une première définition de l'homme, fort goûtée dans les écoles, consiste à dire, comme nous l'avons vu, que l'homme est une intelligence servie par des organes, et que cette intelligence se compose des trois termes suivants: perception qui conçoit, raison qui affirme, volonté qui agit.

Or, ce trinome nous paraît reproduire, par son unité et sa diversité, notre organisme encéphalique, à la fois un par sa masse et varié par ses organes qui ont été aussi décomposés en organes instinctifs, organes de l'intelligence et organes d'activité, correspondant en anatomie, aux parties moyennes postérieures et supérieures du cerveau.

L'activité ou la volonté active qui décèlent notre personnalité et notre moi, peuvent-elles être considérées comme indépendantes de l'organisation, quand on les voit s'accroître ou disparaître avec elle, et se mesurer à l'échelle du développement des deux autres puissances intellectuelles ou instinctives, c'est-à-dire de la raison et de la perception, selon le vocabulaire métaphysique mis en cause ?

On a aussi résumé la signification psychologique de l'homme, en attribuant à son âme six capacités irréductibles,

savoir : 1° les facultés personnelles, traduisant notre liberté et nos déterminations ; 2° les penchants ; 3° les facultés locomotrices ; 4° les moyens d'expressions ; 5° la sensibilité proprement dite ; 6° les facultés intellectuelles.

Mais il est aisé et légitime d'opérer une contraction de ces facultés qui n'ont ni localisation cérébrale, ni spécialité définie et de les réduire à notre division ternaire : 1° facultés instinctives ; 2° facultés intellectuelles ; et 3° facultés pratiques ou d'exécution.

L'organologie cérébrale des phrénologistes, bien qu'elle consacre l'existence spécifique d'un grand nombre de facultés primitives, dont la topographie ne saurait être rigoureusement délimitée, se rapporte, au point de vue anatomique, aux trois départements cérébraux qui renferment nos organes primordiaux.

Dans un premier ordre d'organes, elle range ceux par lesquels l'homme a le pouvoir d'agir sur les objets qui l'environnent, amour physique, tendresse pour les enfants, amitié, penchant à se battre, à posséder, ambition et fermeté.

Dans un second ordre, elle place ceux qui nous font agir sur les objets d'une manière supplémentaire au concours des sens, comme les organes des lieux des couleurs harmoniques, des sons musicaux, du calcul mathématique, et des langues vivantes. Les différences d'aptitude, la valeur exceptionnelle que nous apportons dans nos goûts et nos dispositions, le génie des vocations se faisant jour à travers les difficultés des situations, tout cela autorise l'établissement constitutionnel d'organes spéciaux. Enfin la phrénologie réserve un troisième ordre d'organes pour les opérations intellectuelles qui nous distinguent ; comme l'esprit de comparaison, de sagacité métaphysique et de théosophie.

Or, nous devons reconnaître qu'à part les conditions nu-

mériques de la craniographie, la valeur des distinctions faites par les phrénologistes, ne s'éloigne pas de la nomenclature que nous avons adoptée.

L'auteur très-recherché d'un traité des passions, le D[r] Alibert, établit que notre système sensible, générateur de tous les phénomènes physiques et moraux, comprend : 1° des instincts de conservation, susceptibles de modifications fâcheuses ou non, et désignées alors sous les noms d'égoïsme, d'avarice, d'orgueil, de vanité, de fatuité, de modestie, de courage, d'espérance, de peur, de prudence, de paresse, d'ennui et d'intempérance ; 2° des instincts d'imitation, fournissant certains défauts et avantages comme l'émulation, l'envie et l'ambition.

Dans une troisième section où les évolutions de l'instinct de relation sont examinées, il y a lieu à l'apparition d'un grand nombre d'habitudes du caractère, connues sous les dénominations suivantes : bienveillance, amitié, estime, respect, considération, pitié, moquerie, mépris, justice, admiration, enthousiasme, amour de la gloire, reconnaissance, ingratitude, ressentiment, haine, vengeance, amour de la guerre, amour de la patrie.

Enfin, une quatrième section qui se rapporte à l'instinct de reproduction, embrasse l'amour conjugal, l'amour maternel, l'amour paternel, l'amour filial.

Cette doctrine, qui à l'aide de la division de notre sensibilité en quatre instincts principaux, représente une encyclopédie passionnelle, est plus élastique que précise, elle pourrait augmenter ou restreindre ses dénominations, sans altérer l'analogie ou l'identité qu'elle présente au fond avec la classification que nous avons exposée.

Nous y voyons bien trente-neuf passions qui, par leur énergie militante, occupe plus ou moins dramatiquement la

scène morale, et remplissent la personnalité de désordres plus ou moins compliqués ; mais la richesse des épithètes, et les amplifications que l'analyse introduit pour désigner par des mots propres les effets communs des passions combinées deux à deux ou plusieurs ensemble, établissent une confusion de nombre et masquent l'origine des mouvements instinctifs dont se compose notre physionomie morale à un moment donné et dans chaque circonstance particulière où le caractère s'accuse.

Ce sont de nombreux filets d'une même source, dont on a obtenu la dispersion par des procédés artificiels, et dont on aime à contempler le jeu mélangé en cascades et en gerbes, tandis qu'on pourrait en examiner le cours plus simple et plus uni en réduisant le prestige et les illusions de l'innovation littéraire et peu scientifique.

C'est ainsi que les dispositions du caractère, que nous trouvons exprimées une première fois dans l'une ou l'autre des quatre sections du Dr Alibert, comme la modestie, l'espérance, l'ennui, et qui ne figurent pas dans les fonctions nominales de nos organes primitifs, s'y rapportent indirectement et font partie de la physiologie fonctionnelle du cerveau.

La modestie procède de la bienveillance, de la bonté et de l'approbativité et de l'insuffisance de l'orgueil. L'espérance vient du courage et de la passion de l'idéal ; l'ennui n'est qu'une manière d'être négative, produite par le défaut de fermeté et de courage, l'absence de sentiments affectueux, accidentels ou durables, la faiblesse des facultés relatives à l'amour et à la paternité. On sait la réponse de notre éminent poëte Béranger à l'illustre Chateaubriand exhalant son ennui de la vie : « Vous n'avez donc jamais obligé personne ?...

On a pensé écrire l'histoire de la nature morale de l'homme en faisant la simple énumération de ses passions actives, mais l'examen du côté négatif qui reste à considérer, compléterait cette histoire, et nous sommes trop exclusivement représentés avec l'initiative de nos impulsions comme heureux, coupables ou malheureux, tandis qu'avec le silence, l'insuffisance et les défectuosités de certaines dispositions primitives nous sommes aussi souvent exposés aux tribulations, aux regrets et à toutes les alternatives témoignées par le moral.

On confond l'effet avec la cause, quand on assigne pour mobiles de nos actions, le plaisir et la douleur, la crainte et la tristesse, le désir et l'antipathie ; c'est au contraire, et comme conséquence et comme résultat de l'emploi de la sensibilité générale par nos impulsions primitives, que nous éprouvons, à leur suite, l'un de ces deux modes nécessaires et inévitables de la sensibilité, modifiée par la prévoyance.

Les huit passions entre lesquelles Aristote nous fait osciller, comme l'amour et la haine, l'espérance et le désespoir, la crainte et l'audace, la joie et la douleur, ne nous représentent que l'intérêt ou la répulsion laissées sur la sensibilité, par les impressions auxquelles elle est exposée : c'est un simple dualisme.

D'autres auteurs n'admettent que l'amour pour influencer nos déterminations. Bossuet dit dans son traité de la connaissance de Dieu et de soi-même : « La haine qu'on a pour
» quelqu'objet, ne vient que de l'amour qu'on a pour un
» autre ; le désir n'est que l'amour qui s'étend au bien qu'on
» n'a pas, comme la joie est un amour qui s'attache au bien
» qu'on a ; l'audace est un amour qui entreprend ce qu'il y
» a de plus difficile, pour posséder l'objet aimé ; l'espérance
» est un amour qui se flatte de posséder cet objet, et le

» désespoir un amour désolé de s'en voir privé à jamais ;
» la colère est un amour irrité de ce qu'on veut lui retirer
» son bien, et qui s'efforce de le défendre... Enfin, ôtez
» l'amour, il n'y a plus de passion, posez l'amour, vous les
» faites naître toutes. »

L'erreur de Bossuet consiste à considérer l'amour en dehors de la sensibilité générale et de ses attributs dualistes, peine ou plaisir, joie ou douleur, et conséquemment attrait ou répulsion vis-à-vis de la réitération des impressions.

St-Augustin était plus près de la vérité physiologique, en disant que l'amour est à la fois désir, crainte, douleur et joie, quand il accourt, quand il fuit, quand il tourmente et quand il reste ; car alors il résume l'activité de notre système sensible et lui est identique et synonyme.

Simplifier nos passions jusqu'à l'unité causale, est aussi irrationnel que de multiplier leurs sources d'une manière indéfinie ; dans l'un et l'autre cas, on met en évidence, non pas la spécialité de leur direction ou la distinction de l'objet où elles tendent, mais les seules grandes qualités du système sensible, et on néglige leur spontanéité originale au profit de l'indication connue et incontestable de leur moyen véhiculaire, c'est-à-dire, le fluide sensible diversement modifié.

Aussi nous préférons la classification organique qui place vis-à-vis de l'organe sa fonction correspondante.

Dans la conception systématique de Fourier, il y a douze passions primitives, dont cinq, émanées de nos sens, reproduisent nos aptitudes laborieuses et industrielles, quatre ont une destinée et une direction sociales, comme l'amour, l'amitié, l'ambition et le familisme, et trois ont pour objet d'unir les ressorts sensuels des premières, avec les élans sympathiques et sociaux des secondes, et de fonder de la sorte les groupes analogiques de nos passions : de là, la com-

posite, la cabaliste et la papillonne, c'est-à-dire l'esprit de parti, l'esprit d'inconstance et l'esprit de curiosité, etc.

Quand on veut attribuer au mot passion une idée de violence, d'excès et de responsabilité, on dit que nos passions ne sont que des transformations de nos besoins, et que, de même que ces derniers sont successivement animaux, sociaux et intellectuels ; ainsi nous avons à subir trois genres de désordres ou de passions.

Cela revient à dire que nos besoins agrandis et pervertis s'appellent passions ; mais que leur point de départ est le même, c'est-à-dire l'organisme, et, en effet, on n'inventera pas une passion qui n'ait sa racine dans l'homme, de même que pour inventer un nouveau plaisir, il faudrait inventer un sens inconnu.

En hygiène morale, on a encore distingué 1° des passions animales provenant de l'excessive ou de l'insuffisante satisfaction des besoins physiologiques de l'alimentation, de l'appropriation et de la reproduction, comme la gourmandise, la colère, la paresse et le libertinage ; 2° des passions sociales, comme l'orgueil, la jalousie, l'avarice, le jeu, le suicide, la nostalgie, qui sont la conséquence de la compression ou de l'exagération donnée ou subie par les besoins d'extension altruiste vers les personnes ou les choses auxquelles notre vie doit être mêlée ; 3° des passions intellectuelles nées du développement imparfait des besoins de même sorte, consistant dans nos impulsions vers les idées générales, vers l'harmonie, le beau et le vrai. Ainsi le fanatisme politique ou religieux, l'absorption exclusive de l'esprit dans une étude artistique ou industrielle, la manie des innovations, les utopies et les excentricités dans les goûts et les habitudes, constituent des déviations de ces besoins ou de ces passions correspondantes.

Mais, où finit la normalité des besoins pour donner issue à l'anomalie des passions ? Qui limitera leur expansion légitime pour signaler leur exubérance désordonnée ? Où commencent la moralité, le devoir, la responsabilité ? Autrement dit, quelle est, en philosophie positive, la destinée ; en médecine, l'équilibre ; en morale, le salut ?

Selon qu'on se tourne vers l'un ou l'autre de ces points de vue, l'étude de l'homme varie d'intérêt et de signification.

Si nous recherchons la pondération physiologique de ses facultés, nous verrons que souvent il est difficile de la concilier avec les exigences de l'état social, et de l'obtenir dans l'antagonisme du milieu où nous nous débattons.

Si nous prenons pour loi absolue, pour type réalisable, le modèle présenté par la morale qu'on appelle révélée, nous prouverons qu'il faut faire taire des suggestions légitimes, capituler avec des aspirations précieuses et consentir à l'amoindrissement de nos tendances naturelles.

Donc nous chercherons avec plus de convenance un abri dans le domaine respectable de la philosophie, et dans cet asile indépendant, nous étudierons l'homme avec l'espoir de comprendre le mécanisme de ses fonctions, et de les diriger ultérieurement vers le seul but que la nature semble lui indiquer : son bien-être et sa moralité indivisiblement unis et complètes l'un par l'autre.

CHAPITRE VI

DE L'ALIÉNATION MENTALE ET DES TEMPÉRAMENTS

SOMMAIRE

L'aliénation mentale, analysée dans ses éléments constitutifs, tend à démontrer la multiplicité organique des fonctions du cerveau. Celles-ci lésées dans la folie prouvent indirectement l'état normal par la maladie, et l'état pathologique par les conditions organiques. Les tempéraments particuliers interviennent pour modifier selon le sens de leur action, les fonctions cérébrales, et rendre compte des vicissitudes, des brusques alternatives et des réactions maladives de nos dispositions morales, affectives et intellectuelles.

CHAPITRE VI

DE L'ALIÉNATION MENTALE ET DES TEMPÉRAMENTS

Avant d'entrer dans le détail des maladies du caractère, il nous convient de rattacher les manifestations de l'aliénation mentale et les accidents des tempéraments à notre division physiologique des facultés cérébrales, et de montrer que la folie et les maladies de l'esprit se rapportent à la lésion d'une ou de plusieurs facultés primitives, cette fois absolue; ce sera compléter la démonstration de ces organes, et prouver leur existence dans la double condition normale et pathologique.

L'aliénation mentale reconnaît d'abord deux états principaux, aigu ou chronique : dans l'un, le désir anormal est simple, borné à une idée, à un sentiment, à une passion, c'est la monomanie des auteurs; dans l'autre, le trouble mental est multiplié, étendu à plusieurs idées, à plusieurs sentiments et à plusieurs passions, c'est la manie ou polymanie des classifications ordinaires; à ces deux états se rattachent les hallucinations et illusions des sens, de la vue, de l'ouïe, du toucher, de l'odorat et du goût, qui s'unissent à la manie ou à la monomanie, pour leur constituer des spécialités symptomatiques en rapport avec l'altération cérébrale coexistante.

Ainsi, par exemple, la monomanie orgueilleuse, celle qui afflige les gens qui se croient des princes, des potentats, des héros, des dieux, provient de la faculté fondamentale de

l'orgueil, fonctionnant avec tous les excès qu'y ajoutent les hallucinations spéciales des sens et l'abolition du jugement.

Il en est de même pour les délires partiels avec mélancolie et hypocondrie. Dans ces cas, les victimes poursuivies par la crainte de la mort, de la pauvreté, de la maladie, s'imaginant qu'un châtiment terrestre ou céleste plane sur leurs têtes, qu'elles sont trahies, inquiétées et surveillées, sont atteintes dans les organes cérébraux qui correspondent au courage, à la fermeté, à l'approbativité et qui cessent de fonctionner d'une manière régulière.

Les médecins aliénistes, en reconnaissant un délire spécial des facultés intellectuelles et un délire particulier des passions, ne sont pas opposés pour cela à la théorie des fonctions cérébrales primitives et organiques.

En effet, l'incohérence des idées, la fixité d'idées fausses relatives aux objets de la sensation et de la réflexion, une cohésion anormale d'idées inexactes, relatives à la personnalité, tout cela dénote une modification des facultés fondamentales, destinées au service de l'intelligence, l'analyse, la synthèse, l'idéalité. Nous pouvons apprécier plus aisément le point de départ de la lésion dans le délire des passions et dans les monomanies; toutefois nous ne faisons que soupçonner l'altération en question, parce que la localisation rigoureuse des facultés, et par conséquent la constatation de leur altération matérielle échappent encore au scalpel de l'anatomiste et appartiennent au raisonnement privé d'expérience suffisante.

Le délire des passions et celui de l'intelligence se mêlent dans la folie, mais la solidarité et la réciprocité d'action de nos facultés instinctives et intellectuelles, est aussi incontestable à l'état normal qu'à l'état pathologique. Nous agis-

sons sur le monde et dans le monde par les sentiments et les penchants, et nous sommes atteints dans l'aliénation par cette double cause de perversion de nos facultés.

Des Tempéraments

Quoique la vie s'exprime par l'unité de ses tendances harmoniques, et bien que nos fonctions organiques concourent ensemble et spécialement à la formuler par leur jeu continu et par leur solidarité réciproque, cependant le résultat vital n'est pas obtenu par des forces identiques, mais au contraire, par des prédominances qui alternent, se déplacent et se suppléent dans les appareils et les fonctions.

Souvent c'est par l'insuffisance, d'autre fois par l'excès de tel ou tel jeu organique, que se caractérise une individualité, vivant ainsi de son état normal, offrant ainsi à la désorganisation toutes les résistances possibles, présentant toutes les aptitudes physiques et morales, à l'aide desquelles elle pourra satisfaire aux lois de sa destinée.

Cette constitution primitive excluant précisément l'idée d'une égale répartition des forces et attributions organiques, dont le total forme la vie et la santé, est ce qu'on nomme pour chaque individu, son tempérament, son organisation, ses prédispositions, et comme nous ne voyons l'homme moral qu'à travers l'homme physique, nous devons dire qu'à la doctrine des tempéraments, se rattache celle des caractères ; et de même que chaque tempérament fait incliner l'individu organique vers un ensemble de manifestations spéciales, ainsi les généralités du caractère seront l'expression des données principales de l'organisation.

On distinguait jadis quatre tempéraments rapportés selon la philosophie des anciens, aux quatre éléments constituant

alors la nature connue : le chaud, le froid, le sec et l'humide, l'air, l'eau, la terre et le feu. Lorsque l'examen de nos humeurs dites essentielles fut plus avancé, on vit naître la distinction des tempéraments d'après l'importance prépondérante de ces humeurs : le sang, la bile, l'atrabile et la lymphe.

Quand l'anatomie intervint pour donner une place au système nerveux et restituer à cet élément la suprématie constitutionnelle qu'il possède désormais, on fit disparaître l'atrabile comme n'étant qu'une répétition de l'élément bilieux porté à un degré de concentration pathologique.

Il est certain que toutes nos fonctions s'exécutent sous l'action complexe et concordante des systèmes sanguin, nerveux, bilieux et lymphatique, et qu'elles subissent les conséquences de l'excès ou du défaut d'énergie de l'un d'eux.

C'est pourquoi l'activité de la circulation artérielle imprime à l'ensemble physiologique de nos fonctions, un cachet particulier d'éclat, de force et de spontanéité, qui réalise un type avantageux de constitution dite sanguine. Alors la digestion est rapide, la respiration aisée, la coloration des tissus vive et rouge, la sensibilité aiguisée par l'afflux sanguin à la périphérie des organes, où se réunissent les filets nerveux avec l'épanouissement de leurs plexus déliés au milieu des ramuscules sanguins.

Le sang étant la source des secrétions et l'excitant du système musculaire, on voit les individus sanguins exécuter des mouvements prompts et faciles, avoir des secrétions actives et régulières, et éprouver un sentiment de vitalité généreuse qui n'accompagnent pas d'autres tempéraments.

Mais en raison de ce point d'appui, les passions demeurent plus vives, plus spontanées et plus fugitives. Celles qui concourent aux manifestations de l'intelligence, sont modifiées de telle sorte, qu'elles montrent dans les esprits de ce

tempérament, plus d'activité que de profondeur, plus d'éclat que de fermeté, plus d'entraînement que de persévérance, plus d'enthousiasme que de conviction ; pour les instincts de relation et de reproduction, ils accusent l'initiative la moins soumise à la domination de l'intellect et une rapidité d'évolution qui exclut la durée et la force : l'homme sanguin est souvent infidèle et inconstant en amour, sans fixité profonde d'opinion en morale, à la remorque des partis en politique, aisément entraîné par toutes les propagandes, faiblement enclin à la méditation philosophique, et en somme s'appartenant moins que dans d'autres dispositions constitutionnelles. Le tempérament nerveux méconnu des anciens ou confondu par eux dans la constitution atrabilaire et lymphatique, présente dans toutes les sensations et perceptions, une susceptibilité plus ou moins douloureuse.

La vie plastique subissant ce retentissement, il en résulte un sang moins généreux, un teint pâle et variable en coloration, des forces manifestées par une sorte de spasmes et par des secousses intermittentes.

Il existe alors au moral une telle mobilité d'impressions, que l'individu accepte ou repousse les idées et les sentiments d'une façon primesautière, en leur donnant pour valeur, non pas celle qu'ils ont intrinsèquement ou pour tout le monde, mais celle qu'ils ont sur les organes sensibilisés par la diathèse nerveuse.

Dans le tempérament bilieux, il y a plutôt une disposition morbide imminente qu'une constitution normale ; cependant le caractère consiste alors dans l'exagération des fonctions digestives abdominales, dans les conditions difficiles de la circulation veineuse et dans les rapports laborieux de cette circulation avec la secrétion biliaire, qui joue un rôle physiologique si important pour les résultats de l'assimilation ;

cette prédominance gastrique entraîne une excitabilité profondément cachée dans les nerfs du système digestif, qui se traduit par des sensations vagues, incertaines, protéiformes, toujours mal définies, qui infligent au caractère une tristesse en rapport avec la lésion de l'élément essentiel et radical de la vie, la nutrition.

La bile a été souvent considérée comme un stimulant provocateur de la colère et de la vengeance, et par abus de synonymie, le mot bilieux désigne l'homme impatient, inquiet et vindicatif. On sait aujourd'hui que la secrétion du foie n'est pas seule responsable par sa nature des qualités fâcheuses du tempérament qui nous occupe, et que les conditions générales veineuses et artérielles jouent un rôle plus considérable dans la production de ses phénomènes caractéristiques, que la fonction propre du foie.

Cette fonction est toute relative au complément de la digestion : la bile arrêtée ou tamisée par le foie stimule les intestins par son écoulement, et provoque ainsi le départ des matériaux qui en doivent suivre le parcours ; dans le foie se forme le sucre qui se brûlera dans les poumons, foyer de chaleur nécessaire à toute l'économie.

Toutefois, les individus qu'on appelle bilieux et qui sont surtout des victimes de la prédominance du système sanguin des veines, ont une taille médiocre, plus de maigreur que d'embonpoint, une coloration brune, jaunâtre, des cheveux noirs, un regard ferme et quelquefois dur, une tendance aux préoccupations exclusives et persistantes, des habitudes laborieuses, de la persévérance pour un but marqué, mais une santé tourmentée, un sommeil court et agité, un appétit capricieux, toujours encouragé par les épices, un goût très-prononcé pour les toniques et les excitants alcooliques ; ce qui fait passer le moral par tous les extrêmes et donne au

caractère des allures successivement apathiques, agitées, tristes, gaies, sans motifs suffisants à ces revirements.

Relativement aux climats, c'est au Midi et sous les latitudes tropicales qu'on rencontre les excès de ce tempérament; les étrangers dans l'Inde sont fréquemment atteints d'hépatite et de maladies bilieuses.

On dit d'un homme qu'il a une constitution nerveuse, lorsqu'il présente un ensemble organique dont les fonctions sont mobiles, rapides, peu accentuées sous le rapport plastique, aisément dérangées par des réactions d'excitabilité.

Les gens nerveux aiment les émotions qui se succèdent rapidement, et les subissent avec une avidité énergique qui retentit sur leur santé ; leur taille est plus élancée que haute, leur embonpoint médiocre, leur peau fine, pâle et transparente, les muscles sont grèles et sans relief, la physionomie inquiète et timide, ou par opposition ardente et décidée, le regard mobile et brillant, le système circulatoire irrégulier, les impressions qui arrivent directement sur les sens y causent un désordre subit et se classent laborieusement. C'est pourquoi les bruits, les odeurs, la lumière, sans avoir une qualité exceptionnelle, donnent lieu à des spasmes, à des syncopes et à des agitations assez passagères, mais fréquemment renouvelées.

Le sexe féminin, un régime spécial et les habitudes actuelles de l'éducation exagèrent les dispositions nerveuses plus que ne le font les âges et les climats. Rien de plus manifeste que l'influence des conditions de la vie urbaine et dite de civilisation sur la production des accidents nerveux.

L'existence des personnes livrées aux relations mondaines, aux recherches de la toilette, aux impressions du spectacle, aux séductions de la musique, aux sensualités des repas, aux stimulations des boissons spiritueuses, aux agitations des

affaires de bourse, aux travaux de cabinet dans des espaces chauds et étroits, une telle existence est sans cesse exposée aux accidents du genre nerveux. Dans les villes, les femmes à qui leur destinée sociale impose une succession de sollicitudes et de préoccupations inquiètes, une continuelle dépense d'initiative nerveuse, présentent le type nerveux heureusement atténué par l'association du tempérament lymphatique.

On reconnaît en effet une quatrième spécialité de tempérament dans la prédominance plus apparente que réelle des fluides blancs ou de la circulation dite lymphatique. Cette circulation intermédiaire entre les veines qui viennent au cœur et les artères qui en partent, est le produit de l'absorption des liquides séreux et nutritifs qui pénètrent et imbibent nos tissus et nos membranes. Lorsqu'il y a excès de ces fluides, cela vient principalement de ce que le mouvement de circulation qui doit les entraîner, manque d'énergie accélératrice : de là les engorgements, les collections hydropiques, l'aspect mou, blanc, pâteux et indolent des glandes ou ganglions qui sont les confluents des vaisseaux blancs.

Les individus lymphatiques sont blonds ou chatains, délicats et valétudinaires, irrésolus, sans énergie dans le caractère et sans vivacité dans l'intelligence. L'excès d'un tel tempérament s'accuse sur les habitants des vallées qui fournissent des goîtreux et des scrofuleux.

Un pays humide et sans ventilation, le défaut d'aisance et d'industrie, une occupation sédentaire, une maison sans soleil et mal éclairée, le mauvais régime alimentaire, le défaut de culture intellectuelle, toutes ces conditions augmentent les inconvénients et les tristes privilèges de ce dernier tempérament.

Toutefois, il n'est pas permis de prendre aucune de ces

constitutions décrites, comme emblème, symbole et garantie de force, de longévité et de bonne santé ; chacune d'elles présente les excès de ses qualités, comme le bénéfice de ses négations. Si le lymphatique n'a pas la brillante exubérance de l'homme sanguin, ce dernier se prend souvent à regretter le cours paisible des fonctions phlegmatiques. Ce système de sérieuses compensations vaut plus, en physiologie, que celui qui porte le même nom en morale et que nous devons condamner comme l'expression d'un paradoxe.

Souvent une constitution se dissimule sous l'emprunt des attributs d'un autre tempérament. Une femme de la ville, pâlie par l'intensité des lumières factices, par l'habitude des veilles et la claustration en des appartements chauds et étroits, supporte mieux les pertes sanguines, la diète et les fatigues de toutes sortes, qu'une fille des champs ou même un campagnard, affaiblis tous deux très-promptement par les soustractions de sang ou une diminution de nourriture. Toutefois, une faible constitution, à quelque tempérament qu'elle appartienne, se reconnaît à plusieurs signes généraux : les trois grandes cavités du ventre, de la poitrine et de la tête sont mal conformées, sans symétrie ou sans ampleur ; les membres sont grêles, les chairs ou trop dissimulées ou trop accusées ; le visage a une coloration inégale ; l'appétit est variable, les efforts pénibles ou restreints, les convalescences longues et laborieuses, le caractère capricieux et porté aux extrêmes.

Le désir de simplifier par la synthèse les résultats de l'observation a fait résumer ces quatre divisions particulières en deux tempéraments principaux, qui rallient sous une double dénomination toutes les différences physiologiques ; c'est ainsi qu'on distingue un tempérament veineux ou passif

et un tempérament sanguin ou actif. Nous verrons plus loin les avantages de cette dicothomie.

Puisque nous avons prétendu que la fin de l'homme paraissait être le bien-être et la moralité, il faut nous arrêter un instant sur le sens du mot qui rappelle ces deux termes de notre existence physique et métaphysique, le mot *bonheur*, et rechercher sa valeur abstraite et concrète.



CHAPITRE VII

DU BONHEUR

SOMMAIRE

L'idée du bonheur est vague, incertaine et spéculative. Le bonheur absolu n'existe pas, le bonheur complet non plus : le bonheur emprunte son sens à l'idée de la morale. — Enumération de six morales : le bonheur doit être identique au sens de la destinée ; notre vie consiste à sortir sans cesse du présent au profit du futur ; le bien-être est ce qui se rapproche le plus du bonheur ; conditions morales et matérielles pour l'obtenir et le conserver selon les qualités du caractère.

CHAPITRE VII

DU BONHEUR

Quel est l'homme qui peut disserter sur le bonheur avec assez d'autorité pour en donner une notion satisfaisante? et sur quel sujet a-t-on émis des opinions plus variées, plus dissidentes et plus opposées, selon qu'on en abordait l'étude au nom de l'histoire ou de l'expérience de la vie, au nom de la morale ou de la philosophie, de la nature ou de la société?

L'idéal que nous portons en nous contient seul la signification du bonheur; mais réaliser un idéal, c'est l'anéantir; aussi, nous poursuivons vainement la pratique et la théorie même du bonheur, dont le mirage trompe sans cesse les efforts de notre raison, comme sa chimère trahit à tout moment nos instincts et nos aspirations; il faudrait être organisé autrement que nous le sommes, pour avoir droit à cette autre existence dont nos désirs placent l'image à côté de nous.

Les peintures du ciel de nos rêves ne sont devenues impossibles que parce qu'il n'y a pas de moyen de tracer un tableau sans ombres, et qu'absolument parlant, le sujet n'en comporte pas.

On a donc pu nier le bonheur avec les mêmes ressources de logique employées pour l'affirmer, et l'homme a pris le parti de s'attendrir avec charme sur sa négation tout autant que sur son affirmation :

« *Est quœdam flere voluptas.* »

Les poëtes ont dit qu'une mystérieuse puissance faisait

toujours sortir de nos joies les plus vives une certaine affliction, comme si en les goûtant l'homme était infidèle à sa mission, et les anciens, quand ils conduisaient le triomphe d'un héros, mêlaient au cortège le groupe des insulteurs, pour avertir l'homme heureux de la part d'amertume cachée au fond de nos joies.

On fait des découvertes dans ce qui est le bon, le vrai, l'utile, parce que la qualité des choses, leur valeur et leur destination, tout est dans les choses et non dans l'esprit qui les cherche ; on s'épuise, au contraire, à vouloir remplir son âme des sources du bonheur : d'une part, elles sont inépuisables, et d'autre part, notre âme a des vides par où elles s'échappent à mesure qu'on les fait entrer.

Ce que les hommes appellent le bonheur, se rapporte, pour la plupart d'entre eux, à la satisfaction de leurs instincts plus qu'aux jouissances des facultés de l'intelligence, de sorte qu'on en fait d'autant moins aisément l'analyse, qu'on s'y arrête davantage comme à une sensation. En cela, comme le disait Fontenelle, le bonheur ressemble à la santé, il faut qu'il soit en nous sans que nous l'y mettions, et s'il est un bonheur que la raison produise, il se rapproche de cet état du corps qu'on ne soutient qu'à force de remèdes et qui n'est ni très florissant ni très sûr.

Nos sens trouvent aisément tout ce qui les flatte, parce qu'ils sont complets ; pour inventer de nouveaux plaisirs, il faudrait faire naître de nouveaux besoins, c'est-à-dire ajouter à nos organes. De même, pour que le bonheur dépendant de la raison fût complet, il faudrait donner à la Raison un développement parfait qui lui manquera toujours.

Employons cependant ce qui nous en reste à la recherche du bonheur, et cherchons à fixer à ce sujet quelques notions qu'elle ne désavoue pas.

L'homme sérieux, qui contemple à distance notre existence fragile et incertaine, en ressent une certaine amertume qui ne se dissipe pas à l'expérience quotidienne des épreuves qui la remplissent, et en présence de l'incertitude du but qui la termine ; c'est pourquoi il pense tout d'abord que le bonheur absolu n'existe pas ; qu'on lui échappe par la naissance même, et qu'en preuve de sa négation, on ne le rencontre pas, ni en soi ni dans les autres, « *omnis creatura ingemiscit,* » dit St.-Paul ; jamais personne n'a ressenti ni confessé la foi au bonheur qui apparaît à peine sous le nom de plaisir, lequel est trahi par la présence d'un ver dans la fleur, d'un serpent sous la mousse, de l'absinthe dans le miel.

« L'étrange chose, que ce que les hommes appellent le » plaisir, nous dit Socrate dans le *Phédon de Platon,* et » comme il a de merveilleux rapports avec la douleur qu'on » prétend son contraire ! Esope aurait dû en faire une fable » pour nous enseigner que Jupiter, ayant voulu réconcilier » ces deux ennemis sans y parvenir, les attacha à une » même chaîne, de sorte qu'aussitôt que l'un est arrivé, on » voit apparaître l'autre. »

Quand vous pénétrez dans les vastes domaines de la nature vivante, s'écrient certains philosophes religieux, vous lisez le décret de mort violente, inscrit sur les frontières de la vie, et vous voyez régner cette cruauté, cette sorte de rage prescrite qui convie tous les êtres à leurs mutuelles funérailles (*ad mutua funera*). « Il y a des insectes » de proie, des poissons de proie, des quadrupèdes de proie, » et au-dessus d'eux, il y a l'homme qui n'épargne ni lui » ni les autres, qui tue pour se nourrir, qui tue pour se » vêtir, qui tue pour se parer, qui tue pour s'instruire, qui » tue pour tuer ! » DE MAISTRE.

Le mal est-il donc nécessaire ? On pourrait répondre oui, si on consentait à croire au bonheur absolu, car lorsqu'il manquerait, le mal viendrait ; mais ce bonheur absolu est une situation impossible, c'est un état d'immobilité, incompatible avec la succession des impressions internes et externes que nous subissons et attendons constamment pour vivre. Le bonheur absolu ne suppose pas ces intermitences; donc, ni lui ni le mal n'existent d'une manière nécessaire.

Et, en effet, ce sont les luttes de la personnalité humaine contre la nature morale et matérielle, ce sont nos conquêtes sur ses résistances, qui produisent le bien-être, le plaisir et les satisfactions les plus relevées de l'intelligence. A ce point de vue, le mal, loin d'être une nécessité ou une réalité, n'est que l'imperfection du bien, le bien en germe par le progrès ; il perd son nom, comme l'enfant perd le sien en devenant jeune homme, comme le jeune homme lègue aux âges imparfaits de la vie les insuffisances qui disparaissent dans l'âge mûr.

Désespérant de rencontrer un côté positif au bonheur, et ne pouvant non plus le déclarer toujours absent, certains optimistes le font dériver d'un système de compensations.

Ce système paraît n'être qu'une funeste illusion : sans doute, on rencontre dans la vie le bien et le mal, le plaisir avant ou après la douleur, mais des consolations au chagrin ne sont pas les équivalents de son absence.

Quand la nature termine une grande douleur physique par la syncope, une grande affliction par l'insensibilité, une maladie par une crise, ce sont tout au plus des atténuations, des indemnités, et cette nature paraît se borner à retrancher à nos facultés, l'aptitude à supporter l'excès du mal possible.

D'ailleurs, quelle condition est l'égale d'une autre ? combien d'hommes ne sont malheureux que par leur faute ?

combien d'autres sont victimes d'un hasard funeste ou de la perversité de leurs semblables, et dans ces circonstances quel équilibre compensateur pourrait exister dans ses variables destinées ?

On dit qu'un aveugle devient plus délicat par l'oreille et qu'un sourd obtient de ses yeux un concours plus intellectuellement inspiré ; mais outre que ces répartitions d'aptitude restent inégales entre les sens dont on ne peut prévoir les acquisitions, il n'y a pas d'analogie à établir entre chaque substitution et la valeur des perceptions qui en sont l'objet :

La gloire, les couronnes, les triomphes de la fortune ne sauvent pas de leur mélancolie, les grands artistes comme le Tasse, Molière et J. Jacques. En même temps que nous jouissons d'une chose, nous souffrons d'une autre, sans que la première circonstance serve de remède à la seconde, parce que les portes sont ouvertes à des sensations aussi variées que nombreuses, dont nos efforts et notre liberté ne parviennent pas toujours à nous affranchir.

Mais les forces de la vie dans leur but final tendent-elles au bonheur ? Non, car la vie dans tous les âges n'exprime que le changement ; la nature a placé des plaisirs sur la route qui conduit de l'enfance à la vieillesse, mais la série d'alternatives que nous subissons n'annonce jamais la pérennité du bonheur.

On ne peut donc comprendre le bonheur pour l'espèce humaine que si on le fait consister dans l'accomplissement normal de chaque instant de notre destinée ; ce qu'indique l'auteur de *l'Emile*, quand il professe que la meilleure éducation à donner à l'enfant devrait être dirigée de telle sorte que, sans perdre de vue son avenir, s'il vient à mourir avant d'avoir été homme, il ait été aussi heureux que le comportait son état d'enfance.

Cependant, selon le sentiment que l'on possède de la vie présente et du genre d'immortalité qui lui succédera, les opinions sur le bonheur et sur les moyens de le conquérir, prennent une direction variable.

Les stoïciens, mécontents de la nature et ne croyant pas à l'idéal, disent avec Zénon : il ne faut compter que sur soi et sur son courage pour vaincre le mal ou la douleur : « Notre jouissance, c'est l'orgueil de la résistance, la con-» science d'avoir élevé son être moral sur la partie maté-» rielle qui est le mal en lui-même dans son opposition à la » volonté. »

Les platoniciens qui pensent que la vie nous est donnée pour rechercher les types du bon et du beau, éparpillés dans le monde abstrait dont notre nature finie nous fait regretter sans cesse l'infinie perfection, munissent l'homme, de science, d'intelligence, d'amour, de probité, de justice, de tempérance et de fermeté, pour l'aider à conquérir et à réaliser en lui ces types disséminés qu'il tend à s'assimiler.

Les épicuriens, interrogeant notre nature avec calme et résignation, ne la trouvent ni particulièrement rebelle ni exclusivement tendre, de manière à oser l'inviter à la lutte, ou à la dispenser de combattre au profit d'un avenir ou d'une destinée en dehors de la vie actuelle.

Ils concluent donc à son repos ; et cherchent à en souffrir le moins possible et à en jouir autant qu'ils le pourront.

Sous le nom d'égoïsme, de sensualisme et d'utilitarisme, c'est peut-être leur doctrine qui est la plus répandue, mais, selon ses interprètre, elle est très différente d'elle-même ; le *Carpe diem*, entre les mains d'Horace, charme les gens sensibles, et les opinions d'Helvétius sont d'un matérialisme pénible.

D'ailleurs, nous voyons, dès maintenant, les idées du bonheur s'unir à celle que la morale réclame, nous allons examiner ces rapports.

On appelle morale l'ensemble des lois qui règlent les mœurs et les habitudes des hommes. Le sens nous en est fourni par la nature, et les formules en sont dictées par la conscience éclairée, c'est-à-dire l'intelligence.

Mais les notions de la morale sont progressives, puisqu'elle résulte de la connaissance de notre nature, c'est pourquoi elle se traduit par des termes successivement plus élevés.

On la construit, il est vrai, sur le consentement universel, comme pour prouver qu'elle est générale et contemporaine de l'humanité naissante, mais il faut observer que cet assentiment supposerait à notre espèce une maturité d'âge remplie d'expérience, et surtout la privation de la jeunesse qui ne donne jamais l'intégralité d'une science qu'elle n'a pu acquérir.

Tout prouve, au contraire, que l'humanité a représenté dans son développement les phases de l'enfance et de l'âge suivant, pour arriver à la croissance relative que nous lui voyons. Les degrés divers de la civilisation parcourue par elle, témoignent, dans les conditions de la morale parallèlement adoptée, que le progrès s'est accompli selon la double loi de l'âge et du perfectionnement.

La morale possède, en effet, trois qualités successives : une première de négation, une deuxième d'égalité, une troisième d'expansion, qui correspondent d'abord à ne pas faire le mal, ensuite à répandre le bien, enfin à préférer autrui à soi-même.

La morale négative reproduit les premiers sentiments de l'homme aux prises avec les premiers instincts d'un égoïsme paisible et intelligent, qui nous encourage à ne pas faire le mal, parce qu'il pourrait nous être rendu.

Le second caractère de la morale en progrès, et en quelque sorte son second âge, consiste à faire le bien et non plus à se contenter de l'abstention du mal, ce qui suppose l'association et les réciprocités de la protection.

La troisième qualité, composée d'abnégation et de dévouement, admet comme connues et pratiquées les deux premières, et place, dans un idéal quelconque, le but de la morale et ses suggestions. Cet idéal, c'est le sens social, et ces suggestions ce sont les prescriptions d'origine plus ou moins physiologique et spontanée.

Il y a plusieurs religions qui diffèrent par les révélations dont elles sont la promesse, et qui patronnent cependant les mêmes préceptes de morale, en y ajoutant les sanctions les plus variables de la récompense ou de la punition.

C'est que la morale relève de la nature de l'homme, de ses lumières, de son éducation, et qu'en dehors de ces points d'appui, ses prescriptions risquent de manquer de force et durent peu dans les esprits.

D'ailleurs il n'y a pas qu'une seule et identique morale pour toutes les sociétés soumises aux influences d'une civilisation inégalement avancée et du progrès général des intelligences. Cela vient de ce que l'instinct du bien-être physique et moral ou du bonheur, et la direction inévitable de la plus noble portion de nous-mêmes vers le beau et le bon, source de la morale, peuvent se traduire dans la variété des esprits par des recherches infinies et se réaliser par des oppositions quelquefois surprenantes.

En analysant les diverses morales observées par les philosophes, nous constaterons leurs différences que nous rapporterons à la multiplicité de nos instincts ; et alors, si nous faisons un choix, il résultera moins de nos sentiments à l'égard de telle ou telle révélation qui l'imposerait, que de

notre liberté, éclairée par la philosophie expérimentale ; il résultera surtout de l'épreuve que nous ferons subir aux principes sur la pierre de touche de l'esprit et du consentement humain progressif, qui rallie dans l'humanité les êtres intelligents et libres.

On invite, il est vrai, les hommes à se méfier de leur raison si souvent défaillante, séduite ou troublée ; on les inquiète en leur disant que la conscience qui est particulière et personnelle, droite ou fausse, complaisante ou inflexible, vive ou pâle, ne peut les éclairer, et que la morale née de l'union du sens intime et de la raison, n'est pas viable, n'a pas de corps, et manque de garantie.

C'est pourquoi on ajoute que la seule et vraie morale s'impose par un code de formules et de commandements. qu'elle est descendue d'en haut sur nous, et que nous pouvons et devons la reconnaître aux conditions qu'elle présente : « 1° de communiquer une aptitude, une force intime, et ce « qu'on appelle en théologie, une grâce efficace pour le « bien ; 2° d'imprimer la crainte et l'amour comme direction « sympathique ou éloignement antipathique ; 3° de faire « comprendre aisément toutes ses indications et ses pré- « ceptes. » (L'abbé Bautain).

Surperflues sont ces multiples conditions assignées à la vraie morale, car dès qu'on lui suppose une origine divine et une sanction d'authenticité par voie de révélation, cela suffit, le reste doit disparaître ; qu'importe qu'elle soit ou non facile à comprendre, qu'elle inspire l'amour ou la crainte, qu'elle pénètre de force ou de grâce ? elle est la loi, sévère ou non, abstraite ou explicite, compliquée ou simple, rémunératrice ou purement obligatoire, se terminant au paradis ou se confinant à la terre.

Souvent de bonnes morales sont émanées des religions,

mais il en est plus qui proviennent du sens intime et des facultés de l'intelligence, qui sont dégagées de soumission religieuse et sont formulées plus avantageusement par le langage de la philosophie.

La meilleure de ces morales existe, elle s'impose aux diverses générations qui se succèdent sur la terre, avec les variations nées du progrès même des esprits et des leçons de l'expérience.

Ces variations, dont l'importance retentit sur le bonheur et les destinées des peuples, ont servi de texte et de prétexte à ceux qui veulent trouver dans la révélation divine l'unique source des prescriptions morales et le critérium de leur valeur.

En étudiant les différentes morales au point de vue philosophique, nous verrons si la préférence accordée à la morale religieuse est légitime et nécessaire, dans la pratique comme dans la spéculation théorique.

Dogmatiquement on compte six morales, ayant emprunté leurs noms et leur signification à leur époque historique ou à leur tendance physiologique.

La plus ancienne et la plus importante nous vient de la doctrine d'Épicure.

Selon ce maître accrédité, nous l'avons déjà dit, la douleur et le plaisir sont les deux termes extrêmes de l'action du monde extérieur sur notre âme qui réagit ; par suite, la crainte de l'une et la recherche de l'autre doivent être les principaux mobiles de nos actes multipliés, la pierre de touche de notre conduite, et l'encouragement de nos efforts dans deux sens antagonistes.

Rien n'est plus simple qu'une pareille doctrine, elle est à la portée de tous les esprits, elle confond ce qui est agréable avec ce qui est bien d'une part, ce qui est pénible avec ce

qui est mauvais d'autre part ; enfin, elle ne connaît ni sanction, ni pénalité. La sensation se rapportant au physique, elle considère le moral comme une dépendance du physique ou mieux comme une de ses tranformations, et ne donne pas à une partie immatérielle de notre être, une destinée qui provoquerait à reconnaître la dualité dans notre nature.

Cependant, si l'on permettait à la Raison, qui dans la doctrine d'Épicure n'intervient pas initiativement, et par ce fait ne peut la juger d'autorité, si on lui permettait de délibérer sur sa valeur, comme doctrine, elle avouerait que le sensualisme ne suffit guère qu'à la vie privée ; mais pour nous la raison n'est pas une entité.

Epicure ne méconnaît pas la valeur des instincts, dont la satisfaction légitime correspond au plaisir, tandis que leur perversion accidentelle ou acquise conduit à la souffrance ; de plus, dans le domaine des choses intellectuelles, il évite de déterminer des responsabilités et d'engager la volonté ; c'est-à-dire qu'il n'impose pas à l'esprit d'adhérer par soumission à l'autorité d'autrui, pour tout ce qui n'est pas une conséquence des impressions faites sur nos organes ; mais sa morale sensualiste a une signification trop personnelle et trop exclusive, elle néglige les rapports des êtres entre-eux, et la solidarité d'intérêts et de sentiments, qui les identifie : elle est donc incomplète et insuffisante.

L'intelligence est nécessaire pour apprécier l'importance et l'utilité de nos diverses actions, quand celles-ci sont produites sans donner lieu à une sensation très nette de plaisir ou de peine. Or, dans l'épicuréisme, nous le répétons, il n'est point fait appel à cette raison intelligente. On y est séduit par l'application facile de la volonté à fuir ce qui est pénible et à rechercher ce qui plaît.

Si tous les hommes pouvaient interroger avec exactitude,

opportunité, leurs sensations souvent obscures, confuses, mélangées et fausses, la morale devrait être entendue de la majorité des hommes pour lesquels elle n'est encore qu'une occasion d'errer, d'être injustes ou d'être trompés. Sans doute, ce qui est bon, ce qui est vrai, retentit dans le centre cérébral, comme une harmonie qui lui est agréable, comme une satisfaction plus ou moins longuement recherchée par nos organes, une conquête obtenue sur les choses par notre intelligence et nos sentiments ; mais c'est à la condition que nous aurons cultivé cette intelligence et dirigé convenablement nos sentiments; voilà pourquoi le sensualisme ou épicuréisme qu'on accuse de produire une morale vulgaire, matérialiste, athée ou égoïste, ne convient, au contraire, qu'à des hommes éclairés, philosophes, circonspects, et réalisant cette condition inscrite au temple de l'académie des sages : « connais-toi toi-même » au moyen de la science et non par l'imagination.

La bonne morale doit prendre l'homme jeune, autant que possible, dans la vie, pour l'aider à la parcourir selon sa destinée, qui consiste à comprendre, à aimer et à servir la vérité. Or, la doctrine d'Epicure dispense trop complaisamment son disciple de ce qui lui manque et de ce qu'elle devrait lui donner : l'expérience.

On a fondé une seconde morale sur le sentiment, c'est-à-dire sur l'impression qui nous reste des choses spirituelles, mises en rapport avec la sensibilité, la sensation n'étant que le résultat de l'impression laissée sur cette même sensibilité par les choses matérielles ou concrètes.

Mais cette distinction entre la sensation et le sentiment est plus subtile et plus paradoxale que vraie ; en pratique, elle est nulle, il n'y a pas de sensation qui n'entraîne un jugement, pas de jugement qui n'implique un sentiment

quelconque, et quant aux causes qui, par leur origine spirituelle ou matérielle, provoqueraient tantôt une sensation, tantôt un sentiment, elles se confondent, s'unissent et sont corrélatives les unes des autres, de telle sorte qu'entre ces deux modes de sensibilité, sentiment et sensation, on ne voit aucune ligne de démarcation.

Cependant, dans certaines théories des moralistes, comme dans celle d'Hutchinson sur le beau moral, ou dans les maximes de Shaftesbury, ou dans les adhésions aux choses vertueuses par la sympathie, d'Adam Smith, les éléments de la morale sont basés sur le sentiment considéré comme le produit des réactions des choses spirituelles sur la sensibilité, opposé à la sensation pure résultant de l'impression des choses matérielles sur la trame sensible.

Eh bien! en supposant la morale du sentiment légitimement déduite de cette manière, on peut lui reprocher de dépendre trop exclusivement de la sensibilité et d'emprunter des déterminations volontaires à l'enthousiasme, à l'amour, à la passion, à l'imagination, et par suite de risquer la confusion du juste et de l'injuste, à la séparation desquels la Raison n'est pas conviée; on lui oppose encore de ne pas formuler de loi précise puisée dans la révélation, et de ne pas apporter de sanction pénale ou rémunératrice pour le bien et le mal, et alors de manquer d'autorité et de perpétuité. Ces dernières objections seront valables pour ceux qui ne reconnaissent pas la raison et la conscience humaine, comme juges suffisants des préceptes de la morale et témoins irrécusables de notre liberté sur la terre. Ce n'est donc pas parce que la morale du sentiment néglige de s'appuyer sur une loi révélée, qu'elle nous paraît défectueuse, mais parce qu'elle place trop souvent l'intelligence et les lumières du progrès, en dehors de nos déterminations.

IX.

La trosième morale, désignée sous le nom de morale de l'intérêt ou de l'expérience, reconnaît pour point d'appui la raison, et pour élément de constitution l'intelligence qui nous dit que nous tendons par les besoins de notre organition à l'équilibre entre les plaisirs et les peines, entre les devoirs et les droits, entre l'initiative vers les jouissances et la réserve vis-à-vis des déceptions. De son côté, la raison ne désavoue pas cette doctrine résumée depuis si longtemps dans cette aphorisme d'Aristote « rien de trop, » et ralliant dans la pratique tous les esprits sages et éclairés.

Toutefois, la morale de l'intérêt prèche des vertus personnelles et un peu négatives, comme la prudence, la sobriété, la douceur ; mais elle n'exclue pas les autres moyens de conquérir le bien-être physique et moral, but de ses préceptes et tendance de son enseignement.

Le conseil ancien : supporte et abstiens-toi, *sustine* et *abstine*, n'est qu'une conséquence de l'expérience ; l'autre côté de la doctrine qui consiste à regarder chaque être raisonnable comme étant à lui-même sa fin, et non un moyen pour autrui, donne à la direction morale une force particulière dérivée du sentiment de la dignité humaine et de la responsabilité devant la conscience ; de plus, la raison, car c'est elle qu'elle invoque, étant alors considérée comme dictant impérativement et par sa force autonomique, les meilleurs préceptes de conduite, on admet dans la morale de *l'intérêt* que les mêmes prescriptions s'adressent à tous, et représentent des règles imprescriptibles et universelles; mais d'où vient la raison et qu'elle est-elle pour s'imposer ainsi ?

Personnifiée dans une philosophie allemande comme le juge suprême de nos actes vertueux ou pervers, elle a remplacé le sentiment de l'amour-propre et de l'estime de soi, dont le XVIIIe siècle français avait fait un trop large emploi.

Sous le fait dominateur de l'égoïsme, on avait alors rangé tous les mobiles de nos actions, et selon le degré de culture des facultés, on était par égoïsme, bon ou méchant, généreux ou avare, orgueilleux et modeste, dévoué ou persécuteur, désintéressé ou cupide, selon les suggestions exclusives de la personnalité, comme aujourd'hui dans la doctrine de la raison pure, on se montre sous ces diverses qualités par la seule autorité de cette puissance abstraite.

Cette substitution de la raison à l'égoïsme n'explique pas l'ensemble de nos impulsions instinctives et sentimentales, rien encore ne détermine leur valeur intrinsèque vis-à-vis du bon, du vrai et du beau. D'abord, la raison est tantôt si faible, tantôt si prédominante, qu'elle supprime les actes humains dans leur évolution, ou qu'elle n'intervient pas du tout dans leur production.

Il existe certains instincts qui, à eux seuls, représentent le bon, le beau et le vrai : quand nous aimons nos enfants, nous prenons soin de leur avenir, et par eux nous sommes reliés d'amour et d'amitié à la famille, à la patrie, à l'humanité ; puis, nous voulons à cause d'eux, être approuvés et estimés ; de là, l'impulsion vers la renommée, la réputation et toutes ces grandes conquêtes qui sont un des côtés les plus relevés de la morale.

Or, dans tout cela, nous ne sommes ni jugés, ni dominés, ni encouragés par la raison seule, pas plus que par l'intérêt purement personnel.

Nos impulsions existent par elles-mêmes, nous devons donc renoncer à faire de la raison une entité, une création supérieure et indépendante de nos facultés, et, s'il convient d'en tenir compte comme d'un produit complexe de nos fonctions supérieures, il faut cesser de lui attribuer une autocratie absolue, et se résigner à la considérer seulement

comme une résultante harmonique des forces morales en équilibre, dont notre intelligence conquiert progressivement la notion. La morale de l'intérêt n'est donc pas la réalisation de la véritable morale, de celle qui ne s'écarte pas des exigences de notre nature, et que nous cherchons à nous représenter.

Une quatrième morale est désignée sous le nom d'idéaliste ou platonique, et voici, selon les disciples de Socrate, sa constitution et son origine :

Dieu, l'Etre Suprême, rencontra la matière ou le chaos, et le façonna selon ses idées, types du bean, lequel n'est que la splendeur du vrai ; alors, la création est une simple transformation de la matière selon ces idées-mères, et les choses créées sont des idées divines, réalisées au moyen du chaos matériel.

La destinée de l'homme consiste à comprendre, à imiter et à reproduire les œuvres de la nature, à dégager sa matière de la matière, à purifier ses sens, à se dévouer à la grande vie commune dont la cité et la patrie sont les images, et à l'embellir par les beaux-arts et la poésie : ce sont là, en effet, de magnifiques points de vue pour toutes les morales ; mais, en se donnant à la cité, à la patrie, à la politique, aux beaux-arts, faut-il négliger ou imposer un rang subalterne à des instincts plus restreints, mais précieux et respectables, qui nous rattachent à la vie de famille, au foyer domestique, au charme de l'existence champêtre, à la contemplation de la beauté et aux amitiés intimes ?

L'admission d'une dernière morale est donc nécessaire, nous la trouvons dans l'éclectisme ou dans une série de maximes empruntées aux extrêmes de chaque doctrine. Celle-là ne sacrifiera pas comme le fait le platonisme, les devoirs et les joies de la famille, au profit de la cité politique.

Elle n'imposera pas avec elle la promiscuité des relations sexuelles, au profit de la procréation patriotique ; elle n'élèvera pas non plus la raison pure au dessus des instincts qui veulent satisfaction, et enfin ne fera pas absolument dépendre de l'imagination, la valeur morale de nos actes et de notre conduite.

Mais elle reconnaîtra que nous puisons très-légitimement dans le sein de notre organisme les principes de nos déterminations, développées par un certain nombre de facultés primitives découvertes par la science de l'observation physiologique.

Les diverses religions reprochent aux morales que nous venons d'examiner, de ne point posséder une mesure rigoureuse pour appliquer leurs prescriptions selon les limites déterminées à l'avance, et de ne pas présenter pour sanctionner la valeur des préceptes qu'elles émettent, l'autorité d'une des révélations dont les religions ont le dépôt. Un pareil reproche n'est juste qu'au point de vue de la foi, mais pour la science et la philosophie, il n'est pas question de mérite ou de blâme, de grâce ou de réprobation, nous suivons la liberté de penser et nous aidons notre marche par la double lumière de l'expérience et de l'observation.

Toutes les morales se résument dans les mêmes exigences, d'un genre positif ou négatif, et la doctrine de l'innéité des facultés cérébrales se concilie avec elles pour témoigner qu'elles proclament aussi l'état normal de nos facultés en exercice, comme une tendance permanente au bien, qui est pour chacune d'elles une fin et un idéal, tandis que l'état anormal de nos facultés, est aussi contraire à notre destinée qu'à leur essence propre.

Dans la morale catholique, les sept péchés capitaux sortent tous de l'exagération de nos facultés naturelles, mal réglées

par l'éducation et le jugement, ou mal équilibrées par les réactions réciproques de nos fonctions cérébrales.

1° *L'orgeuil,* qui est la disposition par laquelle on s'estime trop soi-même, et on veut trop se faire estimer des autres, vient du besoin instinctif de domination temporelle ou spirituelle, sauvegarde du progrès. On le retrouve jusqu'en certains animaux qui l'expriment dans leurs mœurs et leurs attitudes ; plusieurs d'entre eux conduisant par usurpation des troupes soumises de leurs pareils, d'autres aimant physiquement les situations et les demeures élevées, comme si elles réalisaient les distinctions abstraites de supériorité qu'ils ambitionnent.

2° *L'avarice,* qui selon les définitions orthodoxes des cathéchismes diocésains, est un amour déréglé des biens de ce monde, provient de l'excès de l'intérêt de conservation, source première et légitime de nos affections égoïstes, dont la réglementation est aussi utile à l'état social en progrès, qu'à l'état individuel en quête du bien-être.

3° *L'impureté,* qui représente dans les textes canoniques les infractions des sixième et neuvième commandements, se révèle dans les manifestations irrégulières et dans les exagérations de l'instinct sexuel, avec oubli ou affaiblissement des suggestions instinctives voisines, destinées à le calmer dans ses violences et à l'épurer dans son but.

4° *L'envie* est un péché par lequel on s'attriste du bien de son prochain et on se réjouit du mal qui lui arrive, comme si le bien de nos frères devait diminuer le nôtre.

C'est une dépravation de notre instinct de protection personnelle, appelé dans la philosophie positive que nous adoptons, instinct de nutrition et de perfectionnement, lequel se satisfait par plusieurs voies opposées, par plusieurs ten-

dances contraires, comme la destruction ou la construction, la valeur militaire ou le génie industriel, pour l'obstacle à vaincre sous toutes les formes.

5° *La gourmandise*, amour désordonné du boire et du manger, procède évidemment de l'exclusif développement de l'impulsion alimentaire si légitime et spontané.

6° *La colère*, mouvement déréglé, dit-on, de l'âme émue contre les personnes ou les choses qui nous déplaisent, emprunte ses symptômes aux instincts inassouvis de l'ambition temporelle ou spirituelle et aux suggestions de la personnalité et à la satisfaction, recherchée sans efforts, de tous les désirs les plus égoïstes.

7° *La paresse*, amour excessif du repos, négligence à remplir ses devoirs, provient ou de l'abandon de la personnalité qui se confie à autrui pour la garantie des besoins de première nécessité, ou de la faiblesse des penchants destinés à combler les exigences de l'animal végétant ou raisonnant, sans exploitation des sentiments de pitié et de commisération d'autrui.

Les prescriptions qui passent pour la révélation la plus authentique de la parole de l'Être Suprême et qu'on nomme *Commandements de Dieu*, ne sont pas en opposition avec les conséquences doctrinales de la philosophie des facultés innées : adorer un seul Dieu, c'est être parvenu par les fonctions cérébrales de synthèse et de méditation à l'unité de cause et à l'unité d'amour: les autres adhésions à la discipline religieuse, viennent d'une soumission très-facilement imposée, par l'esprit dominateur des interprètes de toutes les religions, à l'esprit crédule ou craintif des multitudes inclinant aux croyances par les organes de l'espérance et de l'imagination.

Honorer ses père et mère, ne pas tuer, ne pas mentir,

ne pas convoiter le bien d'autrui, c'est simplement suivre et reconnaître la valeur des instincts de bonté, d'approbation et de propriété. Assujettir l'impulsion génératrice aux conditions sérieuses et régulières, du mariage, c'est marcher à la constitution de la famille qui naturellement existe et socialement ne se maintient qu'au moyen des règles civiles, encore aujourd'hui en vigueur.

Sans doute il reste encore dans l'organisme, en dehors de ces éléments de la morale, un certain nombre de prédispositions issues du mode de développement de nos instincts, et qui peuvent constituer des infractions vis-à-vis des notions admises du bon et du bien.

C'est par là que s'accusent les différences individuelles et infiniment variées des caractères, différences quelquefois malheureuses et qu'il convient d'étudier, puisqu'elles s'opposent à la double santé de l'esprit et du corps et à l'unité de bien-être qui en est l'expression.

L'exposé des diverses exigences de la morale ne fait pas connaître explicitement comment on peut y satisfaire, et tout en avouant que sous l'égide de la philosophie, elle commande des actes toujours exécutables et défend des choses qu'il est également possible d'éviter, on est cependant en droit de regretter l'absence d'indications sur les moyens à l'aide desquels on pourrait se maintenir dans les limites qu'elle indique.

C'est cette lacune qu'il appartient à la physiologie de chercher à combler, et l'hygiène morale aurait la clef du bonheur des hommes, si elle formulait des règles de traitement applicables et sûres, à notre état moral qu'elle observe avec autorité et en détail.

En effet, l'homme qui manque aux conditions de l'hygiène de l'esprit, ne doit pas être considéré seulement comme

ayant compromis le lien qui l'unit à la nature et à ses semblables, les infractions qu'il a commises peuvent suivre leurs cours au point de vue du mérite et du blâme, des récompenses et des punitions; mais, en tant qu'agent, à tout instant responsable et libre, il doit désirer d'être entouré des meilleures protections pratiques, qui lui permettent de reconnaître sa voie dans l'étroit sentier du bien-être poursuivi.

En parlant de son bien-être, nous désignons sa vertu, ses devoirs et son bonheur, car ces trois termes sont solidaires, expriment et remplacent le vrai sens de l'idéal qui ne se dégage ni dans la doctrine de Platon, ni dans le système des compensations, ni chez les stoïciens, et dont tout le monde reconnaît la négation pratiquement et théoriquement.

Il ne nous reste, à son défaut, qu'à nous complaire dans la véritable appréciation de la vie, qui est une aspiration permanente à sortir de l'état qu'elle possède, pour s'initier à celui qu'elle possédera au sortir de son présent. Il ne nous reste plus qu'à nous considérer comme incessamment modifiables par les sensations futures de douleur ou de plaisir ; de sorte qu'il sera superflu et impossible, et par suite ridicule, de vouloir s'arrêter et se perpétuer dans l'une ou l'autre de ces situations éphémères de joie ou de peine, dont les alternatives sont la vie elle-même, inexorablement écrite et formulée par de telles vicissitudes.

Donc subir la transition du présent au futur avec la moindre peine possible, c'est s'approcher autant qu'on peut du bonheur, or, comme parmi les sensations que nous parcourons, celles du plaisir nous rapprochent le plus des illusions du bonheur, il est permis de croire qu'en inclinant sagement vers les jouissances délicates, nous posséderons l'industrie de ce bonheur ; sous ce rapport, l'indolente ré-

signation des épicuriens doit être secouée par l'ingénieuse activité des disciples d'Horace ; *bene agere ac lœtari ;* mais n'oublions pas, en pratique, que d'un être à l'autre la personnalité change radicalement, et que, par suite, rien d'univoque, rien d'absolu, rien d'identique ne peut être donné comme expression du bien-être.

Songeons enfin que le *moi* indépendant, a besoin d'emploi, et que cet emploi devant résulter de ses aptitudes à la vie de relation et de ses tendances particulières, il faut à la fois le faire graviter dans la sphère individuelle et dans la sphère sociale, et lui faire aimer le progrès, l'industrie et la fortune, comme la gloire, la renommée et les beaux-arts, afin d'obtenir l'équilibre de toutes les forces de notre organisation égoïste et altruiste, selon l'heureuse expression d'A. Comte.

CHAPITRE VIII

DES MALADIES GÉNÉRALES DU CARACTÈRE

SOMMAIRE

La multiplicité des combinaisons dans le produit de nos facultés, et les réactions si nombreuses qu'elles développent les unes sur les autres, procurent des nuances infinies dans les caractères. Mais les excès ou les insuffisances de nos fonctions primitives, agissant dans un même sens, ou trop affectif ou trop intellectuel, impriment à tout le moral une signification pathologique d'où naissent des maladies générales du caractère.

CHAPITRE VIII

DES MALADIES GÉNÉRALES DU CARACTÈRE

Le caractère d'un individu, c'est sa physionomie morale, c'est le côté actif sous lequel apparaît son organisme cérébral avec le plus d'importance et de durée, pour sa vie personnelle et sa vie de relation.

Nous savons que les manifestations des facultés du cerveau se rapportent aux affections, à l'intelligence et à l'activité.

Un homme qui n'aurait que des instincts et des besoins, ou même des qualités de l'intelligence sans les conditions pratiques, d'où dérive le caractère, et qui consistent dans les moyens de mettre en œuvre toutes nos facultés organiques, un tel homme ne serait pas celui qu'il nous est donné d'observer; c'est pourquoi le caractère est l'expression écrite dans les actes de l'individu, de ses qualités fonctionnelles.

Mais, comme la valeur des facultés appartient à chaque être en particulier et à son développement relatif, et que dans la nature humaine, prise collectivement, il n'existe pas d'uniformité de constitution physique et morale, ce qui rendrait l'observation muette, il s'en suit que chaque homme a son caractère, et chaque caractère ses modifications et ses maladies ouvertes à l'observation.

D'après ce que nous avons vu des tempéraments et du rapprochement de leurs différences sous deux chefs prin-

cipaux, actif et passif, nous pouvons considérer comme conséquence, que les maladies du caractère relèvent de deux dispositions générales, et reconnaissent particulièrement pour symptômes prédominants, deux séries de manifestations, représentant en quelque sorte une double diathèse et des symptômes opposées.

Cependant, telle est la variété immense des désordres et des souffrances du moral, qu'on ne peut croire les embrasser toutes dans cette classification simplement dicothomique, et la facilité avec laquelle les affections du caractère se transforment dans leur insaisissable protéisme, ne permet pas toujours d'en fixer la signification pathologique, où de les dénommer.

Ce n'est pas sans motifs que la fable antique représentait les passions sous la figure du Sphinx et des Gorgones, s'offrant avec l'image séduisante d'un corps de femme, dont les apparentes beautés promettaient les plaisirs et la volupté, mais qui, se terminant par des monstruosités animales, ne laissaient que déceptions et incertitudes.

Il n'y avait pas seulement dans ce symbole, l'histoire de leur réalité dans notre organisme, il y avait aussi le témoignage de leur nature intrinsèque. Souvent, en effet, plusieurs passions concourrent à un seul objet, c'est-à-dire, sont une seule force qui se dédouble ensuite, ont une même cause qui se diversifie, et procurent une même sensation qui se multiplie en intensité, ou s'affaiblit par degrés, en appuyant inégalement sur le centre perceptif.

Avec Aristote nous pouvons admettre que le juste-milieu entre deux mouvements contraires produits par l'âme dédoublée que nous porterions en nous, constitue l'équilibre ou l'état normal de nos qualités: d'un côté on trouve l'excès, et de l'autre l'insuffisance, c'est-à-dire, des défauts et des

vices nés forcément de cette double alternative. C'est ainsi que le courage, placé entre l'audace et la crainte, est le terme vrai qui représente une faculté normale. Dans le tableau laissé par le philosophe grec, la libéralité se rencontre entre la prodigalité et l'avarice, la magnificence se place entre le faste et la parcimonie, la magnanimité, entre l'arrogance et la bassesse, etc.

De la sorte, douze qualités premières, ayant chacune leur exagération et leur déficit, formeraient un total de trente-six caractères qu'il nous serait donné d'observer.

Dans la Bruyère et dans son modèle le vieux Théophraste, on compte un nombre à peu près égal d'appréciations morales et de descriptions de caractères sinon individuels, du moins possibles dans leur virtualité ; mais, si le génie des écrivains perce dans la délicate peinture des nuances nombreuses du moral humain ; si l'observation élégante et fine qui éclate dans leur œuvre, intéresse l'homme du monde, si l'intelligence est fière d'avoir conçu ces divisions, aucun enseignement ne ressort de cette étude minutieuse, et nous n'avons d'autre moyen d'atténuer les défauts, de corriger les vices, d'exalter les vertus, que les rares occasions de faire parler la froide raison, et de faire intervenir les prescriptions scientifiques. Mais, qu'avec la physiologie médicale, on cherche la relation des causes et des effets, le point de départ organique et les actes fonctionnels dans leurs rapports de réciprocité et de réaction, alors on défriche le champ de l'hygiène morale, et on institue le traitement applicable aux maladies de l'esprit.

Toutefois, la thérapeutique morale ne se décompose pas en autant de variétés de traitement que nous connaissons de variétés maladives dans les caractères ; elle généralise ses procédés, les rattache aux systèmes de l'éducation na-

tionale, aux mœurs régnantes, à la philosophie, au progrès; mais elle n'emprunte à ses grandes catégories de nos connaissances, que des ressources restreintes, dont la réunion seule forme son arsenal, celui que nous tentons de faire connaître à nos lecteurs.

Ainsi, d'une part, dans les déviations importantes qui constituent l'état morbide du caractère, il y a des affections générales et dominantes, de même qu'il y a des altérations de détail plus ou moins passagères ou persistantes; dans le premier cas, l'hygiène et la médication se composent des moyens larges et généraux, qui agissent sur l'ensemble du moral; dans le second cas, les indications sont spéciales et pour ainsi dire, locales et temporaires.

Comme affections générales et constitutionnelles, nous admettons les trois maladies morales, désignées sous les noms d'hypocondrie, de mélancolie et de névropathie; chacune d'elles mérite, par son importance une étude séparée que nous allons essayer.

CHAPITRE IX

DE L'HYPOCONDRIE

SOMMAIRE

Cette maladie n'est pas matérielle, au moins à son début, et représente une affection morale qui se généralise et s'exprime par la tristesse et les plaintes. Sa dénomination est inexacte au point de vue étymologique. — L'hypocondrie se développe surtout avec l'âge mûr; elle consiste principalement dans un retour de l'attention sur les fonctions internes, avec fausse interprétation du jeu organique; elle est héréditaire et presque contagieuse; elle conduit rarement à la folie, mais souvent à des altérations incurables des organes gastriques : il faut associer, pour son traitement, la médication révulsive au régime et à l'hygiène morale luttant contre l'égoïsme renforcé qui représente l'hypocondrie.

CHAPITRE IX

—

DE L'HYPOCONDRIE

Ce mot rappelle, par sa vieille origine, l'idée des sensations, des perceptions et du siège supposée de la maladie qui nous occupe.

Les médecins en ont fait, on le sait, une maladie matérielle ; soit qu'ils la considèrent dans ses symptômes, à la suite d'un dérangement de fonctions, ou comme une altération de la trame des organes, et ils la traitent avec les moyens empruntés à la pharmacopée chimique, à la médication purgative, révulsive et évacuante.

Nous ne méconnaissons pas la fréquence des transformations et complications pathologiques qui rangent l'hypocondrie parmi les affections appartenant à la médecine ordinaire, et devant être retenue par les médecins pour être traitée physiquement.

Mais nous pensons qu'à son début toujours, et dans sa durée très souvent, elle consiste simplement dans certaines dispositions fâcheuses du caractère, sans accompagnement obligé d'aucun dérangement physiologique, ni d'aucune altération de texture; alors, elle appartient à la médecine morale, c'est une maladie du caractère d'une importance générale. Plaçons d'ailleurs ici quelques réflexions préliminaires.

Ce n'est pas seulement aux individus qu'on reconnaît un caractère, mais aux collections d'individus subissant les mêmes influences d'hérédité, de climat, de race, de direction politique et de civilisation.

Les Athéniens étaient curieux et babillards; les Spartiates austères et graves, et leurs qualités ou manières d'être respectives persistèrent assez longtemps pour être observées et signalées par des historiens fort éloignés les uns des autres.

On fait dériver l'étymologie du *caractère* du mot grec *keraton*, petit poids de corne valant 4 grains; cela rappelait l'idée de gravité et de pesanteur reproduite par le moral. Le verbe grec *karasseô*, imprimer-graver, est peut-être aussi l'origine du mot caractère qui fournit à l'observation des traits et des images; enfin, dans le langage de l'industrie, le mot karat qui sert à marquer la pesanteur et la valeur du diamant, se retrouve sur la voie des filiations dénominatives.

Certains moralistes séparent les qualités de l'intelligence, de celles qu'ils attribuent au caractère, c'est-à-dire au sentiment. Alors, disent-ils, les fautes et les sottises des hommes dans leur conduite, viennent de ce qu'ils n'ont pas l'esprit en équilibre avec le caractère; Cicéron, selon eux, était un grand esprit et un caractère faible, il fut grand orateur et mauvais politique. Cette manière de voir suppose une séparation et une différence qui n'existent pas entre les fonctions cérébrales destinées à un exercice simultané et à un concours harmonique. Si, à leur point initial et d'émergence, on y peut faire la distinction de l'action et du sentiment, elles donnent ultérieurement un produit trop complexe pour que cette distinction subsiste; même dans un acte raisonné l'homme agit comme il aime, et, par une impulsion et un sentiment de préférence et de prédilection, conciliables avec sa volonté réfléchie. Cette volonté peut être négative ou positive vis-à-vis de son choix; mais, dans tous les cas, il y a toujours une adhésion intérieure qui précède l'abstention ou l'intervention active de la volonté; les fonc-

tions affectives et intellectuelles sont solidaires, leur consensus est indispensable pour produire et représenter les actes humains ; le moral n'existe pas dans notre espèce par le fait seul des instincts isolés de la réflexion et de la raison : Cicéron n'avait pas d'un côté, une âme faible, et de l'autre, un fort grand esprit ; il était, au résumé, un homme supérieur dont les facultés cérébrales primitives constituaient l'unité plus ou moins harmonique et le caractère plus ou moins heureux.

Ce qui représente le caractère, c'est la prédominance ou l'infériorité relative d'une ou plusieurs des facultés concourant à notre conduite ordinaire, à nos actes fréquents et à notre conduite ordinaire, et à la production de nos sentiments si variables.

Une égale proportion dans la contribution de chaque faculté pour la vie sociale, ne pourrait fournir un caractère, puisque chaque circonstance pratique de la vie suppose le développement plus particulier d'une qualité, d'une idée ou d'un sentiment, et la mise en action plus spéciale, des parties organiques correspondantes.

Mais, vis-à-vis d'un résultat harmonique ou discordant, dont le sens intime intellectuel est juge, et qui s'appelle le vrai, le bien et le beau ou leurs opposés, la part inégale ou suffisante, excessive ou irrégulière dans le concours de nos facultés, donne les nuances de caractère que nous étudions.

Ce qui permet d'établir que le caractère a des maladies générales et particulières, c'est la valeur absolue que nous donnons aux actes de la vie, réalisés en vue des convenances personnelles et collectives, selon la normalité de nos dispositions intellectuelles et morales.

Les maladies générales du caractère sont celles qui, à la manière des constitutions, des tempéraments, et de ce que

nous appelons des diathèses, impriment à la conduite une allure spéciale, une teinte particulière colorant les fonctions intellectuelles, sentimentales et plastiques, et établissant des réactions entre elles, d'une manière inégalement douloureuse.

L'hypocondrie est ainsi nommée par suite de la présomption d'une cause organique, siégeant dans les flancs ou hypocondres; mais il s'en faut beaucoup que, parmi les médecins, l'opinion soit unanime sur l'importance ou la réalité de cette origine.

En tous cas, l'hypocondrie est caractérisée par la tristesse, le chagrin et les plaintes désespérées, accompagnant un dérangement abdominal, et souvent une affection de cerveau.

La question de savoir si la maladie du cerveau précède et occasionne le dérangement des intestins, qui préside aux phénomènes hypocondriaques, ou si, au contraire, il suffit du trouble spontané des fonctions digestives pour modifier le moral et y faire germer la tristesse, le chagrin et le désespoir, partage les hommes de l'art; quoiqu'il en soit de la priorité pathogénique du cerveau ou de l'abdomen, il y a maladie concomittante de l'un et de l'autre, et par suite, développement parallèle de symptômes correspondants.

Quand on a cru à la prééminence maladive du cerveau, on a défini l'hypocondrie une tyrannie de l'esprit sur les fonctions de la digestion ; et, en effet, en ayant égard aux premiers symptômes de la maladie, qui se confondent alors avec les causes initiales, on est tenté d'attribuer au cerveau la genèse morbide de l'hypocondrie.

Un état nerveux général, une sensibilité exagérée qui portent les malades à se plaindre et les fait se complaire dans l'ennui et le gémissement, et dans la méditation des

maladies sur la pente desquelles ils se trouvent, constituent les différents degrés de l'hypocondrie ; il suffit alors d'une lecture technique, empruntée à des ouvrages de médecine plus ou moins autorisés, pour exagérer des sensations morbides, multiplier les émotions qui s'y rapportent, et créer en quelque sorte au patient des hallucinations, pour remplacer par l'erreur du prisme qui grossit ce qu'il procure, les réalités déjà suffisantes pour la douleur.

S'il s'agit des causes physiques, un hypocondriaque abusé voit dans un furoncle une gangrène envahissante, dans une dent cariée, une affection des os de toute la mâchoire ; s'agit-il des causes morales, une simple observation est pour lui un amer reproche ou une critique sanglante, et dans un embarras momentané des ressources pécuniaires, il voit la réalisation de la misère la plus cruelle et de la pauvreté la plus humiliante ; artiste ou industriel, il transforme un insuccès en honte ou en injustice, et y trouve la preuve de la perversité humaine et de ses faiblesses ; enfin, l'imagination effarouchée de l'hypocondriaque, va briser ses ailes contre des réalités qui sont des chimères, tout aussi bien qu'elle s'abuse sur des illusions qu'elle prend pour des incarnations.

Un tel malade se sent menacé dans l'avenir, accablé dans le présent et plein d'un passé ou sa personnalité trop égoïste ne tient pas compte de la souffrance qui n'existerait plus, si une méditation rétrospective ne la faisait revivre.

Cette douleur de la vie qui a reçu tous les noms et qui s'appellerait volontiers *légion*, tant elle est complexe et multiforme, n'est pas, au commencement, une maladie matérielle, occupant un ou plusieurs organes déterminés. Mais, lorsqu'on la considère comme une manière funeste de penser, comme un état de l'esprit dans lequel l'attention est

trop fixée sur une maladie réelle ou imaginaire, et sur les conséquences qui en dérivent, on présume alors que le cerveau est dans un état irrégulier, et que, s'il n'est pas altéré dans sa texture, il cesse de donner, en fait, des sensations et des produits normaux, et fournit, en place, des hallucinations, des illusions, des erreurs et des douleurs.

Il n'en est pas moins vrai que la dénomination d'hypocondrie est ridicule dans son acception étymologique ; ce mot d'hypocondrie ne désigne exactement aucun organe spécial, ni même une région assez rigoureusement limitée pour servir de point de départ anatomique à une maladie, générale par ses symptômes, originale par son cachet, et d'une ubiquité si douloureuse et si étrange.

Rien, non plus, n'empêche que la puissance du cerveau, influençant péniblement les viscères inférieurs, n'y fasse naître lentement des désorganisations qui entretiendront à leur tour l'hypocondrie, jusqu'à ce que le cerveau lui-même subisse une double modification de texture et de fonction, et soit la cause directe et essentielle de la maladie.

Sans nous préoccuper, désormais, de sa qualification, nous dirons que cette affection se développe, se maintient et se termine à la manière de toutes celles qui envahissent l'économie : elle a des symptômes, des signes, une évolution, un traitement, et tout cela constitue son histoire que nous esquissons ; elle se trahit sur la physionomie de sa victime dès le début, mais elle envahit son moral, surtout lorsqu'il est complètement développé ; car tant que les grandes fonctions ne sont pas établies, et que leurs conditions d'exercice ne sont pas en présence, on peut croire que le moral, par ce retard, est incomplet et non malade, insuffisant et non troublé.

En effet, cette vague tristesse qui entoure l'origine de la

puberté, cette inquiétude qui accompagne notre adolescence, la mélancolique tendresse qui tourmente les jeunes gens, dont les sens, mal renseignés sur l'objet de leurs aspirations, n'ont pas encore trouvé les satisfactions du désir, ni fixé, dans une première conquête, l'heureuse inexpérience de leur âge : tout cela n'a aucun rapport avec l'hypocondrie.

On voit, au contraire, des personnes adultes ayant éprouvé déjà les premières atteintes de cette affection, vouloir en guérir en quittant le célibat qui les isole, et en s'engageant imprudemment dans les liens conjugaux. Mais le vampire de l'hypocondrie n'abandonne pas sa proie, il détruit les dernières qualités de l'esprit sans respecter les charmes du corps. Examinons sa première victime venue, quel que soit son rang social, son érudition, sa fortune, son entourage ; voyons-la chez elle, dans le monde, en visite ou en promenade ; partout nous la reconnaîtrons.

Sa physionomie est plissée, son visage abaissé, le sillon du front au nez, vivement marqué, l'œil est brillant, curieux et interrogateur, l'ensemble des traits exprime de la lassitude et du découragement.

Sa santé est toujours un sujet de préoccupation qui s'exprime directement ou indirectement ; son silence même est une prudente réserve de protection pour échapper au contrôle indiscret que son état peut provoquer, ou se conserver à elle seule l'intime plaisir de s'observer dans sa santé.

Si elle parle de ce qu'elle éprouve, c'est avec l'emphase la plus large, l'hyperbole la plus enflée et la plus singulière exagération de mots, d'épithètes et d'association confuse de cause et d'effets : à des questions qui sont puériles, elle demande anxieusement une réponse, qui toute de com-

plaisance, calme néanmoins pour un certain temps toutes ses inquiétudes.

Mais bientôt notre pauvre victime retourne sur elle-même, se place de nouveau en face des mêmes craintes naïves et superstitieuses, mesure avec agitation l'importance de la moindre modification fonctionnelle, secrétoire ou excrétoire; la salive, l'urine, les crachats bronchiques, les expectorations pharingiennes et buccales ; tout est objet d'analyse, de commentaire et de méditation : elle examine son teint, sa langue, ses muscles plus ou moins fermes, son embonpoint variable, ses forces inégalement apparentes, et tandis qu'elle croit assister à son dépérissement physique, et qu'elle déplore son acheminement inexorable vers les plus graves maladies, il ne lui arrive pas un instant de douter de sa valeur intellectuelle, et tout en accusant ses organes plastiques, son estomac, son foie, ses intestins, elle sauve son cerveau et les jugements qu'il porte, afin de conserver dans ses opinions une confiance qu'on serait mal venu de lui contester.

L'hypocondriaque nous dira les conséquences médicales et chirurgicales des symptômes qu'il vient d'énumérer, il consentira à approuver l'opinion qui engourdit ses terreurs et adoucit ses souffrances morales, il vous félicitera d'avoir trouvé d'heureuses explications à son mal, mais presqu'aussitôt après ses premières craintes calmées, il réagit par le doute, par l'opposition et par de nouvelles inquiétudes : comme Sysyphe, il roule sans cesse sa plainte sur la pente de la consolation à laquelle il ne parviendra jamais.

Il a beau feuilleter et retourner les livres de médecine, s'approprier les symptômes qu'il lit, savourer intellectuellement des remèdes qu'il n'oserait s'appliquer ; il a beau scruter les visages qui l'entourent et rendre responsables de

ses maux le ciel et la terre, les hommes et les choses, le pour et le contre, les semblables et les opposés, il attendra longtemps et peut-être toute sa vie, une imparfaite guérison !

Mais puisque sa position est si mauvaise et si désespérée, pourquoi s'en occuper avec tant de sollicitude, pourquoi, dira-t-on, ne pas l'abandonner à son égoïsme odieux, à cet isolement dans lequel il semble se complaire avec une amère volupté ?

C'est que les maladies du caractère offrent ce double intérêt et représentent ce double côté, collectif et individuel, relatif et personnel, qui reproduit la vie de tous et de chacun, les exigences sociales et les besoins légitimes de l'être, l'égoïsme vrai et l'altruisme forcé ; or, quand on négligerait une des parties du mal comme échappant aux ressources thérapeutiques, il resterait une large surface à étudier et à connaître, on aurait à protéger contre l'hypocondriaque tous ceux qu'il tourmente et sur qui retentit la douleur complexe qui l'anime, et qui ne constitue sa maladie qu'à la condition de se répandre et d'appartenir à la fois à l'individu et à son prochain.

Les causes de l'hypocondrie sont de plusieurs sortes, spontanées, héréditaires, contagieuses, incidentes, accidentelles.

Une certaine disposition de tempérament ou l'énergie des fonctions biliaires et de la circulation veineuse est prédominante, conduit au mal hypocondriaque. Il serait difficile d'expliquer pourquoi les individus bileux et sanguin y sont plus particulièrement enclins, sinon parce que le système gastrique absorbe trop exclusivement à son profit les forces dites vitales, et que les difficultés du travail digestif ralentissent la vivification du sang pulmonaire qui rendrait la vie active, expansive, généreuse, sympathique et aimable.

Il y a moins à s'étonner de l'influence incontestable de l'hérédité sur la production de la maladie morale qui nous occupe, quand on considère combien d'affections nous recueillons par cette voie, et combien la vie qui se transmet des parents aux enfants, laisse à ces derniers de ressemblances quelquefois si frappantes de traits et de constitution; et encore, ne sommes-nous pas témoins des inévitables conséquences de l'hérédité pour certaines affections organiques, comme pour les attributs moraux et de l'influence des conditions d'origine de la vie, des exemples dans l'éducation, et des réactions nerveuses qui favorisent le développement de l'affection dans un organisme trop bien préparé pour la recevoir ?

On peut enfin accepter comme possible l'action d'une sorte de contagion et d'une espèce d'inoculation par le contact moral d'une personne atteinte du virus de l'hypocondrie. On s'impressionne de ses plaintes, on lutte constamment, par suite de provocation indirecte, on vit avec elle dans l'atmosphère de sa tristesse, oubliant de respirer l'air pur de la quiétude physiologique qui ne se rencontre que dans le domaine de la raison et de la philosophie, et alors survient une dépression morale contre laquelle un prompt isolement des causes oppressives et de l'influence de la contagion, est indispensable.

La souffrance de l'hypocondrie est à ce point spéciale et originale, que tandis que les malades accusent successivement tous les organes et les fonctions qui en dépendent, alors que l'œil investigateur du médecin ne découvre encore rien de lésé ou d'anormal, il arrive que ces malades négligent des changements importants qui se font dans leur santé, et sans se plaindre, sans vouloir subir les explorations nécessaires, laissent les appareils organiques se modifier plus

ou moins profondément, et produire des maladies dont ils ne parlent pas, pour s'occuper d'un mal absent, tandis qu'une affection méconnue les dévore.

Telle est, en effet, la direction vicieuse de la sensibilité, et la fausseté des appréciations intellectuelles sur toutes leurs sensations, que, semblables aux individus qui ont été chloroformés, ou qui ont perdu dans l'ivresse la délicatesse de leurs perceptions et la netteté de leur jugement, ils restent en proie à des réalités qu'ils ignorent et rêvent sentir ce qui est encore loin d'eux, et la gravité du mal dont ils ne s'occupent pas marche dans un parallélisme ignoré avec leur fatale sécurité.

C'est en partie cette dernière considération qui provoque l'initiative généreuse des médecins auprès de ces malades aussi ingrats qu'insubordonnés. C'est au nom de l'humanité qu'il faut agir, non pas sur leurs fausses indications, mais sur des affections matérielles qui peuvent, à leur insu, les entraîner jusqu'à la mort.

Un hypocondriaque a des digestions vaguement douloureuses, mais il mange beaucoup par distraction et préoccupation, ayant une idée maladive très éloignée de celle que devraient lui fournir ses organes gastriques ; on lui donne un purgatif énergique, et il rend un tænia dont l'expulsion le guérit de tout ce qu'il éprouve.

Tel autre craint de succomber à une apoplexie alors que ses poumons tuberculeux seront la cause de sa lente conception ; celui-ci s'imagine prématurément avoir un cancer qu'on ne voit pas et dont on raille, mais qui s'accuse, après beaucoup de vicissitudes dans sa santé, et confond tardivement la sagacité du médecin.

Nous venons de dire que rarement on voit l'hypocondrie survenir avant le complet développement des organes et des

fonctions de l'économie animale; l'enfance et la jeunesse en sont communément exemptes, mais elle apparaît aussitôt après l'évolution de ces deux premiers âges de la vie. Son début a lieu par accès plus ou moins longs, et sous l'influence de causes déterminantes très secondaires; une fatigue prolongée, une veille assidue, une contrariété morale, un obstacle quelconque à des projets sérieux ou futiles, en provoquent l'explosion. Souvent une satisfaction épuisée, un repos pris hâtivement avant la satiété organique ou intellectuelle, un effort inutile, la recherche infructueuse d'un objet physique ou d'un renseignement abstrait, perdu dans la mémoire, servent de prodromes à un accès; mais il n'est pas rare non plus de voir surgir d'emblée un attaque d'hypocondrie, n'ayant d'autres antécédents que les prédispositions constitutionnelles ou héréditaires, dont nous avons signalé l'importance. Dans ce cas, l'observateur est moins surpris qu'affligé de voir les malades passer brusquement à à cet état déplorable, que ne ménage aucune transition, que n'explique aucun événement, et qui consiste dans le subit passage du calme à l'agitation, et de la judicieuse expression orale d'un certain équilibre, à la manifestation douloureuse et inquiète des conditions de l'esprit, qui prouve que les patients sont entraînés par les courants nerveux, dans cet atmosphère où s'asphyxie leur raison.

Comment la médecine peut-elle être utile dans l'hypocondrie ? C'est en s'associant au bon sens pratique et à la saine philosophie ; mais il importe de protéger aussi la dignité de l'art et de dissimuler à temps son insuffisance fréquente, afin de lui conserver à l'occasion une valeur réelle ou le crédit qui fait sa force. On évite aux patients des déceptions décourageantes et on favorise les interventions opportunes. La part de la médecine est surtout im-

portante par son efficacité, lorsque le trouble des fonctions digestives paraît être le point de départ des accidents hypocondriaques, et lorsqu'une affection goutteuse ou rhumatismale des flux hémorrhoïdaires, muqueux ou sanguins, des dartres ou des névralgies, viennent, par des apparitions irrégulières, intermittentes et métastatiques, encourager les accès prochains de l'hypocondrie. Alors, on rappelle au lieu d'élection le mal habituel qui s'en est écarté, on rend à l'organe qui en est le siége ordinaire, son accident pathologique, nécessaire à sa physiologie modifiée ; on entretient une fluxion qui diminue, on fixe un exanthème ambulant et on conserve le régime et le genre de vie, et les conditions plus ou moins anormales qui maintiennent chaque santé individuelle : c'est ainsi qu'on remplit les différentes indications du traitement.

Il faut aux hypocondriaques une bonne nourriture, un air bien renouvelé, du travail, des exercices, la promenade à pied, une habitation animée, un entourage de personnes assez dévouées pour supporter sans contrainte apparente les ennuis de leur voisinage, mais assez sincères, assez judicieuses pour lutter par le raisonnement et la volonté contre le trouble et la mauvaise direction des fonctions cérébrales chez ses malades.

Mais comment faire aimer par ceux-là surtout qui en souffrent le plus, ces êtres déplorables qui désolent tous ceux qui les connaissent, qui désorientent la science par l'ubiquité protéiforme du mal qui les ronge, et qui représentent presqu'avec responsabilité, l'injustice jusque dans la plainte, et les exigences aggressives jusque dans l'erreur ?

Les symptômes de l'hypocondrie offrent selon les sexes, les âges, les positions sociales et les occupations ordinaires, certaines différences dont il faut tenir compte.

Il est certain qu'un hypocondriaque qui n'est qu'un égoïste renforcé, persévérant et aveuglé, doit présenter ses appréciations et récriminations au point de vue de sa personnalité, variablement posée.

S'il est célibataire, il s'attristera sur l'isolement auquel il s'est condamné ; s'il est marié, il gémira sur les charges de la famille auxquelles il s'est exposé, mais il s'abstiendra de porter un jugement, même chagrin sur des sujets qui ne le touchent pas, bien différent en cela du mélancolique qui étend par la réflexion le champ de ses tristes préoccupations et souffre, par son intelligence seule, tout ce que l'autre endure dans ses sentiments.

Souvent donc, dans l'hypocondrie, un changement de santé fait avorter l'accès de la maladie et quelquefois le provoque, parce que l'état organique sert principalement de poins d'appui à cette affection.

La manie des médicaments tourmente les hypocondriaques à ce point qu'elle passe pour un symptôme de la maladie, qui de tout temps a arrêté l'attention du vulgaire. Ils mettent une confiance aussi absolue et naïve que versatile et fréquemment renouvelée, dans des procédés thérapeutiques qui les trompent sans les décourager. Le malade imaginaire de Molière est un type à peine exagéré de la victime de l'hypocondrie. Il est vrai que l'affection, consistant principalement dans la concentration de l'attention sur les phénomènes de la vie végétative, les patients doivent rechercher avec avidité les moyens physiques et pharmaceutiques, qui semblent devoir régulariser les fonctions plus ou moins troublées.

La préoccupation douloureuse rapportée à l'organisme matériel s'étend aussi aux émotions instinctives ayant leur origine dans nos facultés primordiales, et l'hypocondriaque

en l'éprouvant reste encore fidèle au caractère profondément égoïste de sa maladie, quoiqu'elle touche à la vie de relation et aux sentiments. C'est ainsi que pour son enfant, pour son ami, pour son proche parent, une personne hypocondriaque accuse un trouble aussi excessif, aussi anormal et aussi irrationnel que s'il s'agissait de ses impressions organiques les plus personnelles; mais cette expansion altruiste est rare.

Ainsi se multiplient sous les pas de l'homme, les occasions de la souffrance morale. Ce n'est pas assez qu'il ait en lui-même et dans les organes de sa double vie, la source toujours ouverte des maux qu'il endure, il faut encore que l'image, le souvenir, l'ombre seule des douleurs passées, fasse renaître des sensations non moins pénibles que la réalité. L'illusion vaut autant pour la peine que pour le bonheur, et non content de passer ses jours dans le chagrin des choses vraies, il craint autant leur mensonge qui ne sert pas à le désabuser.

Un accès d'hypocondrie dure un temps variable, et se renouvelle après une intermittence plus ou moins prolongée; il importe peu de savoir si l'on mérite la qualification d'hypocondriaque, en raison d'un nombre déterminé d'accès successifs, ou par le fait d'un unique accès : il est certain que personne n'échappe dans sa vie à une atteinte quelconque de ce mal ; mais, selon que les revers, les soucis, les fatigues, en persistant, épuisent les résistances de l'organisme moral, prolongent les accès et déterminent les rechûtes, on est réputé hypocondriaque ou considéré comme exempt.

Abandonnée à elle-même, l'hypocondrie peut disparaître, ou augmenter d'importance jusqu'à compromettre les jours du malade, ou enfin durer indéfiniment sans augmentation ni diminution.

Très-rarement, malgré l'opinion qui règne à ce sujet, on

voit l'hypocondrie conduire au suicide. Lorsque le patient parle de la mort comme d'une compensation à ses ennuis, il entend parler du terme prévu du bien et du mal de l'existence, comme d'un fait nécessaire; mais il ne songe pas et ne veut pas songer au passage de la vie au trépas, à l'effort qu'il faudrait faire pour mourir, à la souffrance possible que ce changement entraînera, à ce destin inconnu qui sera peut-être un pis aller.

Devant ces considérations, l'hypocondriaque déjà inquiet, à propos des douleurs physiques, et sans cesse préoccupé des moyens d'y échapper, hésite plus encore par le raisonnement que par l'instinct; il n'envisage plus sans répugnance l'occasion de mourir; souvent il voudrait ne pas être ou être mort, mais il ne veut pas mourir, parce que se faire mourir c'est un acte, c'est un fait pour lequel il faut une initiative, un courage plus ou moins instantané, une volonté plus ou moins énergique.

C'est pourquoi tous les genres de mort lui sont antipathiques, ceux mêmes qui, comme l'asphyxie, le narcotisme et les ouvertures de vaisseaux, ont un caractère négatif et facile, moins effrayant que l'emploi des armes à feu et tranchantes.

La terminaison par le suicide étant rare, il n'est pas surprenant que l'hypocondrie chronique dure très-longtemps et se montre sur des personnes très âgées et ne paraisse pas abréger leurs jours.

Il ne faut pas nier ouvertement devant ces malades la nature des souffrances qu'ils accusent, ni la gravité qu'ils supposent à leur mal; il vaut mieux, sans complaisance comme sans rudesse, recueillir certaines plaintes, donner créances à leurs explications et les diriger délicatement à leur insu, avec une grande persévérance du côté où la nature paraît vouloir leur frayer une guérison.

Cette guérison, toutefois, est difficile, peu solide et peu commune, car la maladie constitue dans le caractère une sorte de seconde nature, et en raison de la profondeur des racines qui envahissent l'organisme, on peut désespérer de rencontrer une médication qui corresponde à cette altération complexe. Mais on trouvera toujours des modificateurs puissants dans les bons conseils, le travail, les voyages, les promenades, le changement d'état et les séparations momentanées, lorsque surtout les malades en espèrent quelque bien, et qu'on leur inspire quelque confiance à cette occasion.

CHAPITRE X

DE L'ÉTAT NERVEUX OU NÉVROPATHIE

SOMMAIRE

La névropathie est représentée par une évolution pénible des fonctions, et causée par une prédominance de distribution du fluide nerveux sur le fluide sanguin. Mais il y a trois sources d'émanation nerveuse, celle du cerveau et celle des sens, correspondant toutes deux aux manifestations de la pensée et de la volonté, et celle qui influence la vie plastique, les organes d'assimilation et de nutrition. De là, trois modifications morbides de la névropathie, pour les causes et pour les effets, pour les symptômes et pour le diagnostic. De là une grande diversité d'indications thérapeutiques, et l'association du traitement moral à la médication physique.

CHAPITRE X

—

DE L'ÉTAT NERVEUX OU NÉVROPATHIE

La puissance nerveuse et les forces sanguines se partagent la direction de nos fonctions: leur prépondérance est alterne dans les phénomènes de la vie, et s'accuse par des symptômes particuliers à chaque système. Si l'influence sanguine prédomine, cette influence se montre par la force, l'énergie, la stabilité du jeu organique, l'expansion périphérique, une tendance à l'exagération plastique, c'est-à-dire à l'excès des matériaux produits mais utilisés. Si c'est l'influence nerveuse qui prend le dessus, le résultat s'annonce par une mobilité plus grande dans les fonctions, et par l'élaboration imparfaite des matériaux de la nutrition, ce qui donne lieu à la pâleur et à l'amaigrissement. La faiblesse musculaire ne disparaît que sous les secousses énergiques distribuées aux agents de la résistance par le fluide nerveux; une vive susceptibilité s'établit en face des impressions les plus ordinaires, et la réaction contre tous les chocs et motifs d'action dépasse en importance et en intensité les causes auxquelles elle répond; enfin, le tempérament nerveux persiste à travers tous les accidents de la vie physique et morale. L'état pathologique est comme l'état de santé, soumis aux conséquences particulières de la prédominance de l'un ou de l'autre système. Avec l'excès du cours sanguin, on voit la fièvre, la chaleur, la rougeur, les abcès, les fluxions catarrhales, les accidents critiques et les désorga-

nisations de tissu; avec l'exagération de l'influx nerveux, on voit des phénomènes morbides instables, des douleurs sans traces, des accidents sans réaction importante pour la texture organique et le rétablissement du jeu des fonctions, rendant la santé sans convalescence, et troublant la vie sans occasionner de maladie, provoquant des orages au milieu d'un ciel pur, et rétablissant le calme dans le cours même de la souffrance.

Pour comprendre la disposition morbide morale, que nous désignons sous le nom d'état nerveux général, il faut connaître les éléments qui constituent les fonctions nerveuses : c'est par le système nerveux que nous sommes en rapport avec le monde extérieur, et la vie de relation qui en résulte se traduit en sensations, sentiments, connaissance.

Le cerveau et les nerfs qui le prolongent servent aux perceptions. Les filets nerveux fournissent au centre cérébral les sensations obtenues par les surfaces par lesquelles ils se terminent et que nous appelons surfaces sensoriales.

Ces surfaces ou sens sont les portes par où les objets du monde extérieur demandent à pénétrer en nous : la lumière par les images de la retine, l'air par les sons du labyrinthe, les corps solubles par les saveurs distinctes sur la langue, les corps tangibles par leur impression sur la peau et la main, les corps volatils par leurs émanations sur la membrane olfactive.

Mais entre l'action de la masse cérébrale dont les fonctions se rapportent aux phénomènes de la pensée, et l'action des sens qui nous traduisent le monde en sensations, il y a, au profit du développement organique, un troisième élément nerveux, appelé appareil gangliannaire, ou système des nerfs viscéraux. Ces nerfs, distribués dans les organes végétatifs, foie, estomac, intestins, poumons, cœur, se char-

gent d'envoyer au centre perceptif et de recevoir de lui les stimulations, les avertissements, les convocations sympathiques, qui doivent unir toutes les parties de l'admirable ensemble humain.

Ainsi, de ces trois ordres d'éléments nerveux, le cérébral, le sensorial et le ganglionnaire, découlent trois sources d'impressions dont la variété et la mesure, normale ou excessive, produisent le désordre ou la santé dans chaque système correspondant.

Le cerveau travaillant sur les propriétés abstraites des choses, produit les pensées dont la nature réagit sur l'état organique, pour y maintenir le calme ou provoquer l'excitation.

Les nerfs plongent, par leurs extrémités sentantes, dans un milieu que l'éducation, les habitudes et les influences accidentelles, rendent plus ou moins favorable aux sensations qu'ils rapportent en la modifiant.

Enfin, quand les erreurs de régime et d'hygiène compliquent le jeu des fonctions digestives et assimilatrices, les filets sensibles qui font partie du système de la vie des organes, renvoient des avertissements douloureux au centre commun ; et là, se réunissent les sources de l'excitation nerveuse pour s'irradier en réponses pathologiques dans la triple direction qui correspond à leur origine.

C'est pourquoi nous désignons sous la dénomination générale et collective d'état nerveux, cette triste complexité de souffrances, qui se traduit à l'observateur par l'ensemble le plus compliqué des douleurs de l'organisme.

Pour les causes, l'état nerveux, ou névropathie provenant du cerveau, tient surtout aux habitudes de l'éducation. Il est certain qu'une température toujours douce et caressante, l'absence de fatigues musculaires, les occupations exclusi-

vement intellectuelles, comme la lecture et les travaux de cabinet, les recherches sensuelles de la musique, des soirées, des spectacles et des bals, contribuent à exalter l'excitabilité cérébrale, et le vagabondage de l'imagination, et à mettre le cerveau dans cet état anormal qui donne à ses actes un cachet d'irritation et d'irrégularité fonctionnelle.

L'état nerveux provenant du trouble des sensations trouve une série de causes provocatrices dans l'excès des stimulations sensoriales, dans l'abus de l'exercice d'un sens, dans une certaine faiblesse de tempérament et dans les conséquences d'une maladie qui a diminué les forces générales et spéciales.

L'état nerveux dont le point de départ réside dans la modification pathologique des organes digestifs, rencontre des provocations morbides dans un régime trop excitant : l'usage du thé, du café, de l'éther, du haschich, des vins blancs et des assaisonnements sapides, contribue à donner aux viscères une susceptibilité particulière, qui se traduit par des gastralgies, des entéralgies et des spasmes névralgiques.

A ces causes se joignent les accidents qui agissent pour les corroborer, comme les chagrins, les veilles prolongées, les excès vénériens. Souvent la névropathie consiste dans la dépression des ressorts nerveux, dans la détente des forces de réaction, ce qui donne lieu à des indications de traitement opposées à celui que la surexcitation morbide fait rechercher.

C'est une grande question que celle de savoir dans quelles proportions les maladies, par cause d'irritation excessive, se montrent à côté de celles où domine la faiblesse ; car les symptômes des unes et des autres ne sont pas toujours très-différents, et les occasions de les contracter sont souvent identiques en apparence.

Nos grandes fonctions, après avoir subi l'action des modificateurs généraux de la vie physique, comme le froid, la chaleur, l'air et l'électricité, sont d'abord surexcitées, et les affections qui les travaillent ont alors un cachet d'irritation nerveuse ou sanguine, c'est la force vitale résistante et réagissante qui fait les frais de ces accidents à forme irritative; mais si par la répétition même des impressions modificatrices, cette force de résistance et de réaction s'épuise et fait défaut à nos organes, on aura pour conséquence une série opposée d'accidents morbides, caractérisés par des symptômes de faiblesse et d'atonie, plus réels que visibles, mais importants à reconnaître vis-à-vis du traitement.

Certains observateurs de la double santé de l'esprit et du corps, inclinent à penser qu'en hygiène, en médecine et en économie politique, le traitement atténuant, la diminution des excitants, la restriction des plaisirs, la modération des jouissances, l'intimidation et la compression, tout ce qui arrête l'essor d'une émancipation indéfinie, mérite d'être employé de préférence, et correspond à la nature la plus fréquente de nos maladies physiques et morales.

L'opinion contraire qui attribue à nos insuffisances physiques et métaphysiques, une cause prochaine de dépression et d'affaiblissement, et par suite, le besoin du régime tonique et des encouragements moraux, compte aussi des partisans; mais il résulte de la différence de ces manières de voir, une opposition encore plus importante dans les procédés d'éducation générale et particulière, qui retentit sur le bonheur des hommes et sur leur caractère définitif.

Là où les dogmes de liberté, d'émancipation, règnent dans leurs conséquences pratiques, on voit adopter les principes de spontanéité individuelle et de foi dans les forces personnelles, qui laissent aux sciences et à la philosophie un



large développement national et privé ; là où les idées de tradition, d'autorité, de dépendance et de soumission aux choses de révélation, obtiennent du crédit et germent dans les esprits, on voit apparaître les formes gouvernementales et les préceptes de direction qui se traduisent par une limitation de toutes nos aspirations, par des formules de négation et par des mesures coercitives, au point de vue du progrès.

Toutefois, en dehors de la valeur intrinsèque de ces systèmes, et des convenances de leur application, on doit reconnaître que l'état nerveux, accompagnant certaines constitutions et y prédominant, demande d'une manière spéciale et absolue, des ménagements et des soins que nous allons indiquer.

Lorsqu'il y a influence héréditaire, c'est à l'ensemble organique qu'il faut adresser les médications spécifiques ; mais lorsque les occupations, le régime et les habitudes paraissent causer les accidents névropathiques, il est nécessaire non-seulement d'attaquer ces causes, mais aussi de surveiller les organes les premiers atteints, afin d'empêcher le désordre nerveux de se répandre plus loin.

En général, en reconnaît la débilité et l'affaissement du système nerveux, quand les accidents qui en dépendent, se prolongent, se diversifient et en quelques sorte, s'éparpillent à travers l'organisme, sans provoquer des mouvements de réaction ; alors la circulation, la calorification et la digestion demeurent languissantes et ne répondent plus aux stimulations qu'on leur adresse.

Ce défaut d'énergie indique l'opportunité des excitants et reconfortants qui peuvent arriver par l'intermédiaire du sang aux organes allanguis par son appauvrissement.

On sait que cette condition est une cause indirecte de

l'abandon des forces nerveuses qui refusent leur concours à des appareils et à des fonctions réfractaires à l'action vivifiante d'un sang à composition normal.

La nutrition est donc le point de départ de toutes nos activités fonctionnelles, et les forces vitales dans ce qu'elles présentent de plus intime et de plus abstrait, sont sous la dépendance de la liqueur de la vie et du nombre de globules et de particules ferrées qu'elle contient.

Aussi, après avoir restitué au fluide sanguin les éléments dont l'absence s'accuse sur nos actes physiologiques, après avoir nourri substantiellement avec des viandes azotées, des malades étiolés, faibles et fébricitants, dont les organes avides de matériaux solides et fixes, semblaient demander grâce devant un si énergique traitement, après avoir procuré à toutes nos fonctions un point d'appui de résistance plastique, on constate que la susceptibilité, la délicatesse, les tendances à l'irritation, ont disparu.

Contre les névroses et douleurs névralgiques qui ne se rattachent pas à l'état du sang et à l'imperfection de la nutrition, la médecine possède des remèdes particuliers, paraissant agir spécialement sur les agents nerveux, et qui sont empruntés à la botanique, à la chimie et à la physique. La belladone, la jusquiame, la valeriane et ses composés, la noix vomique et son alcali, fournissent, sous les divisions les plus infinitésimales et sous des doses quelquefois impondérables, des médicaments d'une puissance assez grande pour balancer les effets de la névropathie.

C'est après avoir satisfait par l'emploi de ces substances médicamenteuses, aux indications que nous venons d'énumérer, qu'il est permis de compter sur les ressources de l'hygiène et du traitement moral.

Et c'est pour coordonner les actes de la vie de relation

et l'ensemble des fonctions nerveuses, qu'il faut faire intervenir les règles de cette hygiène, qui d'ailleurs sont d'accord avec celles de la morale ordinaire, et entraînent avec elles l'adhésion et la soumission de tous les esprits.

Car, avec toutes les prescriptions dogmatiques imposées au nom de la raison et de la philosophie, l'hygiène morale enseigne l'abstention de certaines choses, et l'adoption possible pour d'autres ; elle met en honneur les mêmes vertus, et en proscription les mêmes défauts ; elle vante la patience et la résignation, comme le courage et l'initiative ; elle fait honte à la défaillance et au désespoir.

La susceptibilité nerveuse et l'état nerveux général étant associés à tous les tempéraments, il arrive que les symptômes qui les traduisent, prennent la teinte de la santé constitutionnelle du malade observé. La névropathie d'un sujet sanguin, comporte plus d'agitation expansive, de rapidité aiguë dans l'évolution des phénomènes morbides ; celle d'un individu bilieux et veineux présente une concentration marquée, avec tendance à la tristesse et à la dépression.

La douleur est une perturbation qui accompagne presque tous les dérangements de nos fonctions ; mais elle est l'apanage fatal de toutes les modifications de la force nerveuse. Les névralgies sont des affections douloureuses des filets du système lui-même. Les gastralgies et enteralgies sont des troubles purement nerveux de l'estomac et des intestins.

On conçoit donc que pour rétablir le calme et l'intégrité des fonctions lésées, il faille atténuer la susceptibilité du principe nerveux et modérer l'expansibilité du fluide sensible, et on en trouve principalement les moyens dans les antispasmodiques et dans l'éloignement des causes morales de trouble et d'excitation.

CHAPITRE XI

DE LA MÉLANCOLIE

SOMMAIRE

Elle consiste dans une disposition progressive du caractère vers la réflexion et la sérieuse concentration à la suite de l'expérience et des émotions de la vie. Elle appartient particulièrement aux intelligences très cultivées. Elle ne réside pas dans un état particulier et primitif des humeurs sanguines ou biliaires, mais dérive plus probablement du cerveau et des facultés spéciales de l'intelligence. Toutefois, elle est encouragée par les tendances du tempérament et le trouble des fonctions plastiques. Elle s'associe aux passions prédominantes des âges, à l'amour dans la jeunesse, et à l'ambition dans l'âge mûr. Les préoccupations du mélancolique, à l'inverse de celles de l'hypocondriaque, sont causées par le monde extérieur, et non par les réactions de l'égoïsme. La fatigue imposée par un mélancolique est contagieuse. Le traitement moral est seul efficace, mais peu décisif contre cette maladie très réfractaire aux diverses médications.

CHAPITRE XI

—

DE LA MÉLANCOLIE

La vie est si sérieuse, tant d'ennuis l'accompagnent, tant de chagrins la traversent, une si grande somme d'efforts est nécessaire pour conquérir l'existence matérielle et combler nos besoins ; nos jouissances sont si courtes et les événements viennent si fréquemment légitimer nos craintes, que nous inclinons naturellement à la fatigue de l'esprit et du corps, à la gravité, à la tristesse et à la mélancolie.

Cette disposition progressive et cette teinte de plus en plus sombre que revêt le caractère, depuis l'enfance qui est l'ignorance, jusqu'à la vieillesse qui est l'expérience, témoigne de la fréquence et de l'importance des causes qui président au développement de l'affection mélancolique. Cette maladie dans laquelle le moral encore debout assiste avec la conscience de ce qu'il éprouve, au désordre qui le travaille, a été observée de tout temps et en tout lieu. Aristote pensait qu'elle envahissait surtout les esprits cultivés, ceux que l'étude, les réflexions et les méditations portent à voir le côté difficile et décevant des choses de la vie, ceux aussi qui, appelés par les conquêtes de l'intelligence, et par ce qu'on nomme le génie, à dominer les affaires humaines, et à diriger la politique des peuples, ont à redouter à la fois l'ingratitude et les persécutions de leurs semblables ; ceux encore qui, pénétrant plus ou moins par les sciences et la philosophie dans les secrets de la nature,

se sentent arrêtés par leur insuffisance devant la profondeur inconnue des mystères qu'elle recèle, et, pour prix de leurs labeurs, reçoivent les démentis du progrès, les contre-épreuves de l'expérience et les injures de la rivalité. Alors, après avoir assisté à la chute de leurs espérances, oscillant sans cesse entre le doute et la foi, s'épuisant en de vaines tentatives, pour échapper à eux-mêmes, ils éprouvent les premières atteintes de ce mal, décrit par le premier philosophe qui parla au nom de la raison.

Les auteurs qui donnèrent le nom de mélancolie à l'affection qui nous occupe, empruntèrent aux idées régnantes la cause dont cette dénomination suppose l'influence. Mais le sens étymologique du mot mélancolie, *bile noire*, n'est plus en rapport avec les conditions variables, multiples, alternantes et compliquées que nous lui reconnaissons.

Au temps de Galien, on attribuait aux principaux liquides qui parcourent le corps, sang, lymphe et bile, l'action la plus primitive sur l'ordre et la régularité des fonctions ; on ne connaissait pas le système nerveux et on n'appréciait que d'une manière erronée le cours normal du sang et le mode secrétoire des glandes. L'intervention de la bile et de l'atrabile, ne signifiait rien autre chose que l'importance de la digestion biliaire, comme symptôme de l'affection mélancolique, importance qui n'est pas contestée, mais qui est réduite à une moindre valeur.

De même que pour l'hypocondrie, on a cru pouvoir ranger parmi les maladies mentales ou cérébrales, la mélancolie qui n'est pour nous qu'une maladie nerveuse vague, et une disposition du caractère, plus ou moins envahissante.

Elle part du cerveau, cela est probable, et c'est ce qui lui donne cette multiplicité de formes symptômatiques, par lesquelles les malades accusent leur état. Mais les mélan-

coliques ayant conscience de leur mal, désirant mourir, n'ayant d'originalité que contre eux-mêmes, et suivant dans leur conduite des allures plus fâcheuses qu'extravagantes, ne peuvent être considérés comme atteints de folie.

S'ils en sont plus voisins que ceux qui jouissent d'une parfaite santé morale, c'est que, par la persistance de la modification nerveuse qui préside à l'affection mélancolique, l'économie s'affaiblit et présente plus d'aptitude aux autres maladies de même nature, et à l'aliénation mentale.

Dans la mélancolie, chaque appareil peut être dérangé à son tour; l'estomac digère mal, le cœur bat irrégulièrement, les secrétions sont augmentées d'un côté, diminuées de l'autre, et c'est à travers ces différences que la névropathie se fait jour.

Les forces musculaires suivent les variations que subit la nutrition générale, influencée par l'état nerveux, avec lequel navigue péniblement, comme sur une mer orageuse, le mélancolique désorienté. Tantôt impétueux, énergique et exagéré; tantôt mou, indolent et découragé, il est toujours au dessous ou au dessus de l'obstacle qu'il doit vaincre ou rencontrer.

Le sommeil qui déjà dans l'état normal, présente selon les âges, les tempéraments et les constitutions, des différences sensibles, offre chez les mélancoliques des dérangements dont la gravité réagit sur les autres fonctions, et accroît les symptômes morbides. Il est coupé de réveils fréquents et agité de rêves, ou au contraire lourd, épais, et comme ennuyeux pour le patient.

Nous disons ennuyeux, parce que le sommeil étant une fonction de l'organisme qui appartient autant à la volonté qu'à l'état plastique, procure du plaisir ou du dégoût, du

charme ou de l'antipathie, de la réparation ou de la fatigue, selon les circonstances qui dirigent le système nerveux cérébro-viscéral.

Les sensations, dont la valeur, la netteté et l'intégrité dépendent de l'état organique des appareils sensoriaux qui les transmettent à l'encéphale, sont modifiées et présentent une vivacité insolite ou une lenteur exceptionnelle dans la mélancolie.

Mais les facultés supérieures du jugement et de la réflexion, ne demeurent pas longtemps intactes, elles offrent une modification de nature douloureuse; l'impatience, la colère, la violence se mêlent à leurs produits, en dépit des réserves et restrictions des malades. La raison peut donc s'obscurcir, puisqu'elle n'agit que sur des matériaux confus, irréguliers et mal coordonnés; la mélancolie ne se développe ni brusquement, ni complètement, elle débute par les faibles nuances d'une vague tristesse, qui intéressent et séduisent plutôt qu'elles n'inquiètent, et se traduisent, en effet, dans la poésie et dans la littérature, par les expressions les plus touchantes et par les plus douces images où les arts rendent compte des souffrances délicates du cœur.

Pourquoi l'âme humaine incline-t-elle, comme par une pente naturelle, vers la douleur et la tristesse ? pourquoi se laisse-t-elle tomber comme avec volupté dans l'abîme de la mélancolie ? Est-ce un pressentiment de la courte durée de ses jouissances et de l'inanité de ses plaisirs une déception anticipée de nos désirs et nos joies ? Serions-nous infidèles à notre destinée aussitôt que nous ne suivons plus un chemin bordé d'épines, où nous laissons par lambeaux notre bonheur, comme les troupeaux y laissent leur laine ?

Nous ne pouvons répondre sûrement à cette interrogation

mais nous constatons encore une fois combien facilement s'exalte en nous le penchant mélancolique, et comment se justifie la fréquence de cette maladie du caractère.

Les prédispositions qu'elle suppose sont d'abord celles du tempérament veineux, dans lequel déjà se trouve gêné et ralenti le travail de l'assimilation digestive, ensuite celles de l'âge moyen de la vie, où toutes satisfactions obtenues du côté physique, par le développement plastique qui est le but de la nature, font place à des besoins d'un ordre supérieur, représentés par les passions laborieuses de l'ambition, de la fortune, des honneurs et du commandement.

La mélancolie n'existe pas dans l'enfance autrement que comme le symptôme indéterminé d'une souffrance organique, mal comprise, à cet âge d'insuffisance et d'imperfection.

Elle apparaît dans la jeunesse, comme les nuages qui passent au printemps devant le soleil, pour ménager l'énergie de ses rayons sur les bourgeons de la vie en progrès. Elle n'est alors que l'espérance inassouvie et toujours haletante des jouissances qui doivent compléter l'existence.

On peut observer, par les symptômes les plus accusés du mal mélancolique, que l'amour sous toutes ses formes, avec ses tendances idéales et matérielles, abstraites et concrètes, tourmente principalement la jeunesse qui s'enfuit.

La nature a environné l'impulsion érotique, des épreuves les plus variées, peines et plaisirs, illusions et déceptions. C'est avec ce sentiment que l'homme tour-à-tour ardent à connaître ou indifférent jusqu'à l'oubli, se plonge dans l'extase ou s'élance au-devant de toutes les promesses sensuelles.

Si l'âge mûr a le triste privilége de subir dans sa plénitude la maladie qui nous occupe, et dont les accès sont alors plus importants et plus fréquents, cela vient de la

condition de l'intelligence et de l'accomplissement relatif de notre destinée. Aucun autre âge ne goûte davantage le fruit nauséabond de l'expérience, et comme il n'y a plus lieu, dans les vicissitudes de la vie, de rien attendre avec longue espérance, ni même de rien souhaiter avec grande ardeur, on tombe dans la mélancolie par une pente rapide, qu'on remonte bien difficilement.

La vieillesse subit l'invasion du mal mélancolique par les mêmes causes que l'âge moyen, c'est-à-dire par les progrès de l'esprit dans la voie des épreuves, mais les infirmités qui nous accompagnent avec ce mal lui donnent alors de nouveaux points d'appui. L'habitude d'observer et de juger, qui prédomine sur le pouvoir de changement et d'action, rend le vieillard sérieux et réfléchi, plus tenace aux regrets et plus attaché aux réalités pénibles qui occupent son esprit ou ses organes.

Nous sommes autorisé à croire que l'homme offre une proie plus facile que la femme à la mélancolie : des luttes plus sérieuses, des fatigues plus grandes, des échecs plus nombreux l'attendent sur le chemin qu'il doit parcourir ; tandis que la femme, vivant d'émotions plus rapprochées, traverse plus vivement les causes où l'esprit humain s'abîme par les douleurs de la réflexion.

Nous observons aussi qu'une constitution faible, épuisée par la maladie ou les travaux, offre une invasion plus facile à la mélancolie. Chaque passion satisfaite laisse une dépression, un vide que comble souvent un accès de cette maladie, et c'est dans cette circonstance bien connue qu'on puise les préceptes moraux de la modération et de l'économie des jouissances.

Mais si le patient s'isole alors tout-à-fait, recherche la solitude et se complait, dans ce retour sur lui-même, au

silence apparent de la nature, et qu'il se démette en quelque sorte de ses fonctions intellectuelles et sentimentales, pour ne plus aspirer qu'au repos végétatif, il exaspère son mal, et il le nourrit au lieu de le chasser, car c'est l'essence de la mélancolie de vivre en baillant la vie, de regarder sans voir, d'entendre sans écouter, de ne plus rattacher aux choses leur sens harmonique, en un mot, d'être en désaccord avec la nature.

Cette maladie du caractère se gagne par contagion ou voisinage moral, de sorte que ses victimes, qui ne guérissent pas dans la solitude, ont encore le privilége d'étendre leur mal sur ceux qui les approchent ; il s'échappe d'eux comme une effluve ou émanation de tristesse, qui réagit sur la respiration morale de ceux qui les entourent. Les fuir est donc une nécessité, car leur état persiste si longtemps, et résiste si énergiquement aux efforts médicateurs, qu'à moins d'être fixé par la conscience, la tendresse ou l'intérêt, il faut renoncer à leur prodiguer ces soins, qu'on accorde avec tant d'espérance et de consolation, à d'autres malades d'un genre différent.

Du reste, on vit longtemps et on atteint même la vieillesse avec cette déplorable affection, mais les relations des diverses parties du système nerveux entre elles, amènent dans l'ensemble de l'économie des perturbations qui s'étendent de la fonction à l'organe, et favorisent ces altérations de tissus et ces désorganisations de leur trame, traduites par des squirrhes, des cancers et des obstructions viscérales ; à ce point, les causes et les effets morbides se confondent, et leur inversion rend encore plus obscur un traitement déjà difficile à indiquer.

Toutefois, peut-on résister au devoir ou au désir d'apporter aux mélancoliques un soulagement quelconque à leurs souffrances ? On les a considérés quelquefois, avec une

sévérité dogmatique fâcheuse, comme des égoïstes ou des méchants, responsables dans leur conduite, des écarts auxquels donne lieu la complaisance du *moi* pour les impulsions passionnelles : nous ne croyons pas qu'ils possèdent cette force de résistance morale qu'on leur suppose, et nous craindrions d'en faire un prétexte à l'indifférence pour des infortunes qui ne doivent jamais lasser les cœurs compatissants et dévoués à leurs semblables.

Une grande surveillance répressive sur soi-même, l'habitude de réagir de bonne heure sur les mouvements tumultueux de l'âme, une bonne santé ordinaire, des circonstances faciles dans la vie sociale et domestique, formeront un ensemble de première défense contre la mélancolie, et rendront plus maladroits ou plus coupables ceux qui, dans ces conditions, se laissent prendre par défaut de courage et de stoïque résignation !

Plus excusables sont certains malades nés délicats et sans énergie, et qui par accident sont exposés à des luttes trop prolongées, à des malheurs immérités et à d'incessantes déceptions ; ceux-là, il faut les encourager, leur infuser des forces morales, attiser le feu de l'espérance qui languit en eux, et ramener une confiance qui se trahit elle-même.

Dans ce court tableau des symptômes de la mélancolie, on voit les différences qu'elle présente avec l'état nerveux général et avec l'hypocondrie.

La mobilité nerveuse, l'attrait des émotions sans cesse renaissantes, les réactions vives et plus étendues que profondes, une grande disposition aux douleurs névralgiques et aux viscéralgies, un teint pâle, une circulation inégale, un ensemble de constitution délicat, s'accordent avec la névropathie générale, et attestent surtout la diathèse sur laquelle se greffent les accidents spéciaux de l'état nerveux.

L'hypocondriaque ne change pas aisément d'émotions et il se fait remarquer au contraire par la tenacité avec laquelle il adhère à des idées nées de certaines impressions.

La nature de ses préoccupations étant toujours relative à sa personnalité égoïste, rien ne le dérange du sauvage plaisir avec lequel il s'y livre; il est inquiet et morose, sans être triste ou expansif, et ce n'est qu'en flattant sa sollicitude de bien-être, qu'on attire son attention et ses communications.

Il revient sans cesse aux encouragements qu'il a rencontrés, et alors même qu'il paraît distrait et indifférent à la poursuite de son bien-être, il combine intérieurement les moyens de l'obtenir. Lorsque M. Argan consent à passer pour mort afin d'entendre Béline faire son oraison funèbre, sa complaisance n'a pour but que de connaître quels soins lui restaient à réclamer, et s'il se soucie très-peu de l'opinion qu'il inspire, il songe encore moins à se corriger.

Le mélancolique ne lui ressemble pas, il est atteint d'une souffrance qu'on pourrait dire plus noble, s'il est vrai que la douleur ennoblisse l'homme, quand elle est dignement supportée; en tous cas, sa souffrance a des causes moins égoïstes et moins organiques que celles de l'hypocondriaque. Les mélancoliques étendent au loin et sur le monde moral qui les entoure, le voile de leur affection, et leur intelligence cultivée leur fait souvent produire dans la sphère des idées, les beaux modèles de littérature triste et sentimentale que nous admirons. Leur pensée réservée à la mélancolie, s'inspire d'un sentiment d'idéal qui se traduit chez eux, malgré leurs efforts d'humilité et de concentration philosophique; beaucoup d'entre eux, feignant de dédaigner la gloire et l'opinion des hommes, voudraient comme Charles-Quint, écouter sous le drap des fausses funérailles, les chants de leur apothéose et le bruit de leur génie posthume.

Les causes de la mélancolie sont aussi plus générales et plus extérieures que celles de l'hypocondrie ; les brouillards de l'Angleterre fournissent positivement le spleen, ou l'accès mélancolique, dont le vent d'Est multiplie les ravages, tandis qu'ils diminuent avec la douceur hygrométrique des vents d'occident, comme on le voit par l'abaissement du chiffre des suicides, dès que le changement météorologique se manifeste. Mais pour échapper à ce mal qui les atteint, les citoyens de ce grand pays ne vont pas sottement accuser leurs organes abdominaux, ni les tourmenter de drogues empiriques ; au lieu d'attendre ce bien-être dans les stériles plaintes de l'égoïsme, ils cherchent à travers la terre le confortable que fournit l'industrie ; ils exposent leur vie, au lieu de trembler pour elle, et, à l'inverse des hypocondriaques, ils défient et repoussent l'ennemi par l'énergie et le stoïcisme. Quelle distance entre la pusillanimité du malade imaginaire qui compte les grains de sel de son œuf et le nombre de ses pas dans la chambre, comparée aux efforts virils de certains mélancoliques, combattant la nature et leurs semblables avec une indomptable opiniâtreté !

N'offrons donc pas à la mélancolie les ridicules remèdes de la pharmaceutique, et entreprenons pour elle l'orthopédie morale, si difficile qu'elle soit.

C'est surtout aux moyens préventifs qu'il faut songer, et c'est à deviner les dispositions d'un caractère, qui incline vers la mélancolie, qu'il faut appliquer ses ressources de diagnostic.

Ne pas s'effrayer du nombre de nos passions, mais plutôt éveiller à propos ceux de nos penchants dont le silence laisse sans antagonisme certaines forces exubérantes, provoquer les instincts légitimes, donner à l'activité morale son degré physiologique, remplir la vie d'un travail soutenu

et uniforme, s'imposer pour but, des satisfactions spéciales aux désirs les plus conformes à chaque destinée, tout cela constitue les indications principales du traitement à opposer à la mélancolie.



CHAPITRE XII

DES MALADIES PARTICULIÈRES DU CARACTÈRE

SOMMAIRE

Le caractère n'est pas le seul produit des habitudes ni des premières impressions, car il résulte principalement de la prédominance de certaines facultés primitives en exercice. Mais, en tout cas, s'il se modifie individuellement et collectivement par des circonstances de temps et de lieux, par les découvertes sociales et par les accidents inscrits dans l'histoire, il accuse encore à travers le conflit des passions qui le constituent, le trouble particulier d'une ou de plusieurs de nos facultés fondamentales, et c'est dans ce trouble qu'apparaissent les maladies particulières du caractère ou les passions déterminées.

CHAPITRE XII

—

DES MALADIES PARTICULIÈRES DU CARACTÈRE

Quand même il serait prouvé que le caractère original de chaque homme, au lieu de consister dans la manifestation de certaines facultés primitives prédominantes, n'est que le produit des premières impressions et des habitudes, il n'en demeurait pas moins certain que les manières de voir, de sentir et d'agir, même primitives, sont sujettes à changer, à varier et à s'altérer, rapidement ou lentement, par une quantité de motifs dont l'étude nous est réservée.

Les accidents brusques ou les modifications insensibles qu'on introduit dans l'éducation nationale, les découvertes nouvelles agissant sur les masses, le progrès des esprits dans la voie des idées philosophiques, tout ce qui nous soustrait aux exigences de la routine et à la compression des systèmes de tradition et d'autorité, produit, dans les masses comme dans les individus, des différences morales faciles à constater d'une époque à une autre.

Le caractère des Français ne fut pas toujours regardé comme gai. L'empereur Julien disait des Parisiens : « Je les aime, parce que leur caractère, comme le mien, est austère et sérieux » ; à Rome, aussitôt que le trône des Césars fut affermi, le peuple montra une soumission et une faiblesse inouies, et cette transformation fut sensible même aux contemporains. Tibère était fatigué de la bassesse de ses concitoyens, et Trajan essaya vainement de faire re-

prendre à la nation ses libertés confisquées. C'est alors que Juvenal pouvait reprocher à cette nation jadis si grande, si opiniâtre en ses desseins, si grave dans ses allures et si digne dans sa conduite, d'être devenue frivole, légère, inconstante et humble.

Notre époque moderne offre d'aussi éclatants témoignages des vicissitudes morales que subissent les caractères nationaux.

En Angleterre règnent aujourd'hui la tolérance, la liberté, l'industrie, le goût des arts et des sciences, et le sentiment d'un avenir progressif ; il en était tout autrement au temps d'Henri VIII, d'Edouard VI et d'Elizabeth, et il eût été difficile de prédire dans le peuple inhumain, esclave et superstitieux de cette triste époque, la première des nations de l'Europe actuelle, pleine de richesse, de génie, et de puissance sociale.

Montesquieu, qui, en s'occupant des faits et en les décrivant historiquement, les transforme en droits et en lois, sans égard aux conditions multiples dans la genèse des choses, proclame que pour les états despotiques la crainte, pour les monarchies l'honneur, pour les républiques la vertu, forment le triple ressort de chaque forme gouvernementale.

Mais le caractère national ou individuel, collectif ou particulier, n'est jamais exclusivement craintif, ambitieux ou vertueux ; la crainte n'est qu'un défaut de courage et d'estime de soi, et l'honneur n'existe pas plus sans la vertu, que la vertu ne peut subsister en l'absence de l'honneur. On le voit donc, le moral humain, même en proie à une passion énergique, reste encore le composé complexe que l'analyse cherche à déchiffrer, et que la médecine veut conduire ; il varie par le temps, il est soumis à toutes sortes

d'influences, et ne se montre jamais entier dans aucun moment pratique de la vie. C'est dans l'association de plusieurs dispositions primitives, dans leurs combinaisons réciproques, et dans les luttes de leur antagonisme, que naissent, comme des résultantes de forces différentes, les décisions plus ou moins empreintes de la couleur d'une de nos passions instinctives. Mais si nos impulsions, les plus simples en apparence, offrent encore des traces de leur mélange et du combat qui les dégage de tout ce qui complique l'unité d'un sentiment, l'étude de la lésion de ce sentiment n'en est pas moins possible, et c'est cette étude que nous allons poursuivre.

CHAPITRE XIII

DÉVIATIONS DU CARACTÈRE DANS LA PHILOGÉNITURE

SOMMAIRE

Cette faculté relie l'individu à l'espèce, dans toute la série animale, mais s'associant chez nous à tous les instincts relevés de la nature, elle dure plus, elle commande mieux et nous inspire plus heureusement. Toutefois, le concours qu'elle reçoit, la fait souvent dévier, et les mauvaises éducations données aux enfants traduisent ces fâcheuses déviations. — L'Erotisme prédominant la rend faible, le défaut de culture intellectuelle des parents la rend, pour l'enfance, incomplète et maladroite. On dit de ces parents qu'ils aiment sans discernement et pour eux seuls. — La philogéniture privée d'amitié, de bienveillance et du calcul de la réflexion, est une source de mécomptes dans la vie sociale et domestique.

CHAPITRE XIII

—

DÉVIATIONS DU CARACTÈRE DANS LA PHILOGÉNITURE

L'attention des moralistes est sans cesse appelée sur la direction de ce penchant, auquel sont attachées et la perpétuité de l'espèce et sa destinée sociale. Tous les systèmes de l'éducation de la première et de la seconde enfance s'y rapportent, beaucoup de joies et de douleurs dans la vie de la famille en dépendent, et l'on peut dire que son développement régulier et intelligent, assurerait au genre humain les meilleures conditions d'une heureuse existence.

Nous partageons avec tous les animaux l'instinct qui nous relie à notre espèce par l'amour des enfants, de même que les femelles ont généralement le monopole de la protection des petits et les moyens de la rendre efficace, la mère possède sur le père la supériorité de l'impulsion philogénique, qui la place, dans notre espèce, entre l'homme qui est moins soumis et les animaux qui en reconnaissent plus directement le puissant empire.

Mais ce qui relève, pour notre espèce, la nature trop primitive de cette disposition, c'est son union avec les sentiments supérieurs de l'amitié et de la bienveillance, avec le besoin d'être approuvé, et par suite d'être honnête, juste, vertueux et distingué.

Un cortège si nombreux de qualités peut étourdir dans son développement le sentiment qui nous occupe, c'est pourquoi il faut mesurer leur concours, les subalterniser

dans leurs prétentions, et obtenir par leur équilibre que l'amour pour les enfants domine, en accomplissant la route qu'il doit parcourir, toutes les suggestions qu'y mêlent nos passions.

L'attachement pour les petits ne dure pas chez les animaux au-delà des exigences de leur enfance imbécile. Aussitôt que l'animal se suffit à peu près à lui-même, ou que la protection de sa mère est arrêtée par les obstacles qu'elle rencontre, l'instinct de la philogéniture s'affaiblit et puis disparaît.

S'il en est autrement pour nous, c'est que, porté au-delà de sa destinée isolée, par l'action vivifiante des penchants voisins, il vît encore après l'épuisement de ses ressources personnelles.

Dans les progénitures nombreuses, le dernier venu hérite des sollicitudes et des soins des parents, qui ne sont plus que les amis de leurs grands enfants ; la seule vue des êtres jeunes, petits et mignons, réveille des mouvements de pitié, de tendresse et d'attachement, qui témoignent de l'innéité, de l'instinct, et font pressentir ce qu'il doit demander.

On dit, en sentant s'affaiblir à l'égard des enfants devenus grands, l'impulsion de tendresse qui attire vers les plus jeunes, que ces derniers acceptent mieux les soins, ne donnent pas de chagrin et ne posent pas, en face de l'indépendance des pères, l'antagonisme d'une personnalité déjà voulante et raisonnante, qui afflige le chef de famille en froissant le sentiment de son importance.

Il est bien vrai qu'une douloureuse amertume remplit le cœur des parents dont les enfants, à mesure qu'ils se peuvent confier à leurs propres forces, se montrent indifférents, sinon hostiles aux prescriptions paternelles qui les sauvegarderaient peut-être encore ; mais là n'est pas la cause simple

et naturelle de l'affaiblissement de l'amour pour les enfants; cette cause, c'est l'évolution accomplie de l'instinct lui-même et l'épuisement de sa nécessité d'être.

L'homme qui du haut de son intelligence et de sa liberté, voit se dérouler, au profit de son existence végétative, les penchants d'un ordre matériel et simple, s'inquiète peu de leur marche rarement troublée, et il les considère comme pouvant être abandonnés au cours spontané que la nature leur assigne.

Cependant, malgré leur indépendance, et en dépit de l'isolement qui les protège contre les influences du voisinage des passions, ces penchants éprouvent des perturbations dont nous sommes d'autant plus responsables, qu'il nous en coûtait moins pour les éviter.

C'est ainsi que l'instinct nutritif, qui comprend tous les besoins de l'alimentation et tous les appétits du boire et du manger, dégénère en gourmandise dans l'enfance qui ne sait pas combien chèrement se paient les écarts de régime ; et quand un autre âge s'est rendu coupable d'intempérance, c'est plutôt pour obtenir l'étourdissement, l'ivresse et l'exaltation, que pour satisfaire simplement l'estomac.

L'âge le plus tendre montre l'instinct de la philogéniture avec ses tendances excentriques et ses propensions à certaines déviations. La petite fille qui aime ses poupées avec une sollicitude de mère, pour les lever, les couvrir, les réchauffer, les nettoyer, sera une autre mère que celle qui s'approprie son enfant de carton avec despotisme, le corrige, le menace, lui met des habillements plus voyants et coquets que bien façonnés et relativement utiles.

Entre ces deux petites filles se place celle qui dédaigne les jeux du ménage et les simulacres de la maternité, pour s'attacher à la lecture, aux contes de fées et aux représentations plus ou moins idéales.

L'homme est souvent rapproché par cet instinct de sa compagne à laquelle il emprunte trop l'énergique préoccupation des enfants et la sollicitude inquiète qu'ils font naître: c'est pour lui une altération plutôt qu'une extension de faculté ; car alors les détails de l'éducation lui en font oublier le but et la synthèse, il ne sait plus généraliser les moyens de perfectionnement, et il se montre infidèle à sa mission.

On a pu remarquer la vocation témoignée par les religieuses et les ecclésiastiques célibataires pour l'éducation de l'enfance, et cette disposition peu en rapport avec leur position isolée dans le monde, ne se comprend que parce qu'elle suppose un zèle et un dévouement permanents pour une idée religieuse, et de plus, une tendance à dominer par l'ordre et la discipline, ce qui supplée à la faiblesse de l'instinct philogénique, s'il fait défaut.

Du reste, moins que les autres, ce sentiment est exposé dans son évolution à des causes fréquentes de trouble, les mères le saisissent dans sa plus vague signification en respectant dans leurs entrailles le fruit qui y grossira, et nous le reconnaissons encore à l'amour que nous portons dans notre vieillesse aux jeunes générations qui nous remplaceront.

L'infanticide, un des crimes les plus odieux qu'il nous soit donné de connaître, a rarement lieu chez les parents déjà pénétrés de la puissance sociale des enfants. Il se produit chez les jeunes femmes séduites et trahies et qui craignent le déshonneur et les reproches, sans cesser de comprendre tout ce qui appartient au Devoir, puisqu'elles immolent à la morale publique un enfant qui ne peut que leur être cher, et qu'lles s'exposent aussi à une peine capitale.

Il faut déjà arriver à la récidive dans ce crime, pour trouver sa cause dans le faible développement de l'instinct

de la philogéniture, et dans un penchant excessif à l'érotisme et au libertinage ; c'est pourquoi on observe chez les criminels infanticides, les contrastes de moralité que nous signalons : savoir d'ignobles antécédents ou au contraire une conduite antérieure irréprochable.

A l'opposé de l'infanticide, on voit avec admiration les efforts surhumains d'une mère pauvre, dont la fécondité paraît augmenter en raison inverse de ces ressources ; là, devant tous, en dépit des vices du père, des ingratitudes des enfants et de l'indifférence des proches, elle s'épuise en dévouement pour son troupeau.

Son attachement n'est pas comme chez les animaux, suspendu à la présence matérielle de ses petits enfants, car elle songe à leur lendemain et à leur avenir moral, ce qui ranime ses espérances et soutient ses défaillances ; à la vérité ses prévisions sont tardives, et ses rêves sont souvent encore ceux de l'imprévoyance, car si elle tenait devant son esprit, le tableau des misères certaines qu'elle parcourra et qu'elle fera connaître à sa progéniture, elle craindrait davantage sa fécondité et la refuserait à ses entrailles par une réserve et une contrainte permises, sinon imposées.

Aussi, c'est à l'occasion de l'extrême exagération prolifique des classes nécessiteuses, que l'école de Malthus a proposé toutes ses restrictions, et un disciple de cette trop célèbre école a pu indiquer comme remède au nombre des naissances, le sacrifice patriotique et social du quatrième enfant de chaque famille, que des matrones généreusement téméraires devaient porter dans des cimetières expiatoires garnis de fleurs et consacrés aux prières.

Mais l'amour qu'on ressent pour ses enfants n'inspire pas les notions les plus exactes pour leur éducation et leur instruction ; les facultés supérieures de l'entendement doi-

vent surtout répondre pour la direction de l'une et de l'autre; et les préceptes de la pédagogie ont été de tout temps promulgués comme l'expression la plus élevée des conceptions du génie, et developpés selon les exigences et les idées des temps.

Toutefois, comme les lumières qui éclairent chaque disposition du moral, de même que les ténèbres qui en arrêtent l'essor, proviennent des organes rapprochés qui donnent leur concours, ou qui font silence autour de la faculté primitive en exercice, on comprend pourquoi les progrès de la civilisation et de la philosophie, les idées régnantes et les habitudes présentes, agissent pour l'amélioration de nos instincts. On se rend compte de ce fait, lorsque, pour distinguer la supériorité du caractère et des mœurs d'une nation, on dit qu'elle est dans la voie du progrès et de la civilisation, seul milieu où elle puisse se développer.

Mais on oublie dans les déclamations opposées, que l'état de nature n'existe pas en réalité pour l'homme, dont les facultés sont nécessairement fécondées par la chaleur du lit commun; on oublie que le mal, en général, n'existe pas autrement que comme l'imperfection du bien dont il est la première émanation, et que nos vices, nos erreurs, nos fautes et nos crimes, sont les fruits détériorés ou mal élaborés de nos instincts ou de nos facultés primitives, destinés aux plus heureuses modifications pour un avenir incontestablement progressif, déjà tracé dans l'histoire de notre espèce.

Donc, l'instinct de la philogéniture peut errer vis-à-vis de la destinée des enfants, quand il n'est pas associé chez les parents à une intelligence suffisamment développée ; et la responsabilité qu'on leur impose, serait réduite à sa juste valeur, si l'on voulait reconnaître cette influence des qualités de l'intelligence dans la direction de cet instinct.

Les nourrices mercenaires, les domestiques chargés temporairement de l'éducation physique des enfants, pourraient négliger de leur inculquer des habitudes seulement avangeuses à un temps éloigné qu'il ne connaîtront pas; mais une impulsion bienveillante et une prévoyance généreuse les portent à perfectionner l'être qui leur est confié, et à le munir de provisions pour le voyage qu'il ne lui verront pas faire; et nous sommes si souvent témoins de ces bons scrupules, que nous n'hésitons pas à mal qualifier ceux dont les négligences ou l'imprévoyance ne laissent à l'enfance qu'une éducation imparfaite, exposée à toutes sortes de tribulations.

Un juste milieu de fermeté et de tendresse, d'indulgence et de sévérité, est difficile à observer, quand on craint de tomber dans l'indifférence ou la lassitude, dans l'impatience ou la colère que provoquent les cris et les résistances des enfants.

Pourtant, sans ces qualités, on reste au-déça du but ou on le dépasse; on cède avec nonchalance ou l'on agit avec brusquerie; on capitule sur une foule de points importants de l'hygiène physique ou morale, et on perd un temps précieux.

Une douce persévérance, une parfaite égalité d'humeur, le souvenir réfléchi et toujours présent des besoins et des goûts de l'enfance, s'associent heureusement au pur sentiment d'attachement qu'elle inspire, et contribuent à la diriger convenablement.

Dans notre seule espèce, les impulsions qui sont chez les animaux circonscrites et limitées à une époque de leur existence, et à une condition transitoire de leur organisation, vivent et se continuent au-delà de la nécessité apparente de leurs manifestations. Lorsqu'on a dit avec cynisme que l'homme se distinguait de la brute parce qu'il mangeait

sans faim, buvait sans soif, et faisait l'amour en tout temps, on a oublié d'ajouter qu'il aimait ses enfants toute sa vie, et que cet attachement prenait dans tout son être moral de telles proportions, qu'il imposait silence aux autres passions par son énergie exclusive et dominatrice.

L'histoire et le roman sont remplis des catastrophes vraies ou supposées qu'introduit et que peut produire ce sentiment, s'installant en passion souveraine dans l'âme humaine. Le drame du roi Léar dénombrait, il y a 200 ans, devant un parterre ignorant et grossier, les navrantes déceptions du cœur d'un père, ayant mis toutes les espérances de sa vie dans son amour pour trois filles, et ne recueillant que sombre ingratitude, cruelle indifférence, effroyable dureté.

Toutefois, de tels exemples ne découragent pas ce vigoureux penchant qui vit de fautes autant que de joies, et qui se continue au-delà de la vie personnelle.

En effet, on veut transmettre à ses enfants non-seulement le degré d'instruction, de fortune et de moralité qu'on possède, mais toutes ces choses agrandies et doublées, plus, des priviléges et des satisfactions qui sont dictées souvent par l'orgueil, les préjugés et les prétentions les moins légitimes ; c'est-à-dire qu'on devient injuste et coupable par la pratique d'un instinct, qui d'abord ne semblait destiné qu'à assurer les premières conditions de la vie humaine, quand il ne parcourait pas tout son développement possible.

Les efforts qu'on voit faire aux parents pour perpétuer dynastiquement dans les aînés de la famille le monopole du nom, de la fortune ou des positions honorifiques, représentent une déviation de l'instinct philogénique, de même que la prétention, modeste ou vaniteuse, de donner à ses enfants la même profession et la même condition qu'à soi-même. Il y a bien, dans ces circonstances, une concession

aux idées régnantes, une soumission prudente aux exigences hiérarchiques de la société ; mais c'est une erreur de logique et de sentiment, d'imposer indéfiniment à une même famille le même travail et le même avenir, quand il est constant que les aptitudes sont si personnelles et si variables, et que chaque enfant, malgré les influences héréditaires, malgré l'uniformité du régime et des habitudes, manifeste spécifiquement des dispositions physiques et morales, utiles à maintenir et bonnes à encourager. En effet, en prenant l'exemple des nombreux enfants d'une même origine, on voit le premier accuser son goût pour les sciences, le second réussir dans les arts, le troisième faire un bon militaire, le quatrième un industriel distingué, etc. C'est en intervertissant ces éléments de succès et l'heureux emploi des qualités individuelles, qu'on attriste la destinée de ceux qu'on élève et qu'on sacrifie au préjugé, au caprice et à l'ambition, un sentiment primitif si précieux, dont la saine direction assurerait le bonheur relatif de l'espèce humaine.

Les mariages sont effectués aujourd'hui dans les familles, de manière à prouver la déviation de l'instinct de la philogéniture et l'ignorance où sont les parents des vrais intérêts de leurs enfants.

Ils négligent d'abord les convenances physiologiques des tempéraments, en associant sans discernement des analogies qui devraient être évitées, et des différences contraires au perfectionnement de l'espèce. Et quant aux attributs moraux, quelles recherches préalables fait-on pour établir les sympathies de caractère et les probabilités de dévouement réciproque? Tout au plus, se fie-t-on à ce silence négatif qui permet d'interpréter l'absence des répugnances dans le sens des intérêts qu'on veut associer, mais bien rarement on interroge, pour les unions matrimoniales dont les parents

sont les conseillers et les maîtres jusque dans nos lois, la franchise et les doux entraînements du cœur, qu'ils taxent chez leurs enfants de caprice, de folie et de désobéissance, s'ils ne se concilient pas avec les calculs de l'intérêt et de l'amour-propre.

Alors les parents, qui se croient d'autant plus raisonnables qu'ils écoutent un monde envieux et railleur, se lancent, en dépit d'un reste de sollicitude, en plein paradoxe de conduite et de raisonnement; et, oubliant combien tendrement ils aimaient naguère, ces êtres grandis trop vite près d'eux, ils en sont les sévères et peu intelligents contradicteurs, parce que l'instinct le plus primitif et le plus délicieux à connaître, est chez eux obscurci et dévié.

CHAPITRE XIV

DÉVIATIONS DU SENTIMENT DE L'AMITIÉ

SOMMAIRE

Cette faculté est primitive, spontanée et nous rend individuellement responsables de son initiative, quoiqu'elle s'exerce aux dépens de l'humanité, et dans le seul milieu social. — L'amitié pénètre dans l'amour pour consolider la base sur laquelle s'élève la famille. — L'amitié n'est pas un calcul d'intérêt à deux. Sous le nom de sociabilité et de sympathie, elle contribue aux inventions et aux communications de nation à nation par les voyages et les télégraphies. — Elle réalise l'association, l'esprit de corporation et atténue le danger des castes.

CHAPITRE XIV

—

DÉVIATIONS DU SENTIMENT DE L'AMITIÉ

Si le caractère n'était pas l'ensemble actif des diverses facultés cérébrales primitives que nous avons énumérées, on ne verrait pas coïncider d'une manière brusque et fatale des oppositions instinctives, des impulsions contradictoires, des actes irréfléchis et des mouvements désordonnés qui se disputent le moral humain et en font un merveilleux théâtre pour la représentation des scènes les plus variées et les plus surprenantes.

Mais où trouver le spectateur impassible, judicieux et intelligent pour juger sainement toutes les péripéties qui se succèderont devant lui, avec cette raison suprême, constituant le centre de toutes nos forces et leur résultante exacte, et possédant la signification normale que nous cherchons?

Toutefois, l'étonnement dans lequel nous plonge l'observation des caractères, et l'obscurité qu'on se plaît à dénoncer quand on parle au figuré des replis du cœur humain, tout cela diminue, dès qu'on admet que pour toutes les suggestions de nos sentiments et de nos instincts, il existe, d'une manière très-exactement corrélative, des agents organiques toujours bien disposés, et dont les combinaisons multiples et infinies enfantent ces résultats complexes, variables et bizarres, qui ont fait donner à nos passions les qualifications les plus irrégulières.

On oppose en vain à cette doctrine de l'innéité des fa-

cultés diverses, fondamentalement inscrites dans le cerveau, l'apparition accidentelle, éventuelle et passagère de besoins et de désirs qui ne semblent pas, en raison de leur origine, devoir trouver un organisme tout préparé pour leur réalisation; mais, quels sentiments et quels instincts demeurent à l'état virtuel et manquent de moyen de manifestation? Pourrait-on inventer et décrire, dans le monde social et dans la sphère iudividuelle, une passion nouvelle qui n'aurait jamais eu, dans l'organisme humain, son évolution fonctionnelle avec son appareil anatomo-physiologique?

Ainsi donc, c'est un non-sens de soutenir, par exemple, que la faculté de l'appropriation n'existerait pas, si les hommes vivaient dans la communauté des biens; il faut dire, au contraire, sans pétition de principe, que les hommes ne peuvent vivre dans l'absolue promiscuité des biens, parce qu'ils sont doués d'un incoërcible instinct de posséder, qui se traduit et se satisfait par des exigences égoïstes, souvent brutales et perverties.

On ne doit pas non plus prétendre que les sentiments de sociabilité, d'amitié et de bienveillance sont, dans leur essence, subordonnés à la détermination des hommes, de vivre en société, et cesseraient d'exister s'ils voulaient retourner à la sauvagerie. On est tenu d'avouer, en effet, que l'homme n'est pas constitué pour vivre seul, et que les débuts les plus lointains de l'humanité sont empreints des triomphes de l'instinct sociable. L'homme vit en société précisément parce qu'il y est poussé par son organisation ; et argumenter avec l'hypothèse d'un fait inconnu, celui de son isolement, pour conclure à la négation d'un fait réel, celui de son association, c'est se préparer toutes les déceptions d'une mauvaise logique, quand il suffit de voir pour affirmer.

L'intervention des instincts de sociabilité et d'amitié dans

le kaleïdoscope de nos passions, nous montre l'importance extrême et l'influence heureuse qu'ils peuvent avoir sur notre destinée.

L'enfant qui sourit dans les bras de sa mère, les petits frère et sœur qui s'entraînent par la main dans la campagne, sur les bords du ruisseau solitaire ou dans la prairie silencieuse, obéissent au doux penchant de l'amitié et de la bienveillance réciproque.

A mesure que la personnalité prend plus d'importance, cet instinct va en s'agrandissant, pour relier l'individu à l'humanité, et l'être particulier à son espèce. C'est alors que l'amitié pénètre dans l'amour et consolide la base sur laquelle s'élève la famille.

C'est une vaine prétention que de vouloir assurer les mariages sur l'amour seul, et d'escompter l'avenir en se promettant la culture plus que tardive d'un sentiment amical destiné, dit-on, à remplacer l'autre.

Livrée à ses propres forces, la passion amoureuse ne soutient jamais l'épreuve conjugale, mais associée à la bienveillance, à l'estime, à la bonté, au dévouement, elle la rend plus heureuse et lui fait aisément traverser le temps qui lui est assigné.

Qui comblerait le vide des affections brisées? qui donnerait aux souvenirs de l'enfance et aux réminiscenses du passé, un charme si puissant, sinon l'amitié destinée à souder les chaînons de la destinée, à renouer les sentiments qui s'échappent, à transporter de l'un à l'autre objet ce besoin incessant d'affection et d'attachement qui ne veut pas rester inoccupé, parce que les hommes ne doivent pas rester isolés sur le dur chemin de la vie?

Aimer d'amitié, c'est abdiquer sa personnalité, c'est laisser librement se développer dans son sein des fleurs et des fruits

dont le parfum et la saveur sont destinés à un autre. L'amitié est le sentiment spontané par excellence qui compose et qui capitule le moins avec les instincts voisins. Souvent il paraît établir entre ceux qu'il anime, un assaut d'énergie et de zèle rival, mais ce n'est pas là sa nature essentielle qui est constituée par l'indépendance de ses entraînements et le désintéressement dans ses efforts.

Aux époques mauvaises de l'humanité, dans les périodes de corruption des idées et des mœurs, on a pu faire de l'amitié une question d'intérêt, et dire qu'elle vivait de l'utilité des dévouements qui se font jour en son nom par voie d'échange, d'équilibre et de compensation.

Cela n'est pas vrai, l'amitié ne sert pas à s'entr'aider par voie de réciprocité et de services matériels : l'aveugle qui dit au paralytique « prends mes yeux et marchons » n'exprime pas les délicatesses du sentiment, mais seulement les avantages de l'association, c'est-à-dire un résultat de calcul collatéralement égoïste. Ce n'est pas là l'union sympathique et sans contrainte, qui naît des conformités comme des contrastes, qui ajuste les saillies aux lacunes, qui communique de la force à la faiblesse et tempère par la douceur les excès de l'énergie.

La physionomie du développement de l'amitié dans les individus varie avec les progrès de leur âge. Chaste, timide et délicate dans l'enfance, elle est passionné, jalouse et inquiète avec les orages de la jeunesse ; plus simple, judicieuse et philosophique vers la quiétude de l'âge mûr ; faible et sans foi en elle-même, au milieu des neiges de la vieillesse.

C'est en la combinant avec l'amour qu'on en a fait une passion sans cesse trompée et toujours agissante, qui veut unir l'idéal et le réel, pleure sur ses déceptions et ses veuvages, et devient, à force de négations, sceptique et

impie: quand elle est dégagée des complications érotiques, elle est paisible et s'applique sans efforts, elle veut même régner d'une manière exclusive en dehors des luttes de l'amour.

Ainsi, chez les animaux qui vivent en troupe, signe évident d'un instinct de sociabilité qui se traduit du reste chez eux par la douceur de leur caractère, leur éducabilité et leur assujétissement aux besoins de l'homme, on observe qu'au moment où ils sont poussés aux actes de la reproduction, ils s'isolent par groupes ou couples, selon leurs mœurs polygames ou monogames, et qu'ils se montrent plus égoïstes et moins souples de caractère; mais, dès que l'instinct érotique est satisfait et la fécondation obtenue, les habitudes d'association reprennent leur empire, quelquefois avec une énergie si manifeste, qu'elle provoque l'étonnement.

Les mâles des abeilles, quand leur mission sexuelle est terminée, sont impitoyablement chassés de la république des femelles; et dans les fourmillières, les fourmis ailées qui sont les mâles, sont tuées sans miséricorde, lorsqu'elles demeurent trop longtemps sur le terrain de l'amour, celui-ci ne devant être qu'un accident épisodique dans la vie communautaire des insectes.

L'humanité rappelle dans certains actes sociaux qui appartiennent à ses débuts, la tendance de ses membres à consacrer l'antagonisme de l'Amitié et de l'Amour : la première étant une des formes de la communauté humaine, le second méritant son appellation d'égoïsme à deux.

Chez les peuples animés de l'esprit de conquête ou du désir de servir les intérêts de la patrie, les armées sont des réunions de célibataires qui considèrent le mariage comme une contradiction avec la vie qu'ils s'imposent; et lorsque

l'homme privé conquiert les joies du foyer domestique, c'est encore aujourd'hui par le sacrifice protecteur des soldats armés pour la défense de sa famille, qu'il goûte en paix le bonheur intime et les sécurités conjugales vivant sous l'égide et sous le contraste de l'amitié des camps non solidaires de l'amour.

Lorsque la naissance de plusieurs enfants a constitué le développement normal de chaque famille, on voit, peu à peu, les aînés perdre les traditions de soumission et de crainte respectueuse qui leur ont été inculquées par la première éducation et chercher à entrer dans une autre sphère d'action sentimentale. Mais ce n'est pas l'impulsion érotique qui les sépare d'abord de leurs parents ; c'est l'instinct de sociabilité qui les excite à étendre leurs relations et à participer à la destinée collective, après avoir satisfait en partie à celle de l'individu.

Plus les groupes de l'espèce humaine sont nombreux et condensés, plus l'instinct de sympathie les pénètre et les échauffe, y faisant éclore les inventions, y multipliant les échanges et tous les moyens qui les favorisent, comme la parole, l'écriture, la navigation, les chemins de fer et les télégraphies.

Ces conquêtes ne sont pas, en effet, spontanées ou accidentelles dans l'histoire de l'humanité, elles sont les effets admirables d'une faculté première, la sociabilité.

Sous le nom d'anachorètes et de contemplatifs, nous connaissons des gens qui prétendent écouter la voix de la nature et rentrer dans son sein, en recherchant le silence, la solitude et l'obscurité.

Sans doute, c'est en retournant sur soi-même et en demandant à la méditation, la secrète raison des choses, qu'on prépare son intelligence et son cœur ; mais c'est surtout le

spectacle des créatures animées, l'aspect si vivant des productions de la nature, la vie passée au milieu de nos semblables, qui sont les moyens d'édification par excellence.

L'isolement et le travail solitaire forment une précieuse ressource pour nous assimiler sans distraction tout ce qui nous a été servi au passage, en aliments intellectuels. Mais l'instinct de sociabilité soutient à lui seul notre lutte et nos efforts dans le monde, en nous fournissant à chaque instant des forces nouvelles et des encouragements.

Toutefois, cet instinct, avant de s'élever au degré d'importance et de dignité morale qui constitue l'amitié chantée par les poëtes ou rappelée par l'histoire, s'accuse au moyen de nuances distinctives : on a peu d'amis de cœur, mais on a des liaisons, des connaissances, des relations affectueuses, des habitudes de politesse et de cérémonie, qui montrent les divers degrés d'une même disposition morale dont les circonstances décident, et que les occasions développent.

Comme tous nos autres sentiments primitifs, la sociabilité se modifie, s'exalte ou se pervertit sous l'action des impulsions voisines qui, à leur tour, surgissent par des influences accidentelles plus ou moins vives.

On voit l'analogie des professions, la similitude du travail, l'égalité des fortunes, les exigences du ton, de la mode et des convenances, établir des actes où l'instinct sociable va jusqu'au charme de l'amitié, tandis que, d'autre part, l'influence du commandemant, la prépondérance des distinctions et classifications hiérarchiques, consacrent quelquefois la puissance despotique de l'orgueil des uns, et une servile soumission d'esprit dans les autres.

Cependant la politesse qui est un hommageà ce sentiment d'affection que nous portons en nous pour nos semblables, est très précieuse dans ses conséquences, et il faut la con-

server même dans les minuties qui en protègent le principe. Si l'on a pu dire que l'hypocrisie faisait reconnaître la vertu, on peut avouer, à plus forte raison, que la politesse qui n'est pas un mensonge, vient servir les relations affectueuses comme une qualité indispensable.

Jadis elle était l'objet d'un culte particulier, auquel se mêlaient une coquetterie élégante et des délicatesses outrées. Elle semblait un monopole de caste et un privilège de condition, ou bien elle était, par défaut de réciprocité, l'aveu d'une dépendance et un signe d'humilité, qui en altérèrent la nature première, et provoquèrent comme toujours des réactions.

Aujourd'hui, un sentiment avide d'égalité nous fait croire que nous serions infidèles à nos droits, et que nous ferions tort à notre dignité si nous maintenions dans nos relations sociales la scrupuleuse bienveillance dont l'initiative n'était à personne, parce qu'elle venait de tout le monde, et dont la spontanéité rapportait assez de fruits pour satisfaire la soif de sympathie inhérente à notre organisation morale. Mais si la politesse disparaît de nos mœurs, il faut la conserver en principe et continuer de lui donner, comme symptôme expressif d'une de nos facultés fondamentales, l'importance et l'utilité qu'elle a dans la moralité.

L'éloignement de la société et l'amour de la solitude, chez les personnes religieuses, accusent la bizarre inconséquence d'une impulsion affectueuse à moitié suivie et à moitié trahie dans son évolution. Elles s'isolent, sous le prétexte d'aimer plus dévotement Dieu et leurs frères, tandis qu'en réalité elles ne cultivent qu'une disposition égoïste, remplissant leur vie d'une tendresse abstraite et n'éprouvant pour leurs semblables ni féconde sympathie, ni utile affection.

Cela est si vrai que dans les couvents et dans les mo-

nastères, où la réunion des individus est justifiée par le but qui les rassemble, puisque religion veut dire réunion et attachement, il règne une discipline si froide et si austère, si pénétrée de crainte et de tristesse, qu'on s'en sert comme d'un antagonisme naturellement opposé aux libérales expansions de la société.

L'instinct de l'association ne vit, dans les cloîtres, qu'au profit de la corporation, c'est-à-dire, pour un intérêt individualisé, restreint, mesuré, livré au calcul, ayant des limites prévues et hostiles aux empiétements que suppose l'instinct sociable à l'état normal.

On s'y fait illusion, on croit aimer l'humanité, parce que dans le jeu de sa pensée on substitue la création à la créature, la théorie à la pratique, le rêve à la réalité, le factice au vrai. Les couvents sont remplis de solitaires associés en Dieu ; solitaires dont les sentiments, forcément contenus dans une virtualité abstraite, sont condamnés à la négation.

Les fondations pieuses des sœurs dites de charité échappent évidemment à cette appréciation critique; le zèle incessant de ces personnes, leur courage quotidien auprès des malades, leur abnégation vis-à-vis du monde, ce vigoureux esprit de devoir qui leur fait dominer la fatigue et les dégoûts de toutes sortes, est le contraire de la vie oisive, paresseuse et égoïste des contemplatifs et solitaires en religion.

Ces femmes sont le plus souvent dans le sens vrai de la morale et de leur religion; elles comprennent très bien la valeur des impulsions de bienveillance et d'attachement, elles les cultivent de manière à confesser leur importance sociale. Elles unissent leur Dieu à l'homme, le ciel et la terre, le parfait et l'imparfait, et en adhérant à des vœux monastiques, elles utilisent pour l'amour et le dévouement, leur vie de chasteté et de pauvreté.

Nous avons dit que si l'amitié n'intervenait pas dans l'amour, les mariages n'existeraient pas; il y a déjà dans les unions conjugales, avant les consécrations de la nature, ou de la société, un sentiment réciproque de protection, de bienveillance et d'attentions délicates, qui transforment et épurent la passion érotique dont l'initiative brutale et égoïste, si elle était livrée à elle-même, laisserait nos destinées aux honteuses impulsions de l'animalité la plus grossière.

Les poëtes et les moralistes, dans les péripéties nombreuses de leurs inventions littéraires, ou dans les préceptes qui ornent leurs écrits, n'ont fait qu'exprimer les accointances de l'amour et de l'amitié, et les heureuses ressources des sentiments d'attachement, de bienveillance et d'affectuosité se soutenant et s'encourageant avec mutualité.

On a dit avec raison que l'amitié attachait, tandis que l'amour entraînait, et, en effet, quoiqu'il s'agisse de deux facultés primitives dont le développement est fatal, il y a dans les desseins de la nature une hiérarchie entre elles qu'il est utile de constater; la reproduction des êtres par l'amour devait être prépondérante sur leur protection par l'amitié, et les exigences de la passion érotique devaient dépasser celles de la passion affectueuse; mais l'homme seul paraît prédestiné à connaître également ces deux instincts dans leur développement parallèle et dans leur concurrence; il mêle d'ailleurs ces deux sentiments à toutes les recherches des sens et à toutes les satisfactions harmoniques réalisées par les arts et les lettres; il n'y aurait pas de sculpture, de peinture, ni de poésie écrite ou figurée, sans les concurrences associées de l'amour et de la sympathie.

La fable de Psyché est l'histoire des déceptions de l'Ame humaine, reconnaissant l'insuffisance des conditions fondamentales qu'elle avait d'abord acceptées. Psyché (en grec

l'âme elle-même) aspire à des jouissances supérieures et idéales, et dédaigne les plaisirs peu délicats de la chair et des sens seuls; Eros (en grec l'amour matériel) n'a pas confiance dans ces perspectives éloignées, il ne demandait à Psyché que des joies simplement organiques, il sont en désaccord, ils se fâchent et Vénus intervient; Vénus ne contente pas Psyché parce qu'elle règne seulement dans l'empire de la beauté, et Psyché s'isole parce qu'il faut à l'Ame le domaine des sentiments élevés à parcourir et à cultiver.

Le bien-être matériel et les joies positives nuisent au développement de l'amour, qui est détourné de son but par une existence trop fournie : certains animaux domestiques, très largement nourris, deviennent d'abord inconstants, puis moins féconds. Les pigeons mâles des volières ne respectent pas longtemps la femelle des voisins, tandis que les ramiers et les tourterelles poursuivent fidèlement par couple les destinées de leur amour. Ainsi les colombiers, qui sont les phalanstères de la société des pigeons, offrent l'image des vicissitudes des passions déviées et en lutte par leur promiscuité.

Quand les espèces animales tendent à disparaître et les contrées à se dépeupler, la nature remet dans l'ombre les impulsions inutiles au nombre et à l'accroissement ; il n'y a plus de place que pour l'amour qui prend l'initiative sur les autres instincts et impose aux individus de tels efforts de fécondité, qu'ils succombent à la peine avant que la nature limite ses exigences de reproduction.

Souvent la prévoyance sociale s'effraie de la tendance prolifique des classes pauvres et déshéritées de la société ; au lieu de chercher à l'atténuer par des répressions immorales et par des contraintes despotiques, il convient alors de

développer les sentiments antagonistes dont la coëxistence suppose l'abaissement prochain de la force érotique trop accusée.

C'est le rôle de la bienveillance, de la sympathie et de l'affectuosité ; elles nous aident à compléter notre triomphe sur la nature ; cette nature indomptée, c'est le mal, et nous ne serons en pleine possession de notre destinée que dans le libre et harmonique développement de toutes nos passions.

CHAPITRE XV

DÉVIATIONS DU SENTIMENT DE L'AMOUR

SOMMAIRE

L'amour est moins exclusif et moins dominateur à mesure que les combinaisons sociales mettent en jeu un plus grand nombre de nos facultés. Associé à nos autres passions, il en devient la plus noble comme la plus perverse. Sa discipline est obtenue au moyen du calcul de l'intelligence. Il règne avantageusement à côté de l'amitié et de la bienveillance, il est funeste à côté de l'orgueil et de la ruse. Le tempérament n'a pas sur lui l'empire qu'on lui suppose, empire qu'obtiennent successivement nos passions dominantes, pour réagir sur notre moralité.

CHAPITRE XV

—

DÉVIATIONS DU SENTIMENT DE L'AMOUR.

C'est dans l'instinct érotique, pompeusement décoré du nom de passion amoureuse, que la nature a placé le puissant ressort qui entretient l'espèce humaine dans le temps et l'espace ; la force de son impulsion est en rapport avec l'importance de notre destinée, et elle se trouve associée à tous nos sentiments, à nos sensations et à notre intelligence.

Tandis que certaines espèces animales restent confinées dans les limites étroites d'un climat ou d'un pays, et disparaissent souvent sous les restrictions et les obstacles qu'elles rencontrent à leur propagation, l'homme, dominant toutes les difficultés, n'a pas cessé de s'étendre et de multiplier sa race sur le globe, trouvant pour ses progrès tous les encouragements matériels et moraux, et surtout, puisant dans l'érotisme une force d'expansion féconde et indéfinie.

La hauteur à laquelle peut s'élever cet instinct, se prouve par l'histoire dramatique de ses vicissitudes ; et s'il était permis d'établir des rangs de convention et une hiérarchie romanesque, là où la physiologie humaine est seule en cause, nous dirions que l'érotisme tant abaissé et vilipendé par les gens qui se croient plus purs et plus élevés parce qu'ils s'en éloignent, emprunte à l'idéal, à la sympathie et au calcul intellectuel, un concours varié qui en fait la première et la plus noble de nos passions.

Le début des sociétés est marqué par la polygamie, parce

que la force y préside seule aux divers moyens de propagation et d'accroissement. L'homme s'assure, par la violence, la nourriture, un abri et un refuge, et conserve ainsi sa vie individuelle, comme il s'élance dans la vie de l'espèce par des mouvements d'une brutale et énergique grossièreté.

La facile conquête qu'il fait alors d'un sexe faible et relativement timide, destiné par sa constitution à l'exercice de la maternité, et par ses instincts aux soins de l'enfance, encourage l'homme à l'accomplissement de l'acte générateur, dont les conséquences, quel que soit l'attrait qui le pousse à le répéter, ne lui sont pas confiées.

Il s'en suit une promiscuité d'abord irresponsable, mais accompagnée d'un despotique accaparement, à la suite duquel les jouissances sont arrachées plutôt qu'obtenues, et renouvelées sans ordre, sans mesure et sans légitime répartition.

Dès que les rapports sociaux se multiplient, c'est-à-dire que nos passions, sinon plus nombreuses, du moins plus mêlées, trouvent plus d'occasion de se produire et de réaliser leurs objets, on voit l'instinct érotique se transformer et se modifier dans un sens alternativement bon et mauvais, selon l'intelligence et la moralité qui nous dirigent.

On s'indigne, de nos jours, au spectacle des unions matrimoniales contractées, dit-on, avec vénalité, et où l'époux, loin de mériter, par aucun sacrifice, l'amour de l'épouse souhaitée, prétend avoir avec elle et par elle les avantages de la fortune, et élève à cette occasion de grandes prétentions d'argent, incompatibles avec les idées de dévouement, de protection et de tendresse, que suppose l'union conjugale; il y a, pourtant, dans les coutumes de la dot, un signe de progrès sur les premières habitudes polygamiques et sur simplicité des primitives alliances conjugales.

Quand une femme peut enrichir son mari, le sentiment, avec lequel elle est désirée, se fortifie et s'exalte par la représentation des objets nouveaux de sa convoitise et par les espérances dont il entrevoit la réalisation, parallèlement à la possession de la personne qu'il obtiendra; la passion érotique n'est plus la seule qui agisse dans ses déterminations, et selon qu'elle se trouve associée à d'autres impulsions, plus ou moins nobles, l'homme accomplit une union plus ou moins convenable à son caractère et à sa constitution ; mais l'instinct qui jadis présidait aux mariages naturels, et qui était si promptement compris et atteint, est désormais détrôné et subalternisé, tantôt au profit de la morale et du progrès, tantôt au détriment du bonheur et de la vérité.

On voit régner, il est vrai, le concubinage et la prostitution, tristes fléaux de notre état social, qui sembleraient devoir disparaître en présence des larges combinaisons ouvertes à l'érotisme, pour le déploiement de ses forces et de son activité. Mais aussi, il faut avouer que les mariages avantageux tels qu'on les cherche, sont fort difficiles à conclure, ce qui met en jeu un grand nombre de facultés intelligentes qui entrent en lutte avec la grande concurrence des intérêts accourus en ligne de bataille.

Pendant ce temps, les instincts impatients et même tyranniques, qui éclatent avec la jeunesse par la puberté, passent à côté de ces combats et éludent les mariages trop laborieusement poursuivis, en triomphant dans les libres plaisirs du concubinage et de la prostitution.

L'amour, disons-nous, peut et doit être discipliné, car une quantité d'influences le transforment et le modifient ; il emprunte ses allures, ses habitudes et son tempérament aux caractères, aux circonstances et aux passions concomitantes. Avec l'amitié, il cesse d'être sensuel, il échappe à

cette forme indigne qui consiste en des satisfactions purement matérielles, et il répugne à l'emploi des moyens désavoués par ce noble sentiment ; avec l'amitié, il est respectueux sans crainte, doux et tendre sans servilité, dévoué sans faiblesse, et complaisant sans être humble.

Au contraire l'amour, chez l'homme ou la femme qui ont le penchant prédominant de la ruse, prend la double direction de la coquetterie et des séductions qui enfantent les situations variées de l'intrigue et des infidélités. La coquetterie, comme moyen de plaire, porte avec elle un cachet de réticence et de réserve qui en pervertit l'usage chez la femme.

Tandis que l'homme séducteur puise ses forces dans l'arsenal mieux fourni de ses impulsions nombreuses, et use de son initiative avec courage et autorité, la femme emploie tous les ingénieux procédés de la ruse, exempte d'énergie, sinon de puissance, pour arriver aux mêmes fins ; mais tous deux manquent de la moralité qui fait le fond de l'amour selon la nature, car la ruse appelle à elle tous les mauvais instincts et exclue les généreuses aspirations qui relèvent notre condition.

Faisons intervenir trop de bonté dans l'amour, avec l'excès de bienveillance et de vénération, c'est-à-dire, avec cette disposition supérieure qui revêt les causes d'une teinte grave et sérieuse, les enveloppant toujours d'une vague puissance et n'y touchant qu'avec une inquiète et craintive déférence, alors nous aurons l'exemple de ces amours délicats et prudents, timides et purs, qui ne vont pas dans leurs prétentions au-delà d'un désir, adressent leurs vœux à des objets éloignés ou figurés, et se contentent de vains hommages ou de stériles promesses dont l'accomplissement prochain les remplit d'effroi.

Dans la pratique conjugale, les hommes ainsi doués sont des amants ou des maris débonnaires, subissent toutes les influences de leur entourage, et satisfaits d'abandonner la responsabilité qui leur incombe à des esprits qu'ils sentent plus fermes et plus importants. Ainsi douées sont les femmes, quittant la proie pour l'ombre, rêvant au lieu de vivre, et dépassant trop souvent l'humble réalité par l'espérance et le possible par l'idéal.

Tels ne sont pas ceux qui réchauffent la passion érotique dans les cendres toujours profonds de l'égoïsme et qui, sans douceur, sans commisération, sans pitié, recherchent surtout les plus matérielles satisfactions ; il faut les craindre, car ils sont insensiblement conduits aux exagérations les plus déplorables ; ils perdent de vue la notion morale de l'union sexuelle à laquelle ils ne demandent que des secousses nerveuses et des spasmes organiques.

Alors la croissante monotonie d'un plaisir simplifié par l'habitude, leur fait changer, selon les ressources de leur penchant à la ruse et à la séduction, l'objet sacrifié de leur ardeur érotique, et s'ils ont du pouvoir et de la fortune, ils donnent les exemples fameux de débauches, et les raffinements quelquefois cruels qui font descendre le premier des êtres au-dessous de la dernière des brutes.

A l'opposé de ces individus ignobles dont la décadence des mœurs favorise de temps à autre les penchants ; il faut placer, par consolation, les natures tendres et imaginatives de certains artistes et poëtes, dont l'antithèse morale est éclatante, qui expriment leurs sentiments sous les formes les plus délicates, ne veulent conquérir que s'ils plaisent, et rougissent d'employer des moyens en dehors de l'honneur, de la probité et du désintéressement.

Il est un instinct primitif qui modifie profondément l'éro-

tisme, c'est l'approbativité, sentiment qui pénètre toutes les relations de la vie sociale, avec plus ou moins d'importance et d'énergie, depuis les scrupules de la modestie et du respect humain, jusqu'au besoin immodéré d'éloges et de consécrations vaniteuses, poursuivies par un si grand nombre de gens.

On conçoit que si le désir d'être approuvé, ou, ce qui revient au même, la crainte de déplaire, prend une constante initiative dans le caractère des individus en proie à l'érotisme, il y aura dans l'évolution de leurs passions amoureuses, des hésitations, des timidités, des alternatives de fidélité et d'abandon, ayant leur cause dans les distractions qui se rapportent au sentiment trop vivace de l'approbativité.

Dans tous ces cas, la conséquence est fâcheuse pour l'amour, il y a oubli des véritables intérêts qu'il réclame, fausse interprétation des sentiments qui doivent le réchauffer, application peu intelligente des ressources propres à l'entretenir.

Si l'on voulait se rendre compte des fautes et des mauvaises combinaisons conjugales, dont le monde fournit le spectacle, on en trouverait l'explication dans l'intervention prépondérante de l'approbativité aux prises avec l'érotisme.

Pour l'espèce humaine comme pour les animaux, au milieu des concurrences de la vie en commun, il y a lieu à la manifestation plus ou moins énergique du sentiment primitif de la prudence et de la circonspection.

Considérée dans sa double nature positive et négative, active ou passive, car toutes nos impulsions peuvent être envisagées sous ces deux côtés, la circonspection associée à l'érotisme produit dans ce sentiment des déviations sérieuses.

L'extrême prudence s'y traduit par une disposition inquiète et jalouse, dont les moindres circonstances font

éclater les fâcheux effets : appliquant à autrui ses motifs erronés de réserve et de méfiance, et supposant volontiers que toutes les précautions sont, de part et d'autre, des sauvegardes indispensables, l'homme jaloux, c'est-à-dire en principe, trop circonspect, s'entoure de mille combinaisons restrictives et de réticences variées qui l'aident, soit dans l'offensive, soit dans la défensive, pour protéger un sentiment devenu si difficile à défendre ou à rendre vainqueur, quand il est gêné par l'incommode voisinage de la haute circonspection.

C'est alors que ce jaloux devient morose et taciturne, désespéré parce qu'il comprend l'impossibilité où il s'est mis de se faire aimer, et par-dessus tout, querelleur, curieux, tracassier, méfiant.

Il est aisé de voir tous les caractères ainsi possédés par les entraînements malheureux de la circonspection excessive, développer à l'aide de cette seule perversion la plus grande variété des désordres moraux.

L'importance des fonctions reproductives s'étend par connexion à plusieurs organes de l'économie, qui concourent simultanément à assurer leur exécution.

Le cervelet est une partie considérable de la masse cérébrale logée dans le crâne, et il semble présider aux actes érotiques et déterminer par ses impulsiens organiques, tantôt faibles et tantôt puissantes, les écarts énergiques, ou ralentis jusqu'à l'impuissance, de la fonction de la génération. Mais c'est à tort qu'on lui attribue essentiellement les accidents et les désordres dont l'histoire de cet instinct est remplie en médecine et en hygiène morale.

Les satyres et les priapes de la mythologie, les Messalines et les Lovelaces de l'histoire ou du roman, sont conduits aux perversions érotiques par divers mobiles, dont leur tempérament ne peut les amnistier dans sa spécialité.

En effet, s'il est difficile et d'ailleurs inutile, et quelquefois immoral d'imposer silence aux vives suggestions érotiques, il est certain, malgré cela, que la volonté exerce sur l'instinct génital un puissant empire qui s'étend depuis l'abstinence absolue jusqu'à la réglementation la plus minutieuse, et qui embrasse à la fois les prescriptions de l'hygiène et les injonctions dogmatiques, satisfaisant la conscience la plus scrupuleuse et la prudence la plus outrée.

D'un autre côté, si les individus de l'un et de l'autre sexe n'appelaient pas à leur aide les passions voisines de l'amour, pour y puiser des encouragements dans leurs prétentions, ils n'iraient pas si loin, les uns ou les autres, dans la voie du scandale et des exagérations.

Combien d'hommes mettent un faux point d'honneur à calculer et à raconter le nombre de leurs bonnes fortunes et le chiffre des victimes de leur séduction ! Combien d'autres, ne dirigeant leurs vues que sur des compétitions sensuelles, se préparent, par les excitations du régime, les provocations des lectures, la licence des images, l'indécence et l'obscénité de certaines attitudes, aux grossières répétitions des actes érotiques que leur vanité et leur défaut d'idéal et de dévouement sympathique leur fait poursuivre avec effronterie !

S'il existe, parmi les courtisanes, des femmes qui, sans vendre leurs faveurs, aiment à les prodiguer, leurs excès, condamnables au nom de tous les principes, doivent être imputés moins aux exigences d'un tempérament réfractaire à la modération, qu'à la triste perversion d'esprit qui s'adonne à l'orgueil de fournir le plaisir, de triompher des fatigues du libertinage, et de secouer les scrupules de la conscience, en étonnant, par les hardiesses du vice, la vertu scandalisée.

Mais quand la passion érotique est spécialement soutenue par l'ignorance brutale d'une nature inculte et égoïste, sa physionomie est plus déplorable encore : aucun des sentiments de douceur, de respect, de patience, dont la réunion fait à l'amour une température charmante, ne se fait jour, et c'est au milieu des tempêtes et des orages du caractère, que les plus grossières satisfactions sont obtenues, les convenances des âges sont méconnues, les défenses de la pudeur sont vaincues, les résistances instinctives de la faiblesse sont surmontées par une cynique énergie qui s'indigne de les rencontrer : c'est le règne de la bestialité sur les ruines des vertus humaines.

En considérant le grand nombre d'individus voués jadis avec tant de ferveur sincère aux rigueurs du célibat, et qui obtenaient dans le monde le prestige d'une pureté exceptionnelle et les honneurs de la conquête sur la matière, par l'esprit dégagé de ses infirmités, on se demande si l'instinct érotique est en soi une source de basses et méprisables impulsions, et non l'origine d'aspirations nobles et élevées.

Or, nous pouvons prouver que, tout en voulant s'abstraire dans une quintessence idéale, le célibataire mystique, qui dédaigne la créature, offre encore à l'objet spiritualisé de ses affections, un amour toujours empreint de signification matérielle, toujours adhérent à des représentations sensuelles, et dont le plus épuré langage trahit l'origine organique comme le plus délicat témoignage atteste son point de départ matérialiste.

Lorsqu'on veut, par exemple, s'enfermer dans la sphère supérieure des jouissances de l'esprit et s'isoler du vulgaire, on appelle à son secours les beaux-arts, la peinture, la

statuaire, l'architecture des temples, la musique vibrante et si douce des orgues, le chant des femmes ou des soprani, les parfums de l'encens, le clinquant des métaux et des pierres précieuses ; mais lorsque toutes ces ressources dont nous parlons sont épuisées, et qu'il est impossible de recourir à des emprunts nouveaux pour opérer cette transformation mystique de nos sensations, on s'aperçoit que nous sommes toujours indivisiblement esprit et chair, et que nous roulons comme Sysiphe, un rocher qui retombe sans cesse pour écraser la chimère de l'idéalité.

On parle bien de certains états de l'âme qui rapprocheraient de nous les objets trop élevés de nos aspirations : l'extase, l'enthousiasme, la pénétration, et d'autres situations cérébrales systématiquement décrites dans des ouvrages spéciaux, semblent constituer et indiquer une spiritualité séparée de notre nature. Toutefois, il n'y a là qu'une confusion de sensations, une vague association de produits encéphaliques au milieu desquels l'érotisme s'agite pour s'imprimer sur chaque faculté en exercice à côté de lui et réagir en conséquence.

Mais l'intelligence, qui est le résumé synthétique de plusieurs fonctions cérébrales fortifiées par la simultanéité de leur action, et qui ne devient complète que par le développement intégral de l'individu, influence puissamment la passion érotique.

La prépondérance de la raison est sans doute l'effet de l'affaiblissement graduel des passions et des progrès de l'expérience, mais comme qualité primitive, comme fonction cérébrale, et sous son meilleur nom, comme intelligence, elle grandit par son propre droit et s'accroît par sa libre et personnelle idonéité.

Il est juste de reconnaître qu'avec l'instinct génésique se

développent précisément les sentiments qui l'encouragent, et dont le voisinage et l'union amènent chez l'adulte une élévation morale et une augmentation de vie intelligente.

Les sentiments de bienveillances et d'amitié, encore incertains et faibles avant la puberté, prennent de la force pour servir l'amour, l'embellir et l'épurer; avec eux, les enfants sont protégés par une vigilance éclairée, une sollicitude ingénieuse commence et poursuit leur éducation, et pour rester maître de ces affections, on exerce sur soi et sur le monde une action utile qui vous fait conquérir l'estime et prendre des points d'appui dans la voie du progrès.

La science et la morale regardent comme vraies et légitimes toutes les passions que la nature a mises en nous, et ne nous demandent compte que de leur emploi et de leur réglementation.

Par nos passions bien conduites, sans exclusion ni privilège, nous pouvons obtenir un bonheur relatif, fruit de l'expérience et de la liberté, et n'empruntant rien à ces hasards plus ou moins providentiels qu'on fait intervenir dans les destinées particulières, pour éviter la responsabilité de son caractère et le devoir de le diriger.

On a si bien senti ce que valent la sagesse et le jugement dans les démêlés de l'amour, que les romans seuls s'arrogent le droit d'en présenter les combinaisons excentriques, réfutées d'avance par la pratique de la vie réelle.

Lorsqu'une impossibilité rationnelle doit mettre obstacle à une passion érotique sur le point de se développer, il est très rare que cette passion éclate. L'artisan modeste peut vivre impunément près d'une jeune fille riche et belle, sans songer à l'aimer, par cela seulement qu'il connaît, prévoit et accepte intérieurement l'échec de ses prétentions, et que sa fierté, son bon sens et son intérêt relatif le préserveront.

Voilà ce qui se passe pour le sens restrictif de la passion amoureuse soumise à ses voisines. Si, au contraire, un jeune homme est admis dans une société où il voit familièrement plusieurs jeunes personnes, et qu'on l'encourage tout-à-coup à offrir à l'une d'elles ses hommages et sa personne, aussitôt, le sentiment de préférence, muet jusqu'alors, se dessine et prend une place dans son âme indifférente, il fait une appréciation rétrospective des qualités qu'il n'avait pas observées ; et, si on fait naître pour la jeune promise les mêmes conditions de sentiment, il surgit de ces circonstances une réciprocité d'attachement capable de fonder des unions conjugales, d'autant plus heureuses qu'elles s'appuient à la fois sur la raison et sur l'amour.

Ainsi donc, une volonté énergique suffit, non seulement à réprimer les suggestions de l'érotisme, mais à diriger vers lui notre moral; et l'intelligence, malgré les apparences de l'antagonisme qu'elle présente avec cette passion, lui fournit cependant des conseils et des encouragements.

Il y a toutefois des affinités sympathiques assez puissantes pour déterminer des alliances matrimoniales en dehors des contributions de l'intellect, dont le concours est souvent tardif, inutile ou inopportun. Ces affinités naissent dans l'état moyen d'un développement social, qui exclut les spéculations cupides, les calculs de l'ambition et les raffinements de l'intrigue, pour admettre une douce imprévoyance cédant sans résistance aux séductions que la jeunesse impose ; si à ces causes on joint l'empire des habitudes d'enfance, les relations du voisinage et tout ce qui donne aux premières avances des facilités destinées à rapprocher les conclusions, on voit réapparaître ces unions sincères jusqu'à la naïveté, dont on parle avec trop de dédain, et qu'on ne voit même plus au village.

Restent-elles toujours heureuses et se maintiennent-elles conformes aux exigences de la destinée conjugale, ces alliance à deux contre les difficultés de la vie morale et matérielle ? Hélas, non ! les mariages faits sous la protection des affinités du caractère les plus propres à assurer une paisible durée aux joies de la jeunesse peuvent encore être troublés par le développement ultérieur que l'âge amène dans les sentiments des deux sexes, d'une façon opposée et antipathique.

Il est impossible aux jeunes gens de prévoir à l'avance, au milieu des illusions dont ils s'entourent, les différences qui les sépareront et qui tiennent à la force inégale des autres facultés primitives, restées en dehors d'une première association et survivant à son exercice.

Il y a, d'ailleurs, dans la jeunesse, un certain entêtement et un orgueil ridicule à vouloir conclure seule une alliance dont elle ne mesure pas l'importance. L'idée de la possession toute prochaine, et la représentation des droits réciproques qu'elle assure, agit pour déterminer la volonté des contractants en dehors de l'impulsion érotique ; la part souvent inégale des avantages d'une alliance entre jeunes gens, dont l'un subit le mariage, tandis que l'autre le recherche, fait comprendre les mécomptes et les chagrins qui encombrent la pathologie conjugale, et suffisent à éloigner de l'alliance matrimoniale ceux qui ont une dose ordinaire de circonspection, d'égoïsme et de pusillanimité.

Il est certain que l'amour ne suffit pas à en soutenir les épreuves, parce que d'abord il s'amoindrit avec les satisfactions des sens, ou qu'il veut vivre en déplaçant l'objet de ses convoitises ; ensuite, parceque l'aveugle détermination, qui consacre trop souvent cette alliance, prive ses victimes du bénéfice de la réflexion faisant la part des probabilités dé-

favorables, dans une association rapide de plusieurs facultés primitives, inégalement mises à contribution.

Aussi, lorsqu'à l'honneur de notre espèce, nous voyons le mariage durer sans crises, quoique privé des conditions de stabilité qui naissent de l'harmonie certaine des caractères, nous devons établir que les époux font intervenir avec efforts et mérite, la bonté, la bienveillance et tous les sentiments voisins, amis de la paix et de la concorde.

Les retards aux unions conjugales entraînent, pour déplorable conséquence, les liaisons libres et temporaires qui éludent la responsabilité de la famille, et démontrent la pression tyrannique de l'érotisme agissant seul ; de là, une promiscuité étrange pour la dignité humaine, des enfants sans famille, des pères sans enfants et des rencontres sexuelles dont le hasard est plus bestial que pour les autres animaux qui s'accordent au lieu de se vendre, et s'unissent au lieu de se prostituer.

Pour atténuer les effets du libertinage et des relations extra-conjugales, la morale n'émet que des protestations banales et même des sophismes ; si elle ne considère que la société, elle accorde, en effet, qu'on ne peut supprimer absolument l'indomptable énergie du courant érotique ; et elle permet, sous prétexte de civilisation, son écoulement à travers les portes ouvertes de la prostitution réglementée ; elle avoue que nos véritables besoins sont des droits véritables, mais elle trompe la nature en se prêtant au mensonge des unions sexuelles accomplies dans ses repaires de tolérance.

Un jour viendra, sans doute, où les aspirations légitimes de l'amour seront satisfaites par des rapports paisibles et avec des garanties de bonheur et de durée capables de résister au choc des passions mauvaises ; l'amour deviendra alors une réalisation de l'idéal dans le possible, et au lieu

d'être simplement l'étoffe de la nature brodée par l'imagination, il sera le rayon d'en haut, illuminant toutes les joies de la terre.



CHAPITRE XVI

DÉVIATIONS DU SENTIMENT DE LA PROPRE ESTIME

SOMMAIRE

L'orgueil et l'humilité sont ses antipodes également dangereux : le premier se mêle, pour les corrompre, à tous nos sentiments ; par l'autre, nous doutons de nos forces, de nos droits, de notre liberté, et nous nous soumettons à tous les despotismes ; il y a un orgueil collectif ou de caste qui se livre, afin de jouir et de dominer sous les apparences du contraire : l'utilité de la mesure de l'estime de soi pour le libre arbitre et le progrès est certain.

CHAPITRE XVI

—

DÉVIATIONS DU SENTIMENT DE LA PROPRE ESTIME

L'estime de soi est parmi nos facultés innées une de celles qui subit, dans le milieu social où nous nous développons, les plus importantes modifications. Vivant de son excès, elle représente l'orgueil que l'on trouve mêlé à toutes les infirmités de l'âme, qui éclate dans toutes nos passions, et que les rigoristes représentent comme le principe du mal moral sur la terre.

D'autre part, l'humilité, qui est le signe de l'insuffisance d'action de la faculté de l'estime de soi, est une très-fâcheuse condition dans le caractère public ou privé, lorsqu'elle est acquise par l'éducation erronée de certaines écoles, ou essentielle et spontanée par le fait des dispositions primitives.

Car, dans ces cas, elle s'associe trop aisément à la crainte, au doute, à la paresse ; elle porte ses victimes dans les bras du despotisme, elle éteint en elles tout ressort et toute initiative, elle détourne les hommes du droit au libre examen, les soustrait aux recherches de la vérité, pour leur imposer les croyances préparées par des maîtres et les renfermer dans les sentiers obscurs d'une routine aboutissant au cul-de-sac de l'ignorance et de la superstition.

Les anciens exprimaient par une trop juste image l'état où se trouvent réduits ceux qui ont perdu, avec la liberté, le sentiment de la propre estime : ils disaient que les esclaves avaient été privés de la moitié de leur âme ; nous pouvons

ajouter que ceux qui restent dans une complète humilité, manquent des ressources principales de la vie morale ; mais aussi, l'homme gonflé d'orgueil, allant jusqu'à se glorifier de ses misères, par la satisfaction de les connaître ou de les cacher, s'appliquant ce qu'il peut par les dehors, comme dit Bossuet, parce qu'il ne peut rien ajouter au-dedans, fait briller son vice favori dans toutes les circonstances de l'existence agitée qu'il mène : il y a de l'orgueil dans les coûteuses débauches de la volupté ; on sourit d'orgueil dans les émotions de la convoitise ambitieuse, ou de l'envie déchainée ; l'avare, en contemplant son or, triomphe d'un sentiment orgueilleux ; l'homme animé par une colère qui décuple ses forces, montre dans toute son attitude les symptômes de l'orgueil, lequel éclate encore dans le vaniteux contentement de la mollesse confiante et dans les coquettes provocations exercées sur la pudeur et l'austérité.

En touchant au clavier de cette passion, on sent résonner toutes ses notes ascendantes, depuis la présomption, la suffisance et la vanité, jusqu'au dédain, à l'arrogance et à la fierté ; mais tandis que l'orgueilleux consentira même à risquer ses jours, pourvu qu'on l'en récompense en parlant de lui, le vaniteux se contentera de développer sa vie sous toutes les formes capables d'exciter l'adulation et d'attirer les regards du vulgaire, de sorte que l'un, dit-on, s'élèvera, et l'autre s'étalera.

Ces effets de l'orgueil sont aussi nombreux que désastreux. Favorisé par un tempérament nervoso-bileux, par les habitudes de la fortune, les talents et l'éducation, l'orgueil produit ces caractères insupportables de poëtes et d'artistes, et de gens qui, se disant incompris, sont susceptibles, jaloux, faussement modestes ou ridiculement confiants, méprisent ce qui n'est pas d'eux ou ne revient pas à eux, et deviennent, en tout, d'un intraitable égoïsme.

Si le luxe n'était pas une conquête de la civilisation toujours conditionnelle, relative aux progrès et se rapportant à des exigences légitimes ou à des besoins réels, on pourrait l'attribuer à l'orgueil, qui cependant n'est responsable que de certains excès, et partage avec d'autres passions l'entraînement de notre époque vers les dépenses fastueuses et les jouissances exclusivement matérielles.

La contagion de l'exemple dans l'ostentation de la vie, fait dévier sans doute la moralité d'un grand nombre d'individus ; toutefois, c'est par le sentiment bien répandu des droits de tous, aux mêmes avantages et à une équitable répartition des conquêtes du génie humain, qu'on peut expliquer l'émulation régulière et la concurrence des passions ambitieuses pour la recherche incessante du luxe et du bien-être, sans impulsion exagérée de vanité ou d'orgueil.

Mais nos prérogatives les plus précieuses présentent cette double physionomie des contrastes, tellement simultanée, que la plus attentive observation ne suffit pas toujours à constater le passage ou le changement d'une même passion, du degré extrême de sa manifestation, à la nuance insensible de sa faiblesse. Les habitudes de la hiérarchie sociale dans les diverses administrations, religieuse, civile et militaire, provoquent surtout ces brusques revirements alternatifs d'orgueil et d'humilité, de soumission et de despotisme, qui attestent la déviation rapide d'une fonction primitive, à la fois insuffisante et exagérée, c'est-à-dire anormale dans son action.

Dépassant la limite du profit personnel, l'orgueil s'étend par l'esprit de corps et l'intérêt de caste, jusqu'à identifier l'individu à la foule privilégiée, et assure même, par l'oubli des personnes, la discipline et les avantages de l'association collective. C'est ainsi que les magistrats, les prêtres, les

savants universitaires, par l'austère attitude de leurs membres, et la passive obéissance aux exigences qui les lient, résistent avec succès aux attaques du dehors et aux envahissements qu'ils peuvent redouter, au moyen de l'orgueil de caste qui les soutient. Un sentiment d'orgueil naît dans les foules par une influence d'imitation et d'exaltation enthousiaste, que les gestes, la parole, l'éloquence et la colère inspirent et transmettent dans des circonstances déterminées. On pousse les armées conquérantes jusqu'au mépris des droits et des lois, en excitant leur orgueil, et lorsqu'on invite les hommes à reprendre leur liberté confisquée par la tyrannie, il faut parler plus à leur honneur qu'à leur intérêt et à leur équité : on obtient d'eux, par l'orgueil de vaincre, ce qu'ils ne rechercheraient pas pour la conscience de bien faire, ni par le seul amour de la justice.

Les distinctions sociales dites honorifiques, sont poursuivies par la passion de l'orgueil, plus que par le besoin d'approbation et de sympathie ; c'est pourquoi on les retrouve à travers toutes les formes de gouvernement, en dépit du changement des mœurs privées.

L'art difficile de ceux qui ont mission de les dispenser, est de les resteindre dans une mesure de distribution telle qu'elle représente une récompense enviée par l'émulation, et estimée par ceux-là même qui n'y prétendent pas ; mais la déviation de l'orgueil va jusqu'à prétendre au monopole et au privilège des sentiments qui sont de patrimoine commun, et qui s'attachent, comme des attributs nécessaires, à certaines grandes passions ; c'est ainsi que *l'honneur* est devenu une qualification dite de *chevalerie*, peu légitimement arrachée à tous, pour en distinguer quelques-uns, et qu'une pareille licence, plus illogique encore qu'injurieuse au sens

moral, prévaut dans le langage et dans la pratique publique des gouvernants et des gouvernés.

La passion du merveilleux et la tendance à la vénération sont encouragées par les signes représentatifs de l'orgueil. Les hommes qui retiennent le pouvoir et l'autorité n'ont qu'à se parer des oripeaux de l'orgueil: broderies, cordons, croix, plumets, panaches, etc., pour inspirer tout de suite un prestige de force, une idée de puissance et un commencement de foi à leurs prétentions, qui accroît leurs ressources et exalte en eux la confiance et l'estime de soi.

Ce n'est que lorsque l'intelligence et la raison, dernier équilibre de nos facultés, nous permettent de secouer les chaînes forgées par la passion qui nous occupe, que les maux s'adoucissent, que le règne de la justice et de l'égalité se préparent pour couronner les conquêtes de la civilisation.

La forme, sous laquelle s'accuse l'estime de soi, varie, du reste, selon les âges, l'éducation et les idées dominantes. Dans la jeunesse, c'est la force qui, avec la beauté, représentent la plus grande valeur des personnes et des choses; dans l'âge mûr, on s'estime en raison des succès de bien-être qu'on peut obtenir; c'est dans la vieillesse qu'on voit diminuer l'orgueil; mais, les gens qui, en dépit de tout, quoiqu'ils pensent et quoiqu'ils fassent, s'admirent et s'applaudissent, ont dans le caractère la double déviation de l'estime de soi et de la vénération, ce qui les porte à respecter, jusqu'en eux-même, l'importance qu'ils se supposent.

Une des perversions les plus remarquables de l'estime de soi nous fait établir une solidarité d'honneur et de noblesse entre les hasards de la naissance et les transmissions héréditaires, comme s'ils pouvaient donner aux individus aucune valeur intrinsèque.

C'est qu'on affecte de confondre le respect et l'affection



qu'on éprouve pour ses parents, avec la déférence et la vénération qu'on accorde à ceux qui méritèrent de leur vivant, par leurs vertus, nos libres hommages.

Sans doute, la mémoire des ancètres qui furent estimables doit obtenir dans chaque famille un culte pieux, qui encourage les sentiments affectueux et y conserve rétrospectivement l'amour des parents ; mais si le souvenir de leurs vertus nous fait aimer nos aïeux, leur gloire, qui n'en est qu'une conséquence, ne nous appartient pas, elle ne s'infuse pas, elle ne procure pas l'honneur, puisqu'elle n'en est que le fruit ; elle ne donne pas le bonheur, puisqu'elle n'arrive que pour couronner celui d'avoir bien vécu.

S'il était légitime qu'on se parât de la renommée de son père, il faudrait qu'il fût honteux plus que pénible d'avoir reçu le jour d'un misérable ; or, les lois et les mœurs nous exonèrent de toute responsabilité à cet égard, et proclament, dès la naissance de chaque individu, ses droits à l'égalité et à la sympathie.

Par un étrange sophisme, on remonte le cours des années, pour appuyer sur l'autorité du temps, la valeur et le prestige des généalogies: c'est le contraire qui devrait avoir lieu.

Loin de consacrer, dans une épreuve devenue mensongère par les nuages de la distance, les mérites d'un ancêtre dont le caractère, la figure et les qualités privées sont sans action sur les sentiments primitifs des descendants, on devrait, tout au plus, autoriser les enfants à se porter moralement héritiers de la gloire d'un père qu'ils ont connu, aimé, et dont ils ont partagé quelquefois les déceptions, les labeurs, les souffrances, et, à coup sûr, les enseignements.

Ce n'est pas en raison des exigences du passé et des tradi tions de l'histoire qu'il faut s'incliner, comme s'il y

avait nécessité morale : l'avenir n'est-il pas fait pour démentir ou corriger les temps antérieurs, l'avenir n'est-il pas le progrès ?

Nous ne finirons pas si nous voulons montrer ce que produit la perversion de l'estime de soi. Nous arrivons, en effet, par les suggestions de l'orgueil, aux misères de l'envie, de la haine et de la jalousie, lorsque par la conscience de notre impuissance et en face de nos insuccès, nous éprouvons ces défaillances du moral qui prennent de telles dénominations.

Il reste prouvé que ce sentiment est, par les formes si nombreuses que revêt son exercice physiologique, en proie à des aberrations considérables, et que ses modifications rapides défient souvent l'intervention utile de l'hygiène morale; il se transforme comme le Protée de la fable, il renaît avec ses têtes multiples, comme l'hydre symbolique ; quel Hercule pourrait le terrasser ? On a dit de l'amour-propre, un des moins terribles enfants de ce monstre, qu'il était utile à la manière de certains organes qu'on ne peut pas montrer, mais dont on se sert pour transmettre la vie à ses semblables; jugeons, par là, de la méfiance que l'orgueil doit inspirer, et de la prudence avec laquelle il faut user des impulsions de l'estime de soi.

CHAPITRE XV

VALEUR ET DÉVIATIONS DU SENTIMENT DE LA GAITÉ

SOMMAIRE

Ce sentiment est plutôt une synthèse trop brusque de certaines facultés de l'intelligence qu'un produit primitif d'une seule fonction organique spéciale : il se produit particulièrement par les contrastes et les oppositions des objets observés, quand le jugement n'intervient pas régulièrement et en l'absence de l'établissement normal d'un rapport de causalité. On rit alors de ce qu'on ne comprend pas ; on rit des savants et des inventions ; on rit d'un spectacle plus ou moins cruel, qu'on observe à distance et sans risque. La moquerie, l'ironie, la critique tiennent aux excès de cette disposition, partagée, au détriment de sa normalité, par les Héraclites et les Démocrites de tous les temps.

CHAPITRE XVII

—

VALEUR ET DÉVIATIONS DU SENTIMENT DE LA GAITÉ

Les fonctions organiques du cerveau, principalement destinées à représenter les qualités et les défauts du caractère, fournissent par synthèse le sentiment de la gaîté, disposition toute spéciale à l'homme, et dont les animaux n'ont qu'une esquisse très-rudimentaire.

Elle consiste dans l'entraînement vif et spontané, qui nous porte à rire des contrastes offerts par les personnes ou les choses sur lesquelles s'arrête l'intelligence pour opérer, avec ses qualités, d'une manière irrégulière.

En effet, l'encouragement au rire et à la gaîté vient des oppositions qu'ont entre eux les objets observés, et des différences brusques et inattendues qui en résultent: si alors le jugement est lent, peu exercé et faux, les occasions du rire se multiplient et prennent la place des formules d'entendement, que l'intelligence devrait fournir.

C'est pourquoi, dès que les rapports de causalité, la faculté de comparaison et l'organe de la circonspection entrent en jeu, la tendance à la surprise et les symptômes de la gaîté, vont en diminuant. Il suffit, par exemple, de réfléchir qu'une chose grotesque doit amener une suite dangereuse, pour qu'à l'instant la jovialité et la raillerie fassent place à la gravité, à la pitié, à la commisération, et à un désir soudain d'être utile ou de soulager.

Les enfants et les gens simples sont disposés à s'amuser

aux dépens d'un personnage original qui dédaigne la mode, oublie les symétries de la toilette, ou accuse une de ces distractions étranges, dont les savants et les artistes donnent tant d'exemples agréables aux almanachs ; mais, dès que cette multitude sait avoir affaire à un individu remarquable par ses travaux, ses succès et ses vertus, la curiosité moqueuse qui l'anime, cesse et est remplacé par une déférence respectueuse.

On échappe à la trop grande facilité du rire, quand il n'appartient plus à l'âge tendre ou à la faiblesse de l'intelligence, émancipée par l'expérience et les efforts de l'éducation.

Toutes les certitudes de la science, de l'industrie ou du droit politique, avant de pénétrer dans le domaine public de la conscience ou des faits, sont accueillies aux frontières du monde, par l'incrédulité satirique et la gaîté insouciante de la foule :

« Qui découvrit un nouveau monde?
» Un fou qu'on raillait en tout lien.
» Sur la croix que son sang inonde,
» Un fou qui meurt, nous lègue un Dieu. »

BÉRANGER.

mais l'idée marche, la lumière avance, les ténèbres de l'ignorance se dissipent, et tel qui osait sourire aux prétendues impossibilités du génie, s'inclinera demain avec humilité devant ses découvertes qui flatteront son orgueil humain et augmenteront son bien-être personnel.

On oppose vainement à la primitive réalité de la faculté de la gaîté, le nombre considérable des hommes qui traversent en héraclites, une vie dépouillée à leurs yeux de tout intérêt et de tout charme. Dans ce cas, au contraire, l'ironie amère, le sarcasme douloureux, la critique acérée dont

on poursuit toutes choses et tout le monde autour de soi, trahissent la perversion et la gaîté naturelle, et non pas son absence.

Les sentiments de ces Héraclites, pour être fort étranges près de ceux qu'on prête aux épicuriens et à Démocrite leur maître, viennent de la même source, et n'ont pris une teinte opposée, qu'en passant dans le courant de passions contraires.

La gaîté se compose donc d'un double élément : d'abord la représentation fortuite des images accidentellement combinées ; ensuite, le mode de causalité qu'on établit entre elles, selon les ressources dont on dispose.

Lorsque l'instinct de causalité ne dépasse pas l'inexpérience du jeune âge, ou l'ignorance relative d'une autre époque de la vie, il ne fournit que des rapports incorrects, irréguliers, incohérents, et c'est alors que l'impulsion irrésistible au rire se montre le plus fréquemment. Les comparaisons toujours renouvelées et boîteuses, qui, dans leur rapidité, ne permettent pas l'intervention rectifiante de l'intelligence, appellent le rire dont on dit alors qu'il est la preuve d'un défaut de raison et l'antagonisme du jugement.

Ce n'est pas qu'il s'agisse ici de cette raison de la philosophie personnifiée dans l'école Kanto-platonicienne comme la suprême Autorité, le seul pouvoir intellectuel surveillant et dominant toutes nos fonctions, donnant par spécialité ontologique, la compréhension de l'infini à l'aide du fini, et placée en dehors de l'organisme, pour constituer, selon l'expression du chef de l'école : « une lumière qui éclaire le *moi* » et que le *moi* n'a pas faite. »

Une telle raison n'existe pas pour nous, mais l'organe de la causalité, s'associant aux fonctions cérébrales de synthèse et d'analyse, et à l'organisme pratique, compose l'esprit hu-

main qui perçoit, veut et connaît: phénomènes se résumant dans la sensation et non dans la raison, c'est-à-dire dans les faits et non dans les hypothèses.

On observe plus souvent la gaîté et le rire dans l'enfance, parce qu'ils coïncident avec la vivacité des impulsions de curiosité, le plaisir de changer d'émotion et les besoins de locomotion qui en renouvelle les occasions.

Dans l'âge mûr, la gaîté ne persiste qu'en se mêlant à des instincts inférieurs d'égoïsme et d'accaparement illégitime ; elle se fait jour au milieu des prétentions de l'orgueil, et en remplaçant la bienveillance par une sceptique et cruelle indifférence; cette mauvaise gaîté vient avec la joie malsaine que procure la vue d'une souffrance dont on se sent exempt, ce n'est le cas où le sévère Lucrèce s'écrie: « *Suave mari magno... luctanlibus per æquora ventis, etc.* » ni même où le dur Larochefoucauld assure que le mal d'autrui produit en nous une certaine satisfaction: là se trouve seulement une curiosité philosophique douloureuse et amère.

Il faut convenir pourtant que s'il existe une gaîté misérable et malveillante, il y a aussi une gaîté aimable et gracieuse. On corrige ce que la première a d'offensant, en cultivant le jugement et les facultés de la réflexion; on entretient la seconde, en prolongeant, par l'activité bienveillante de l'esprit et du cœur, ce que les années commencent à nous enlever: toutefois, on n'obtient qu'une gaîté ou fausse ou fâcheuse, si l'on persiste, en dépit des avertissements de l'âge, à conserver des opinions et des idées incompatibles avec nos progrès dans la vie.

L'exagération de la gaîté modifie donc l'ensemble des dispositions morales, en leur imprimant des couleurs opposées d'indulgence ou de dureté, de douceur ou de sévérité, de sympathie ou de misanthropie.

Tel est, du reste, le résultat des influences alternantes, que chaque instinct fondamental présente par action spontanée, et par réaction sur ses voisins. Les oppositions les plus choquantes dans un même caractère, ne viennent souvent que de l'exaltation et du repos d'une même faculté, dont le silence ou l'activité représentent, à un moment donné, le côté moral de l'individu.

Une bienveillance nulle ou très-grande, un besoin d'approbation modéré ou exigeant, une prudence qui se confine dans la ruse ou qui s'élève jusqu'aux larges prévisions de la sagesse, fournissent des contrastes tellement sensibles dans la conduite, qu'on a imaginé, pour les expliquer, en dehors de la physique humaine, les systèmes de dualité protégés par la superstition, sous le nom de bons et mauvais génies, anges et démons, ce qui soumettait trop facilement notre moralité à des puissances peu respectables.

Notre responsabilité est cependant très-réelle, toute subordonnée qu'elle soit, aux principes de l'éducation, aux succès qu'elle obtient et aux moyens qu'elle emploie.

Toutefois, certaines facultés primitives ont réellement leurs contraires dans d'autres facultés fondamentales, de sorte que si elles étaient employées uniquement à se combattre l'une par l'autre, le résultat final serait quelquefois une négation, et, en tous cas, on pourrait se demander pourquoi la nature laisse subsister une lutte que l'organisme s'épuise inutilement à entretenir, tandis que, sans antagonisme, le jeu de chaque faculté serait si simplifié ; mais, l'observation démontre qu'il est possible d'éviter la rencontre de deux facultés, en leur faisant parcourir une voie correspondante à leur destinée fonctionnelle, et en leur faisant accomplir une mission spéciale, qui permette d'échapper aux occasions de lutte et d'opposition, par un tracé

parallèle, quoique très voisin. C'est ainsi que la bienveillance, si visiblement primitive quand elle naît de la vue des souffrances de nos semblables, et qu'elle se réveille comme un écho prolongé du cri de la douleur dans notre âme, succède aux impulsions de violence, de colère et de destruction, avec plus de rapidité que le soleil, aux nuages d'une tempête; le soldat est-il vainqueur, il secourera son ennemi; le juge a-t-il prononcé sa sentence, il consolera le coupable, et l'homme qui se nourrit de la chair des animaux, met de la compatissance et de la douceur jusque dans ses sacrifices meurtriers; tel est le cours heureux et moral qu'on peut imposer à deux instints différents, de conquête et de protection, de défense et d'assistance, de lutte et d'amour.

CHAPITRE XVIII

DÉVIATIONS DE L'IDÉALITÉ

SOMMAIRE

Cette faculté procure les satisfactions les plus accentuées que nous connaissions, mais elle dédaigne les entraves de la logique, et, se contentant d'émotions et de sentiments, elle construit, déduit, rapproche et désunit, sans aucun égard pour les lois de l'expérience et de l'observation. Elle appartient en propre aux artistes, dont elle fait le mérite et les torts, selon la mesure dont ils en usent. Elle agit surtout dans le sens religieux pour donner lieu au fanatisme ou à la tolérance, et rendre criminel ou vertueux, l'homme qui dépasse ou qui conserve les ressources qu'elle fournit à la moralité.

CHAPITRE XVIII

—

DÉVIATIONS DE L'IDÉALITÉ

Entre les prérogatives qui nous distinguent des animaux, la plus spéciale et la plus importante, est celle qui consiste dans la recherche de l'avenir, dans la tendance à agrandir et à admirer la nature et ses forces, en un mot dans la Passion de l'idéal. Elle procure les satisfactions intellectuelles et sentimentales les plus vives, après avoir été encouragée par le spectacle toujours saisissant de l'univers, dont les phénomènes sont plus surprenants qu'assimilables à notre entendement, et nous fournissent des jouissances d'émotion, avant de combler notre curiosité sans cesse renaissante.

Dans son excès, elle nous fait substituer aux rapports simples, exacts et naturels des choses, une filiation arbitraire et une causalité remplie d'hypothèses; et l'habitude que nous contractons par là de supprimer l'enchaînement normal des faits, pour le remplacer par des suppositions surnaturelles, nous invite à nous contenter des explications de l'idéal et à mettre de côté celles de la science et de l'expérience.

Aussi la faculté qui nous occupe, dédaignant les entraves de la logique, les lois de la mécanique et les contradictions formulées par le jugement, ne connaît aucun obstacle, nous place à un seul point de vue, celui de la sensation admirative, et oublie, en faveur du bien-être de l'émotion, la dure épreuve de la recherche des vérités rationelles.

Si elle ne nous fait sortir de l'étonnement où elle nous

force à trouver quelque joie, c'est, comme nous l'avons dit, à la condition de nous imposer un système de crédulité générale ou de causalité erronée. Car, il n'en coûte rien aux personnes ignorantes, pour affirmer que des puissances bien définies par elles, président à certaines créations, où le bon sens des gens instruits ne voit en aucune façon leur intervention ; de là, la foi aux sorciers, aux magiciens, et l'adhésion à une fausse coordination d'effets et de causes.

Les individus ainsi prédisposés au merveilleux, animent des être inanimés, et les rendent responsables de conséquences impossibles, ils agrandissent l'espace pour le peupler à leur manière, ils exagèrent l'intensité de la lumière, du bruit ou des ombres, et se servent de ces errreurs pour régulariser et renouveler les tableaux rêvés, dont ils font leur alimentation intellectuelle.

C'est la faculté de l'idéal sur la limite de l'état normal et de l'état pathologique, qui nous donne les artistes, dont la mission est de reproduire le bon, le beau et le vrai, par une extension des meilleurs sentiments de notre nature, et des plus beaux spectacles de l'univers sensible; mais on sait que tout en fournissant des enseignements précieux, il arrive souvent qu'ils se trompent, et montrent des caractères exaltés, superstitieux, crédules et ignorants.

Celui qui, en présence des mystères qui nous environnent, ne ressent pas le désir de les approfondir, et qui se complait dans l'idée d'une cause suprême placée haut et loin, arrive aisément à lui attribuer les plus grands effets, contre des efforts très-faibles ; il fait froncer le sourcil à Jupiter, et la terre en tremblera ; il fera exterminer les ennemis du Seigneur, avec une mâchoire d'âne ; il aimera à penser que le soleil peut arrêter sa course pour favoriser le combat d'une des armées privilégiées.

Le sens religieux commence avec la faculté de l'idéal ; mais il se complète, il dévie comme elle, et se rectifie seulement au moyen d'autres fonctions primitives. Il nous suffit ici de constater, sans toucher à la révélation et à la foi dogmatiques, que pour le bonheur et le malheur de l'espèce humaine, le sentiment religieux a sa racine dans notre organisation, ce qui explique la variété de ses formules et l'universalité de ses manifestations en bien et en mal.

Mais il est positif que plus les représentations de la cause suprême sont simplifiées et assimilées à des ressemblances matérielles, plus elles soumettent et conquièrent l'esprit des masses; on ne pourrait se dispenser d'une image humaine en bois ou en pierre, pour faire comprendre à des sauvages le Dieu qu'ils doivent adorer.

Un paradis où des joies comparables à celles de quelques moments terrestres, ne seraient pas promises, conviendrait à peu de gens, et les poëtes ou les peintres n'ont pas encore décrit ou figuré un paradis qui ne contînt les attributs, plus ou moins concrets, de nos compétitions et de nos conceptions. Les Mahométants y mettent des hourris ou des femmes embellies, qui donnent encore mieux les plaisirs sensuels ; les nations grossières y trouvent les amusements de la chasse la plus fournie ; les Chrétiens seuls y placent des anges, c'est-à-dire des créatures moitié réelles et moitié spirituelles, dont les images et le souvenir sont encore des incarnations s'allégeant seulement par des ailes.

L'idéal à l'état normal n'est que l'agréable amplification du vrai, sous l'impulsion d'un sentiment vif et dominant; c'est pourquoi tout artiste animé par les facultés supérieures de la vénération, de la justice et de l'estime de soi, produit des œuvres accueillies avec sympathie.

Si, au contraire, ces dispositions lui font défaut, et qu'il

ne se rende pas compte que ses créations doivent inspirer les meilleurs sentiments, et en quelque sorte les respirer, alors ses qualités sont inutiles ou fausses ; il tombe dans les exagérations romanesques du laid et du terrible ; il inquiète, mais il ne séduit pas ; il trouble, mais il n'enseigne pas, comme sa mission le lui commande.

L'imagination réside dans la faculté de se représenter avec force les perceptions reçues, et d'y associer des sensations sentimentales qui y correspondent ; elle unit l'idéal au merveilleux, c'est-à-dire, les produits normaux d'une faculté, à ses excentricités, et par ce motif fournit souvent des images, s'éloignant du réel par l'amplification, et se rapprochant du possible par l'origine sensoriale. Donc, l'imagination n'invente rien et ne crée rien d'exactement nouveau, c'est une seconde et infidèle mémoire qui rassemble et utilise à sa manière les matériaux présentés par les sens à l'entendement ; c'est la parure du souvenir. Ces matériaux, chez des individus particulièrement doués d'idéalité et portés au merveilleux, forment des édifices et des tableaux remplis de séductions, d'originalité et d'apparente indépendance.

On voit, en effet, à l'aide de l'analyse ou de la synthèse, que toutes les inventions attribuées à l'imagination ont un point de départ sensitif, et qu'elles sont à la fois limitées et représentées par les facultés que nous connaissons à l'homme, source, but et modèle de toutes les comparaisons.

Les plus étranges produits artistiques, comme les plus nobles expressions du génie inventif, viennent toujours des représentations de nos sens, fixées au moyen de nos différentes facultés et agrandies par elles, selon leur degré d'élévation. On a toujours senti et compris en détail ce que les arts ont exprimé par des synthèses plus ou moins habiles.

Quiconque n'a pas observé la nature et l'homme avec persévérance et sollicitude, est incapable de reproduire les beautés des paysages, les formes plastiques des animaux et les délicatesses de nos sentiments.

Cette insuffisance pour l'art, provenant d'un défaut d'étude et d'observation, prouve que les éléments de l'imagination ne sont autres que des réminiscences de nos acquisitions sensitives et de nos perceptions.

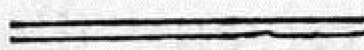
Le poëte donne, il est vrai, des sentiments aux êtres inanimés, il prête de la pudeur à la rose, une imposante noblesse aux monuments de pierre, des grâces ineffables à la verdoyante vallée, une rage destructive aux torrents des montagnes, mais d'où viennent ces assimilations sentimentales, sinon de l'homme sensible et sentant? Qui ne rapproche aisément, dans sa pensée, la figure rougissante d'une jeune fille nubile et la couleur vive de la fleur qui sert de symbole à ses chastes inquiétudes? Quel homme ne se sent touché d'une émotion grave et triste au milieu des tourmentes atmosphériques, quand les sifflements du vent ressemblent à des plaintes et les coups du tonnerre à des menaces ou à des punitions? C'est que nous transposons souvent, en renversant l'ordre des impressions reçues, toutes les sensations qui nous arrivent, d'un objet ou d'un autre, et que nous faisons la nature sensible à notre image, comme nous supposons que nous sommes nous-mêmes une image de ses forces perfectionnées.

CHAPITRE XIX

DÉVIATIONS DU SENTIMENT DE LA PROPRIÉTÉ

SOMMAIRE

Ce sentiment très-vif se maintient rarement dans ses limites normales, parce qu'il emprunte aux autres facultés, un concours d'action qui le fait dévier. Les luttes de la concurrence, l'orgueil, la ruse et la dissimulation, sont des auxiliaires qui favorisent l'avarice, la cupidité, le luxe, la prodigalité et l'accaparement, c'est-à-dire les déviations par excès ou par défaut de ce sentiment primordial, puissant mobile de sociabilité, bien plus qu'obstacle au progrès humain !



CHAPITRE XIX

DÉVIATIONS DU SENTIMENT DE LA PROPRIÉTÉ

Il y a plusieurs impulsions primitives que le milieu social et l'éducation modifient moins facilement que d'autres; ce sont celles qui, pour entrer en exercice, empruntent un faible concours aux facultés voisines, et surtout aux fonctions qui résument ce que nous appelons l'intelligence.

Par contre, le pouvoir de l'éducation est considérable vis-à-vis des instincts qui mettent plus à contribution l'intellect, pour leur entière manifestation, et dont le développement social paraît plus conditionnel que spontané.

Nous allons montrer l'application de ces remarques au sentiment de la propriété.

C'est, comme on sait, la faculté fondamentale, au moyen de laquelle l'homme se garantit par la possession de ce qu'il cherche, et se protège dans le temps et l'espace, par les profits successifs des choses qu'il s'applique et retient.

La nature extérieure nous offre tout d'abord le moyen de combler les exigences de la faculté de l'appropriation. L'abri, la nourriture, sont recherchés avec plus d'avidité que d'inquiétude, tant que la concurrence social n'implique pas le danger d'en manquer, ni la difficulté de les obtenir; mais peu à peu l'impulsion s'accroît avec l'énergie individuelle, et on voit le désir de posséder s'augmenter en raison des luttes à soutenir. Pour régulariser le sentiment de la propriété, dont les perversions sont si fréquentes, il n'a pas

fallu moins que l'intervention d'un code moral, les progrès de l'intelligence et la sanction pénale des lois.

Ceux qui ont voulu nier l'innéité du sentiment dont nous parlons, ont encore invoqué ce faux raisonnement, constituant une pétition de principes et qui leur fait dire que s'il n'y avait pas d'état de société ou de division dans la propriété, on n'aurait pas parlé du sentiment primordial qui y correspond.

Mais, c'est précisément parce que la collectivité humaine est nécessaire et spontanément réalisée dans ses conséquences, que l'on peut affirmer la co-existence des sentiments, dont l'exercice démontre cette indispensable union des hommes, parallèle à une disposition égoïste non moins naturelle.

On se demande ce que devient le sentiment de la propriété chez les nations guerroyantes, et pour ces soldats téméraires qui se font connaître par des rapines éclatantes, des destructions audacieuses et l'apparent mépris de l'instinct de l'appropriation; mais les grands conquérants dans leurs guerres assurent souvent le progrès de la civilisation, en mêlant les mœurs, les productions et le génie des peuples, en rétablissant l'ordre par le respect de la richesse. Donc, on peut croire qu'en dépit des abus et même des crimes des despotes, cet instinct de la propriété n'abandonne pas absolument les armées les plus ardentes, qui semblent violer le droit de possession sous toutes les formes.

C'est que, pour s'assimiler le monde physique et l'assouplir aux besoins de l'homme et de l'humanité, il faut d'abord niveler, détruire, arracher, puis diviser, dissoudre, analyser et rapprocher; de sorte que ces diverses opérations, dont la dernière est contraire aux premières, appartiennent encore à la même impulsion.

L'artisan et les artistes, le laboureur et le soldat, l'avare et le prodigue, se partagent entre eux ces impulsions, pour arriver au même but, plus collectif qu'individuel, mais utile à chacun et à tous.

Dans les corporations, castes et associations religieuses, on voit un vœu de pauvreté et d'abnégation, se concilier avec la persistance de l'amour de soi et de ses semblables. Mais l'extrême sollicitude que les moines ou les religieux témoignent aux intérêts de leur ordre, l'exclusive prédilection qu'ils montrent pour les aumônes spéciales, afférentes à leur maison ; les soins minutieux qu'ils accordent à l'entretien des richesses communes, tout cela prouve que le sentiment de la propriété, pour y être autrement réalisé, existe dans les cloîtres comme ailleurs.

On déprime systématiquement ou on exalte, par certaines licences, l'impulsion qui nous occupe, et qui ne mérite cependant ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. En lui rendant un culte exagéré, on affaiblit le ressort d'autres facultés plus nobles qui concourent à l'harmonie sociale et au progrès moral ; en la subalternisant jusqu'aux infirmités du communisme, on lui fait produire la paresse, le fatalisme religieux, ou la domination des masses par les habiles et les forts.

Le temps et l'expérience ont éclairé la conscience et perfectionné le sens intellectuel, sur la valeur de cet instinct, redouté jadis, quand on le voyait s'exerçant avec violence, ruse et injustice, honoré aujourd'hui comme une heureuse, faculté qui récompense le travail, cimente les liens de la famille et de la société, et hâte le progrès.

La tranquillité dont jouissent les nations civilisées, l'activité qu'elles déploient, le perfectionnement de leur industrie, l'accroissement de leurs richesses, tout cela dérive du sentiment bien compris et légitimement accusé de la propriété.

En lui donnant pour base le travail, et pour sécurité dans son action, le temps qui consacre ce qu'il faut obtenir, on en a fait un levier social, capable de déplacer le monde, pour le faire entrer dans la voie du bien-être et dans l'oubli de ses peines passées.

Mais ceux-là méconnaissent le sentiment de la propriété, qui, par des habitudes fâcheuses de prodigalité et de luxe frivole, changent la signification des choses dignes de possession, et dédaignent dans les moyens d'acquérir, les scrupules de probité et les réserves autrefois plus répandues hors du règne de l'industrialisme et de la spéculation.

L'instinct de la propriété donne lieu, en effet, à trois déviations principales : la cupidité, l'avarice et le vol, et par contre, il produit les générosités ingénieuses, les grandes idées financières et les nobles goûts de la dépense artistique.

Comme trop souvent on désire posséder, non pour répandre ses acquisitions en jouissances ou en bienfaits, mais pour les enfouir, au lieu de les féconder, on arrive à l'avarice. L'avare, toutefois, selon la manière dont il est servi par les autres facultés de son moral, manie variablement son défaut ; est-il apathique, faible de santé et sans énergie, il se contentera d'accumuler lentement, avec autant de probité rigoureuse qu'il en faut pour échapper à la chance d'être inquiété sur son gain et ses épargnes ; il n'entassera que par des précautions méticuleuses une surveillance persévérante, une douceur caline qui implore l'indulgence d'autrui ; il n'inventera pas les moyens difficiles de faire sa fortune, mais il connaîtra tous ceux de ne point la perdre ; et c'est par l'ensemble de ces procédés négatifs, qui n'offensent personne, et passent souvent inaperçus, que cet avare conduit discrètement sa fortune à une hauteur devenue surprenante quand elle est sortie de son échafaudage.

A côté de ce malade, on trouve l'homme dur et énergique qui, possédé du démon de la cupidité, reste insensible à la pitié, à la bienveillance et à la charité la plus banale, se montrant féroce dans l'usure, autant qu'habile dans les calculs du profit, compromettant sans scrupule, amis, morale et religion, et marchant hardiment vers le but unique qui l'absorbe. Peu lui importe la conduite de sa femme ou le bonheur de ses enfants ; il fermera les yeux quand il faudra, et signera des contrats contre leurs intérêts ; s'agit-il de sa parole, il répondra : « avez-vous un écrit? »

Dans le moral humain, qui suppose l'activité de toutes facultés fondamentales, il y a accidentellement dépression et surexcitation des unes ou des autres, dans les mêmes moments ; celles-ci sont debout, celles-là inclinées ; mais toutes parlent, de sorte que l'observateur, dans cette confusion de langage et cette inégalité de force, ne découvre que discordance et défaut d'harmonie, bizarrerie et contradictions apparentes, s'il ne remonte des effets aux causes, et des conséquences aux principes.

On voit des voleurs et des scélérats aimer tendrement leur famille, préserver leurs enfants de toute souillure morale, sauvegarder l'honneur de leurs proches, sans rien tenter pour améliorer leurs mœurs, modifier leur conduite et relever la dignité de leur personne. Il y a des misérables qui prient Dieu dans les églises, et qui tourmentent ou laissent mourir de faim leurs parents à la porte du temple, réduisant des débiteurs aux plus cruelles extrémités, par la cynique indifférence qu'ils ont devant la misère d'autrui ; d'autres avares s'imaginent largement faire les choses, en restant dans une honteuse parcimonie, et pour arriver à se maintenir avec leur vice, ils invoquent les sophismes et les paradoxes mêmes les moins spécieux ; soit qu'il s'agisse d'eux mêmes et de

leur bien-être, soit qu'ils aient à échapper à certaines obligations envers autrui : ils n'ont jamais froid, la bonne cuisine est échauffante, les courses à pied, sont hygiéniques : voilà ce qu'ils prétendent s'il convient de se mieux couvrir, de se mieux nourrir, et de s'épargner les fatigues de la marche.

C'est que nos passions sont solidaires, concurrentes et complémentaires les unes des autres dans chaque circonstance, et, si à leur point de départ et d'émergence, on peut croire à leur indépendance il est certain que bientôt elles se réunissent en plus ou moins grand nombre, pour constituer le sens ou la moralité d'un acte, la moyenne et la résultante de leur conflit.

Mais, dira-t-on, elles sont lésées ensemble et en masse, dans ces caractères fâcheux qui offensent sans cesse le monde, par la perversion de presque toutes les facultés primitives composant notre nature, et alors, n'est-ce pas le principe spirituel, l'essence première, l'âme qui devient responsable de ce trouble général par l'anomalie de ses influences et par son état morbide? sans doute nous appelons Ame l'unité qui résume activement nos facultés multiples, et nous désignons sous le nom de Raison le produit plus ou moins complexe des facultés qui nous donnent le sentiment de leur plein exercice, mais nous ne pouvons dire que l'âme ou la raison soient malades, en ce sens que ni l'une ni l'autre ne sont spécialisées ni matérialisées dans des organes qui seuls peuvent être considérés comme malades, étant seuls des réalités et non des abstractions, des valeurs concrètes et non des généralisations par synthèse.

Or, pour en revenir à la question qui nous tient vis-à-vis du sentiment de la propriété, lorsque les avares, pour se justifier et s'encourager, mettent, comme nous le voyons,

toutes sortes de raisonnements et d'actions au service de leur faculté déviée, ils ne font que donner la parole ou l'activité aux impulsions dégénérées de l'instinct d'appropriation, savoir : la ruse, la circonspection, la dissimulation et leurs auxiliaires.

CHAPITRE XVIII

DE LA DÉVIATION DE LA BIOPHILIE (AMOUR DE LA VIE)

SOMMAIRE

Notre espèce seule souffre de l'idée de la mort, mais principalement par une direction fâcheuse du sentiment abstrait de l'avenir, contenu dans l'idéalité. L'enthousiasme ou la fatigue de l'esprit permettent, en effet, sur ce point un repos avantageux qu'on observe dans les camps et dans les champs, où la mort est méprisée par le dévouement ou acceptée avec l'indifférence.— L'intimidation en religion décuple la crainte de mourir, mais le stoïcisme philosophique est difficile vis-à-vis du trépas. — Il faut rendre la mort familière à l'esprit, en repoussant les plaisirs excessifs, en retournant aux joies simples de la nature, et au patient calcul du bien et du mal qui se compensent dans notre destinée, ce qui doit en rendre la fin moins difficile.

CHAPITRE XX

—

DE LA DÉVIATION DE LA BIOPHILIE (AMOUR DE LA VIE).

Nous voulons parler ici, non pas de cette perversion capitale d'un sentiment primitif qui échappe à la responsabilité individuelle, et sous le nom de tendance au meurtre et au suicide, occupe la médecine de l'Aliénation, mais de cette excessive préoccupation que la mort, dernier terme de l'existence, impose à un grand nombre d'esprits.

Notre seule espèce, au milieu de toutes les créatures animées, connaît, pressent et redoute la mort: tous les animaux, en évitant les causes qui y conduisent, échappent plus ou moins fréquemment à ses atteintes; mais l'homme seul la fuit sciemment et devient inévitablement sa victime, puisque ce n'est jamais sans regret ou sans souffrance qu'il tombe en son pouvoir.

Il importe donc de connaître dans quelles limites prudentes l'amour de la vie doit être renfermé, si l'on veut le conserver à l'état normal et ignorer les douloureux symptômes qui signalent sa déviation.

C'était le vœu de l'illustre chancelier Bacon, de voir résumer sous le nom d'*Euthanasie* les meilleurs moyens d'échapper à la peine morale de mourir, laquelle peut être adoucie par les espérances religieuses et les consolations de la foi, sans disparaître complètement de nos âmes dans aucune circonstance.

Souvent même, par l'intimidation qu'on trouve au fond

de leurs dogmes, et dans la manière dont elles sanctionnent les actes de la vie, les religions, loin de nous soustraire à l'horreur de la mort, l'augmentent chez ceux que la faiblesse et la timidité de la conscience condamnent aux scrupules et aux tortures de la crainte.

Plus d'un saint personnage est mort avec la peur d'être damné ; ce qui lui constituait indirectement trop d'attachement à la vie, et ce qui le mettait aisément au-dessous du philosophe dont la sereine confiance en la commune destinée n'est pas troublée de la même façon.

La définition physiologique de la mort est très-simple : c'est la destruction sans ressources des organes vitaux, comme la vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à cette destruction.

Sans unité dans l'embryon, la vie augmente, se perfectionne, se maintient et décroît en passant par les différents âges et en traversant le temps, de sorte que la mort procède d'une diminution de la vie, elle est l'addition des privations successives, le total des extinctions partielles, le bilan des opérations organiques se terminant par la balance de leurs comptes ; la vie n'est donc pas une valeur absolue, car elle est susceptible d'augmentation, d'affaiblissement et de radiation ; en l'envisageant ainsi, on se persuade qu'on ne peut jamais perdre en elle un trésor intact, mais seulement ce qui reste d'un chef-d'œuvre déjà brisé.

On nous dit cependant que la pensée de la mort est comme la lumière d'un incendie projetée sur les objets qu'il dévorera ; si cela est vrai, il nous reste à faire la part du feu, c'est-à-dire, à songer, pour consolation, qu'il ne doit jamais nous rester qu'une demeure assez mauvaise et assez minée pour ne pas être trop regrettée au moment où elle s'écroulera.

Rien n'est terrible ou charmant que de loin, en raison des fantômes ou des illusions dont la douleur ou le plaisir s'entourent et s'amplifient par les soins de l'imagination ; et si nous voulons restituer aux choses leur valeur réelle et non équivoque, il faut nous dispenser d'agrandir, par les caprices de la folle du logis, l'importance de ce qui nous touche ; nous en tenir à la simplicité de nos sensations et à la vérité de nos sentiments, de manière à ne profiter que du réel et du juste. Dans les champs et dans les camps, l'enthousiasme du dévouement ou l'innocence de l'esprit font perdre au trépas son lugubre appareil ; on voit alors les jeunes soldats et les laboureurs prêts à s'endormir dans la mort, les uns fiers d'un linceuil de gloire, les autres doucement résignés au dernier sommeil, dans le sein de la commune mère, comme trop fatigués de leurs rudes épreuves.

Tous les jours, les prêtres et les médecins sont témoins de ces morts faciles, où leurs encouragements sont superflus et leurs soins dédaignés ; et ils savent qu'il n'est pas plus nécessaire d'abuser ces loyales natures sur l'inflexibilité du destin qui les attend, qu'il n'est utile d'anticiper sur sa morne apparition, par les funèbres préparatifs dont on entoure trop souvent les moribonds.

Les anciens s'évertuaient à envisager stoïquement la mort ; ils établissaient vis-à-vis d'elle la lutte du courage et de l'amour-propre ; devenir sa proie, sans avoir quitté le sentier de l'honneur, sans avoir perdu la probité et la sagesse, c'était entrer de plein droit dans le domaine des dieux, et l'on n'était triste ou humilié de mourir qu'autant qu'on était mal préparé par l'absence de courage et de vertu. De toute manière, ni la crainte du néant, ni les terreurs d'un châtiment, ni le prestige des joies paradisiaques, rien ne les exposait à être ou victimes, ou accusés, ou dupes vis-à-vis du trépas et de ses prétendues suites.

Si la mort était toujours la conséquence de l'âge extrême de la vie, assurément elle perdrait de son importance et de son amertume ; si elle se montrait toujours à nous sous la forme négative qu'exprime la lassitude dans la vieillesse, accusant un retour de l'existence vers son pôle intérieur, une direction des forces organiques dans un sens contraire à l'expansion périphérique, c'est-à-dire une suite quelconque des opérations de la vie, alors, loin de s'en effrayer, l'homme l'attendrait, au soir de ses jours, comme un sommeil compensateur de ses peines. Mais elle s'interpose au milieu de nos joies, de nos espérances et de nos plaisirs; elle moissonne l'enfance dans sa fleur, l'âge mur avec ses fruits; elle arrête les baisers de l'amant sur des lèvres adorées; elle brise les caresses des mères à leurs enfants ; elle rompt les amitiés des frères et des sœurs ; elle frappe sans cesse, en surprenant toujours, voilà pourquoi elle est odieuse.

Mais pourtant, à toutes les portes de la vie, il y a des plaintes et des gémissements ; l'enfant qui entre et le vieillard qui sort, font entendre des cris de douleur ; seulement, ceux du dernier sont de courte durée, tandis que l'autre on ne peut calculer le nombre des siens ! Donc, en face de la mort, la vieillesse n'a pas la plus mauvaise part.

La mort retentit douloureusement dans l'âme ou dans le corps : dans le premier cas, c'est une pensée pénible, qu'une autre pensée doit chasser ; au second cas le corps sent diminuer ses souffrances à mesure quil se dissout ; nous la craignons comme les innocents redoutent la nuit, où ils voient des fantômes. Nos fantômes à nous, ce sont les cruelles formules des adieux, le deuil de nos amis, les larmes de nos proches, et aussi les convulsions de notre machine, dont nous sentons les craquements destructeurs : fermons à demi les yeux, et ces images s'évanouiront en partie !

C'est pourquoi dans la mythologie, le trépas avait pour frère le sommeil, et leur mère commune était la Nuit. Au rapport de Pausanias qui en vit la statue à Corynthe, cette Nuit portait ses deux enfants dans les bras, un seul dormait sincèrement, l'autre simulait le sommeil.

Si nous ne devenions pas nobles à force de souffrir, nous devrions envier le sort des animaux, qui ont des douleurs sans réflexion, une mort sans prévoyance, une fin sans regret, tandis que nous avons une existence déjà troublée par l'inquiétude du mal, avant d'être traversée par le mal » même : « Je trouve la mort si odieuse, disait Mme de » Sévigné, que je hais plus la vie, parce qu'elle y mène » que par les épines dont elle est semée. »

Une des préoccupations les plus soucieuses à l'occasion de notre fin, consiste dans la recherche philosophique ou religieuse de notre destinée au-delà du tombeau : la piété des fidèles ne tranche pas la question, et le doute des sages la laisse sur un sommet, inaccessible à la raison, gravi seulement en partie par la foi robuste ; l'âme se survit-elle avec elle avec conscience et faculté récordative ? que répondre au poëte s'écriant : « *quand la lyre est brisée, où donc est l'harmonie !* »

En présence de ces réflexions, nous estimons avec Montaigne, qu'il faut ôter à la mort son étrangeté et la domestiquer, se familiariser avec sa nécessité, considérer qu'elle n'est rien, tant que nous sommes, et que nous ne sommes rien si elle est ; de cette manière nos regrets et nos craintes sont superflus et sont choses de néant, notre sort devient celui des créatures auxquelles la nature dissimule le trépas ; ce qui se passe en dehors de nous ne nous regarde pas ; *quæ supra nos, nil ad nos.*

Il arrive, d'ailleurs, qu'en dépit de l'instinct qui attache

à la vie, et qui identifie l'existence avec l'amour qu'elle inspire, on quitte quelquefois volontairement sa place, non pas seulement comme un Curtius ou un d'Assas, par dévouement, ou à la manière des martyrs, par enthousiasme et espérance, mais simplement dans le but de cesser d'être ici-bas, et pour réaliser une conclusion en suspens, et oublier le passé au profit du repos ou d'un futur quelconque.

Dans les sociétés bien réglées, la vie des hommes est un patrimoine commun, puisque chaque homme est incapable de vivre isolément, et qu'il reçoit de la communauté les les protections les plus indispensables.

C'est donc un vol qu'il lui fait, et un signe de faiblesse qu'il donne, en s'arrachant une vie qui ne lui appartient pas entièrement, et en fuyant une lutte à laquelle ses semblables restent exposés.

Les religions, à leur tour, invoquant le pouvoir de Dieu sur les créatures, interdisent et punissent le suicide, par ce motif que l'homme ne peut disposer d'un dépôt qui lui est confié, ni d'un secret réservé à la Providence, ouvrant, à son heure, les portes de la mort ou de la vie.

Toutefois, le don de l'existence est souvent si onéreux, l'amour de la vie est atteint par tant de causes, le désir d'échapper à la souffrance est si légitime, que la moralité humaine hésite quelquefois sur la convenance de conserver la vie, et le suicide moderne prélève chaque année une victime sur deux mille personnes en Europe, c'est-à-dire environ deux cent mille individus.

Toutes les influences morales concourent à ce despotique résultat : les déceptions, les chagrins, les passions érotiques, la perte de l'honneur et l'égoïsme le plus raffiné. C'est ainsi qu'en ces derniers temps, on a vu des misérables rechercher l'échafaud en commettant des meurtres pour l'expiation

desquels ils donnaient, il est vrai, leur vie, en obtenant et les prières de la religion et un pardon anticipé, et une mort facile qu'ils n'osaient rechercher dans leur lâcheté scrupuleuse.

Les climats extrêmes, le tempérament bilioso-veineux, le sexe masculin, peu enclin à la résignation, font des prosélytes au suicide d'une manière particulière ; mais le monstre le plus redoutable à la prolongation calme et volontaire de l'existence, c'est l'ennui. Il représente un dégoût de l'état où l'on se trouve en face du vague souvenir des plaisirs qu'on ne peut plus se procurer. Les hommes qui n'ont perçu de sensations agréables que parmi celles dont la satisfaction tient aux besoins simples et primitifs ne connaissent pas l'ennui, triste conséquence de l'avivemeut de nos jouissances, contagion née de la décomposition de nos plaisirs, litière épineuse qui reçoit nos organes fatigués et non rassasiés, dépôt putride des fruits corrompus de l'expérience hâtive, où s'embarrasse notre respiration. Comment y échapper si l'on ne retourne pas à la nature, aux sentiments normaux, aux sensations physiologiques, aux modestes contentements que réclame l'organisme, au patient calcul des jouissances dans leur succession légitime, et enfin, au noble et savoureux orgueil de supporter la destinée malheureuse!

CHAPITRE XXI

RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS

SOMMAIRE

Les maladies du caractère relèvent du pouvoir médicateur de la science et peu de la religion ou de la philosophie. — L'éducation doit comprendre les moyens préventifs. — La confiance dans la culture de l'intelligence est indispensable. — Le sentiment de notre liberté nous conduit à l'heureuse direction de nos caractères. — L'équilibre normal de nos facultés, c'est-à-dire, le bien-être, n'est possible qu'avec la connaissance des éléments organiques dont elles dépendent. — L'espérance, l'énergie et la foi dans l'avenir, sont le partage de ceux qui étudient l'homme et méditent sur ses destinées.

CHAPITRE XXI

—

RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS

Ce que nous avons désigné avec le nom de maladies du caractère, occupe la morale avec le titre de défauts et de vices, et la religion, par la dénomination de péchés et de fautes.

Ce sont toujours des insuffisances, des exagérations et des perversions de nos facultés cérébrales primitives, et les perturbations qui en résultent au point de vue instinctif ou intellectuel, se traduisent par le malaise intérieur, les souffrances morales, le tort fait au prochain et les violences extérieures plus ou moins importantes. De là, les expiations sous forme de reproches reçus, et les pénalités que le monde ou les lois et la conscience peuvent nous infliger, selon le degré de responsabilité qu'encoure notre conduite.

Les conséquences aussi diverses que déplorables du trouble de nos fonctions, prouvent que nous relevons heureusement de la médecine, sinon de la philosophie et de la religion, mais une triple intervention n'est pas superflue pour détourner de nous les souffrances, les malheurs, les regrets et les remords.

Nous dirons de plus qu'on retrouve l'action de ces trois puissances, dans des circonstances identiques, et qu'elles nous fournissent, soit alternativement, soit concurremment, des protections profitables à la santé du caractère, ce qui est leur but et leur raison d'être.

Toutes nos aspirations, quelle que soit la divergence du point de départ, ont une même signification finale ; nous tendons toujours par la philosophie, comme par l'idéal de la religion et par la médecine morale, à réaliser dans nos sensations, dans nos sentiments et dans nos connaissances, le beau, le bien et le bon.

Loin de dénoncer un conflit et un antagonisme dans les enseignements, et la direction de l'un de ces pouvoirs, à l'exclusion de l'autre, nous pensons qu'ils se sont prêtés un mutuel appui, en empruntant leur importance hiérarchique, non pas en eux-mêmes, mais dans le degré d'utilité individuel qu'ils ont eu selon la capacité de chaque nature et selon les temps.

L'empirisme pédagogique consacre encore la prééminence de la religion, parce que dans l'enfance il est besoin en effet d'employer l'intimidation et les sanctions pénales, vivement empreintes du pouvoir de la paternité ; ce que comportaient avec eux les systèmes et les dogmes religieux.

Pour les autres âges, au contraire, lorsque la conscience et le libre arbitre sont bien établis, et le développement de nos facultés fondamentales assez complet pour imprimer dans le caractère une suffisante fermeté, et une incontestable responsabilité, alors la philosophie et la médecine morale, qui possèdent l'encyclopédie de tous les bons conseils, et font appel à tous les procédés rationnels et pratiques de bonne conduite, la philosophie et la médecine, qui ne nous commandent qu'au nom du bonheur, ou, tout au moins, du bien-être réel, qui ne négligent aucun besoin, ni aucune passion, qui ne témoignent aucun mépris pour notre organisme, aucun despotisme pour le conduire, aucune intolérance vis-à-vis de ses imperfections : la philosophie et la médecine, disons-nous, s'indiquent d'elles-mêmes, comme soutient de l'humanité et remède de ses faiblesses.

Se vaincre avant de se connaître, dédaigner la matière avant de comprendre ses inévitables propriétés ; se croire coupable avant d'avoir mesuré l'étendue de ses droits, et inscrire des devoirs, avant d'avouer ses légitimes tendances, telles sont les prétentions paradoxales de ceux qui négligent dans l'homme, la raison et la liberté, au profit exclusif de la révélation et de l'autorité.

Mais, pour se faire une juste idée de la condition humaine, et bien entendre la morale qui nous convient, il ne faut pas s'imaginer que notre liberté consiste à céder aux premiers motifs de détermination rencontrés par elle, ni, encore moins, qu'elle se fasse jour en l'absence de toute cause provocante, ce qui en ferait, dans le premier cas, la nécessité, et dans le second cas, le hasard.

Pendant que l'esprit délibère, la volonté reste trop souvent maîtresse d'intervenir et de clore le débat, avant que tous les avocats aient pris la parole ou aient fini de parler ; ces avocats sont les motifs, c'est-à-dire, les sollicitations intellectuelles et instinctives ; et si le *moi* ne prend pas la peine de les écouter longuement ou en nombre, c'est parce qu'il est l'unité à tout instant prête à se révéler, et à sortir imprudemment du conseil de délibération, comme synthèse autoritaire de nos facultés fondamentales encore mal coordonnées.

Plus l'intelligence compare, écoute, et admet de motifs, plus notre liberté est sage et morale, ingénieuse et éclairée ; il faut donc s'adresser à l'intelligence et cultiver spécialement les facultés qui la constituent, pour réaliser ce progrès qui est la santé de l'âme.

L'homme, dit Pascal, *n'est ni ange ni bête*, et il ajoute que, par malheur, qui veut faire l'ange, fait la bête, c'est-à-dire n'obtient qu'une copie tellement éloignée de son modèle, qu'il ne fait que démontrer son infériorité de plagiaire.

Dans la morale de Platon, la limite qu'impose notre organisation à la perfection angélique, est comprise et indiquée: « Sois semblable à Dieu, selon ton pouvoir, » disait le maître ; et avec cette réserve « *kata dukotan omoios théô* » il faisait une part légitime à l'influence de nos passions organiques inférieures. Toute doctrine qui les oublie, méconnaît notre vraie nature ; tout dogme qui nous condamne à ressembler aux anges, manque de sens pratique et renverse la destinée de la vie, laquelle doit être rendue possible, et relativement heureuse, en conservant et en utilisant nos instincts et nos facultés.

Si ce n'est pas le bonheur qu'il faut regarder comme le but de l'activité humaine, c'est du moins le bien-être, l'équilibre et les satisfactions de l'organisme physique et moral, qui est indivisiblement un et complexe.

La théorie du bonheur, conduite par le spiritualisme, se divise en bonheur religieux, qui s'obtient par l'imitation d'un type divin et la poursuite de ses vertus et mérites absolus, et en bonheur abstrait et extatique, suite de l'emploi des facultés de vénération et d'idéal dans les causes qui les alimentent.

Les matérialistes s'en tiennent aux jouissances temporelles et palpables, et ils pensent que le bonheur regarde chaque individu dégagé de toute solidarité sociale et fraternelle.

Les panthéistes plus ou moins mystiques ne voient plus ni la terre ni l'organisme, ils visent à se confondre avec l'éternelle source des choses, n'aspirant pas aux changements par récompense, et ne craignant pas non plus la détérioration de l'être par punition ; mais ils croient qu'après l'accident de la vie, ils retournent à la grande âme du monde.

Pour nous, il ne s'agit pas tant de ce que chacun appelle,

par privilège, son bonheur, que de l'accomplissement des lois de notre organisation et de l'exercice normal de nos facultés.

Nous appelons bien-être et destinée providentielle, cette pondération ou cet équilibre de nos fonctions, qui existe virtuellement et qui ne nous fait défaut dans le cours de l'existence que par l'ignorance ou l'oubli des règles de l'hygiène morale.

La signification métaphysique consacrée par le mot *bonheur*, réside dans les idées ; celle rappelée par le mot *bien-être*, se rapporte aux faits, et reproduit en réalité la santé de l'esprit et du corps, suprême objet de nos vœux.

Aux maladies du caractère, considérées d'une manière collective, nous opposons, comme à toutes nos affections, trois sortes de traitement : 1° la médication préventive qui s'emploie dans l'enfance et est comprise dans tous les procédés d'enseignement et d'éducation ; 2° le traitement par exténuation, diète, affaiblissement et antiphlogistiques, ce qui suppose que le caractère souffre par l'exagération et l'abus de ses facultés, plutôt que par leur insuffisance et leur défaut d'action ; 3° la médication directe qui, considérant les maladies du caractère comme des déviations physiologiques en plus ou en moins, d'autant de fonctions cérébrales, s'empresse d'y appliquer une orthopédie morale, dont les règles sont puisées à la connaissance positive de l'organisation de l'homme et des lois générales.

Nous réunissons cette dernière médication avec la première, parce que, si l'enfance a des droits aux protections que donne l'éducation, il est certain que, durant toute notre vie, les mêmes garanties sont avantageuses, et rappellent même ce qui n'avait pas été bien compris par l'insoucieuse jeunesse.

C'est d'ailleurs une erreur de croire que le jeune âge offre seul la malléabilité et la souplesse qu'on met à profit en le dirigeant. Il y a pour la modification des déviations du moral de l'âge mûr, l'influence des bons exemples, l'autorité des mœurs régnantes et les profits de l'expérience, enregistrés par le jugement et la réflexion.

On sait alors que l'équilibre et le bien-être auxquels nous tendons, se réalisent dans la sphère de la nutrition et de la reproduction, par la tempérance et la modération ; dans la sphère de la locomotion, par des alternatives prévues de repos et de mouvemeut, et dans le domaine de la sensibilité, par la mesure comprise entre le plaisir et la douleur.

Souvent, les caractères doivent leurs maladies à la direction qu'on laisse plus ou moins exclusivement prendre aux sens, vis-à-vis des agents modificateurs qui les influencent; d'où il est facile de prévoir combien il est nécessaire de les maintenir dans un milieu qui nous préserve des sensations excessives.

C'est ainsi qu'une température élevée, l'usage répété des bains chauds, l'application des vêtements trop délicats, suscitent dans l'appareil tactile, une exaltatation de sensibilité et un malaise névropathique, qui se traduisent par des mouvements irréguliers, tantôt trop vifs, tantôt indolents, brusques ou lents, mous ou saccadés. A leur suite, l'intelligence se montre successivement alerte ou paresseuse et ordinairement fort inégale. Si, par exemple, la mauvaise direction de l'exercice sensorial se rapporte à la vue, comme dans le cas de veillées prolongées ou d'emploi d'une lumière éclatante, ou de l'application des yeux sur des objets petits, la surexcitation nerveuse pénètre par cette voie et laisse au caractère la même perturbation générale par agitation et susceptibilité.

Une musique sentimentale, pathétique et érotique, est pour les sens, trop longuement entretenus dans ses délices, une cause de funeste amollissement qui réagit sur les sentiments et la conduite.

Le goût, excité par des combinaisons gastronomiques trop savantes, devient si exigeant, que l'estomac, rendu gastralgique, supportant mal l'aliment simple, il y a alors faiblesse physique, enchaînement des forces morales, engorgements viscéraux et malaises hypocondriaques ; mais c'est surtout à l'occasion de l'odorat, appelé le sens de l'imagination, que les stimulations normales provoquent les plus sérieuses modifications générales ; l'abus des odeurs, des essences volatiles et des parfums de tous les règnes, depuis le musc jusqu'à la rose et à l'ambre, introduisent dans les dispositions cérébrales des sensations de langueur voluptueuse, des réminiscences érotiques qui captivent l'attention et créent au profit de ce seul sens olfactif une prépondérance funeste à l'harmonie de la santé physique et morale.

Une certaine surexcitation de l'intelligence est produite par tout travail mettant en jeu beaucoup de nos sentiments divers, plaçant son but au milieu de recherches abstraites et dans la coordination d'idées métaphysiques, et cette surexcitation réagit sur toutes les fonctions.

Le désir trop véhément d'arriver à un résultat artistique ou scientifique, industriel ou commercial, trouble assurément le caractère, en lui imprimant un cachet d'irritabilité et quelquefois en faussant les instincts qui servent de conducteurs à la poursuite de ces résultats. On devient moins scrupuleux, plus hardi, moins bienveillant et plus dur à ses semblables, dans les nécessités qu'on se fait du succès.

Sans doute le fond du caractère et sa valeur spécifique reposent sur la prépondérance native et sur l'initiative de

quelques-unes de nos facultés fondamentales, ayant résisté à l'action des modificateurs généraux ou particuliers, qui leur sont opposés; mais c'est surtout après avoir subi l'influence du milieu social, et principalement lorsque les mœurs, les institutions et l'éducation ont pesé de tout leur poids sur notre organisme moral, qu'il prend la forme déterminée et définitive, qu'on appelle erronément naturelle.

De là, il ne résulte pas qu'on doive considérer, comme peu importantes pour la réforme et la direction du moral des individus, les ressources dont disposent la société et la pédagogie, car, s'il est en dehors de notre pouvoir d'agir sur les causes générales, au profit d'une amélioration particulière, nous pouvons, par contre, emprunter à l'ensemble des progrès de chaque individu et à la somme des avantages que nous poursuivons, avec l'hygiène morale, ce qu'il faut à chaque faculté malade pour retrouver l'équilibre.

La recherche des causes finales est une opération stérile : Bacon la compare au commerce plus sensuel qu'utile qu'on entretient avec les femmes inféçondes, excitant la curiosité, irritant les désirs, et n'aboutissant qu'à des hypothèses ou au demi-jour de la vérité.

Mais la vérité dont nous devons nous contenter, dans la science de l'homme, peut nous apparaître, lorsque nous aurons posé solidement son image jusqu'alors incertaine, sur le fondement de l'observation exacte et de l'expérience positive; et elle répondra alors à nos interrogations, par des conseils utiles et des enseignements pratiques.

Dans la première partie de notre travail, nous avons essayé d'établir des lois de la physique et de la physiologie de l'homme, d'après les faits coordonnés de sa nature, et nous avons distingué parmi eux les conditions de l'état normal et de l'état pathologique : il n'est pas possible, en

effet, de distinguer la santé et la maladie l'une de l'autre, si l'on n'a préalablement séparé l'instrument et le produit, l'organe et la fonction, l'arbre et le fruit, la cause et l'effet.

L'étude physiologique du moral humain nous force de professer qu'il est constitué par la réunion d'un certain nombre d'organes cérébraux, formant : 1° nos impulsions instinctives, c'est-à-dire, nos besoins et penchants ; 2° nos facultés intellectuelles, c'est-à-dire, nos moyens d'attention et de méditation par synthèse et analyse ; 3° nos qualités actives, c'est-à-dire, nos moyens pratiques de locomotion, d'expression et d'exécution.

Ces trois départements cérébrographiques impliquent la présence d'appareils destinés à fournir tous les phénomènes dont le moral est le théâtre, et toutes les manifestations simples et compliquées de la vie individuelle et sociale, matérielle et morale.

Nous avons appelé fonctions égoïstes, par opposition aux fonctions altruistes, celles qui assurent la destinée de l'individu dans son développement plastique, comme la nutrition et l'appropriation, tandis qu'aux organes altruites sont réservés les moyens d'entretenir l'existence sociale ou de relation, comme les fonctions de la reproduction et de la conservation de la famille, plus tous les sentiments de la sympathie.

L'intelligence nous a semblé être le produit complexe des facultés organiques, affectés à la synthèse et à l'analyse, à la comparaison et à la coordination des êtres ou des événements, c'est-à-dire, des choses concrètes ou abstraites.

Cette portion cérébrale de nos facultés nous sépare des animaux qui n'en ont que le rudiment, tandis qu'elle représente nos attributs supérieurs, et qu'on peut confier à son progrès notre amélioration et notre bien-être.

La mémoire, le jugement et l'imagination étant des attributs et des résultats composés, dûs à l'activité de certaines facultés, ne sont pas dénommés comme fonctions spéciales ou particulières dans les tableaux que nous avons tracés des opérations mentales.

Ces opérations sont toujours le prolongement direct ou indirect de nos impressions extérieures, et d'après la nécessité des communications entre l'organisme et le milieu où il se développe, il suit que notre manière d'observer et de raisonner est tantôt passive, tantôt active, mais toujours dérivée de la sensation.

Ce qui prouve ce mélange d'activité et de passivité, de *moi* et de *non-moi*, pour la condition de l'esprit, c'est que jamais nous n'avons de notions efficaces, sans une suffisante réitération des impressions externes; or, l'esprit est passif pour les premières impressions, et déjà actif ou réagissant pour toutes les autres, ce qui relie le raisonnement à la sensation.

C'est pourquoi la mémoire, le jugement et l'imagination ne sont pas des fonctions élémentaires, mais des associations d'observations, des suites d'inductions et de déductions, fondées sur les relations mutuelles de nos sensations qui en fournissent les éléments.

Quoiqu'il en soit, c'est à l'intelligence formée par cette synthèse qu'est dévolu le pouvoir de régulariser nos fonctions, d'équilibrer harmoniquement leurs produits, et de nous conduire à la santé du corps et de l'âme. Le laid et le mal, la souffrance et les chagrins, ne sont que des négations qui attendent, pour disparaître, l'ordre et le progrès dans notre organisation morale ; nos qualités et nos défauts ont leur raison d'être, dans l'intégrale mais inégale répartition des forces cérébrales qui se réunissent pour produire le caractère.

Cette inégalité dans les produits du cerveau n'est pas un accident irrémédiable, car il arrive que, par des compensations corroborantes ou par des atténuations réciproques, les facultés trop faibles ou trop accusées rentrent dans l'harmonie et dans l'état normal, et un grand nombre de ressources nous sont offertes pour arriver à ces résultats.

Quand il serait prouvé que notre imperfection morale est une peine originelle et une condition toute providentielle, ce qui, au point de vue de l'hérédité organique, n'a rien de contraire à l'observation, et n'est exagéré que par le sens de pénalité qu'on ajoute à l'influence des transmissions de parenté ; quand il serait vrai, disons-nous, que les fautes des ancêtres dussent être payées par nous, nous ne resterions pas, pour cela, sous le coup de cette dette d'une façon irrémissible, car, chaque jour, par le sentiment plus clair de la philosophie, nous amendons notre nature, et nous marchons vers la délivrance : il nous suffit de nous pénétrer que nous tendons vers le bon, le beau et le bien, comme l'aiguille vers son pôle, en dépit des oscillations qui précèdent son repos.

Si les fripons pouvaient connaître tous les avantages attachés à l'habitude des vertus, ils seraient, dit-on, honnêtes gens par friponnerie ; mais le meilleur calcul, c'est d'arriver à la vertu par les pratiques larges et normales de la probité et de l'honneur, et il appartient à la physiologie positive de promettre à une bonne conduite, les mêmes récompenses terrestres qu'annoncent les religions.

Les préceptes, à l'aide desquels on poursuit l'équilibre normal et heureux de nos facultés, sont partout les mêmes, car leur valeur n'est pas connue avant l'expérience ; leur importance n'est pas appréciée *à priori* par leur indépendance intrinsèque, mais au contraire par les résultats que fournit leur emploi. C'est à la suite des épreuves utiles don-

nées avec le temps, qu'on est arrivé à leur consécration ; et c'est pourquoi chaque pouvoir dirigeant a osé les prendre sous son patronage, recevant au contraire d'eux le concours par lequel il s'impose, au lieu de leur communiquer une signification qui est l'ouvrage de la pratique et du temps.

Ces préceptes nous montrent en toute circonstance, et en tout lieu, ce que nous voudrions déjà faire avant toute formation, si nous écoutions peu à peu et proportionnellement nos instincts, à mesure qu'ils se font entendre, et si leur tumultueux langage ne reproduisait pas la confusion des ouvriers de la tour de Babel devant l'autocratisme mal éclairé de la volonté. Mais de tels préceptes sont bons comme des démonstrations exactes, et utiles comme des conséquences. Rassemblés par l'expérience et servis par la raison progressive de l'humanité, à l'organisme encore souffrant, qui cherche son harmonie morale au moyen de la discipline de ses instruments, ils doivent être maintenus.

L'homme ne connaît sa route que si la science et la liberté lui servent de flambeaux ; privé de lumière, il tombe dans les douleurs, il méconnaît le sens de sa destinée, il redoute ses passions, au lieu de s'en servir pour son bien, et il se renie lui-même, quand il devrait commencer par s'estimer.

Où manquent l'espérance et l'énergie, c'est le désert de la vie : on y voit croître l'ennui et l'oisiveté sa sœur, et cette triste famille conduit au néant ; au contraire, l'activité et le travail, mettant en jeu nos aptitudes personnelles, nous font suivre le courant de l'existence, entre les fertiles rives du bien-être et de la vertu.

FIN

DÉDICACE ET PRÉFACE DE LA 1re ÉDITION DE 1858

A M. LE DOCTEUR PERROCHAUD

Médecin des Epidémies de l'Arrondissement de Boulogne-sur-Mer

MEMBRE DE LA LÉGION D'HONNEUR

MON CHER AMI,

Je vous offre ce livre dont vous m'avez encouragé à étudier le sujet.

Vous avez pensé qu'en dehors des nombreuses occasions d'être utile, si bien connues de vous, il restait encore au médecin le devoir d'explorer le domaine du moral, et d'en apprécier les innombrables anomalies qui troublent presque toutes les existences. J'ai suivi votre conseil en dépit des difficultés de l'œuvre, mais en voulant me conformer au sentiment libéral qui vous inspirait vis-à-vis de la science et de l'amitié.

Eug. B.

PRÉFACE DE L'ÉDITION DE 1858

L'étude des passions humaines, dont l'évolution constitue le caractère des peuples et des individus, excite, en général, un intérêt plus superficiel que profond et scientifique.

Le besoin prédominant d'émotion qui se satisfait surtout par des représentations imaginaires et par des inventions artistiques se substitue facilement à l'observation sérieuse des manifestations réelles et contingentes de notre nature.

Le roman et le théâtre attestent par leurs triomphes combien on réussit à intéresser les esprits, en leur offrant, pour la peinture de nos passions, des types individuels plus ou moins complets, des caractères plus ou moins logiques des personnalités plus ou moins saisissantes dont l'ingénieuse habileté des auteurs retrace l'esquisse de manière à produire souvent la plus séduisante illusion.

De là vient la prétention de la littérature proprement dite à instruire et à moraliser les hommes, en leur donnant, pour le beau et le vrai, les simples apparences de l'un et de l'autre, et en leur fournissant des créations charmantes ou terribles dont l'autorité ne prend sa source que dans le sentiment

d'admiration provoqué par le génie inventeur, et dans la surprise exercée sur nos instincts.

Mais, sans résoudre la question de savoir si le théâtre et le roman commandent aux mœurs, ou ne sont que la reproduction et l'écho des idées et des passions dominantes, nous devons reconnaître que leurs productions nous montrent par des hypothèses plausibles les conséquences variées de nos facultés, et leur issue spéciale à travers les antagonismes et les conflits qu'elles rencontrent.

A ce titre, le théâtre et le roman réagissent sérieusement sur les esprits, et sur la moralité publique et privée. C'est ainsi que les œuvres littéraires en renom, ont chacun un sens physiologique qui les rendent utiles ou nuisibles, et les font aimer ou redouter dans leur réaction morale. *Werther* représente la passion exclusive contrariée dans son développement et poussée au paroxysme par des obstacles. *René*, c'est le génie sans volonté avec l'exubérance et le sentiment des facultés supérieures sans énergie et sans force pour les exploiter. *Oberman* et *Adolphe* sont des mélancoliques dépités par le sentiment d'une insuffisance sociale dont ils ne peuvent triompher, etc. Mais il n'échappe à personne que ces types maladifs, ces héros malheureux par l'orgueil de l'intelligence. Comme *Faust* et *Manfred*, par la satiété du vice comme tant de victimes de la littérature aux abois, ne donnent que des exemples imparfaits ou arbitraires des douleurs du moral. Ce sont des éventualités devant la dou-

leur et devant les passions véritables. Elles n'ont ni base pratique ni probabilité fonctionnelle, par suite restent indiscutables et hors de cause en fait de traitement.

Les biographies des hommes célèbres, retraçant des faits positifs et des évènements devenus certains, dénoncent *a posteriori* les conditions du caractère, ce qui ne fournit trop souvent que des renseignements équivoques. En effet, dans le cours de leur existence et selon les influences qu'ils subissent, les hommes aident leur propre nature à se modifier, et bien qu'ils cherchent l'emploi de leurs facultés prédominantes, ils sont obligés précisément pour leurs succès de dissimuler, d'exalter ou de restreindre les diverses impulsions de leur nature, et la confusion scientifique est alors considérable.

Ce n'est donc ni par l'histoire biographique, ni par les inventions du drame, qu'on peut prendre une idée nette de nos passions dans leur état normal comme dans leur état le plus irrégulier.

Le moyen d'apprécier spécialement le caractère d'un individu sain ou perverti, consisterait en l'observation de son moral isolé par abstraction de toute l'influence modificatrice que les circonstances historiques et le mileu social imposent à sa personnalité, ce qui est impossible.

Il faut, par suite, procéder autrement et pour comprendre le sujet qui nous occupe, il est nécessaire : 1° De rattacher tous les phénomènes du moral humain à un point de départ de cause et d'origine

qui se relie à toute l'évolution ultérieure : cette base d'étude nous est fournie par l'organisme. 2° De calculer par l'observation et l'expérience le nombre des ressorts économiques à l'aide desquels se trouve assuré le service anatomo-physiologique du moral. 3° De s'autoriser de la double notion de l'état statique et dynamique pour en faire rigoureusement dépendre les connaissances à acquérir sur le moral humain. 4° De tenir pour contraires à la science et sans valeur dans la pratique, tous les systèmes de philosophie et d'hygiène ne reposant pas sur les données qui précèdent et dédaignant d'y recourir.

Les livres qui se dévouent à la tâche que nous indiquons manquent sans doute d'attrait et de séduction ; ils n'appartiennent d'avance qu'à un petit nombre de lecteurs décidés à se soustraire à la manie des lectures frivoles ; qu'importe ! s'ils montrent avec fidélité le but où ils tendent, ils feront plus lentement leur propagande de science et de sympathie, mais par contre ils échapperont plus aisément à la critique malveillante ; un vieil adage les rassurera : « *unus ne desperes, unus ne confidas* », et pour l'avenir de leurs efforts, ils sauront résister à la présomption, tout en conservant l'espérance.

Eug. B.

Boulogne-sur-Mer, Octobre 1858.

TABLE DES MATIÈRES